

# D'un étang à l'autre

David Dubois\*

*L'exil est un royaume (...)  
J'appelle exil l'ouverture à l'Autre,  
le besoin de se renouveler et de le remettre en question.  
Les certitudes sont autant de prisons.*

DRISS CHRAÏBI

*Ce ne sont pas les philosophes, mais bien ceux  
qui s'adonnent au bois découpé et aux collections de  
timbres, qui constituent l'armature de la société.*

ALDOUS HUSLEY

LE MEILLEUR DES MONDES

**V**OUS ne me connaissez pas mais les présentations devront attendre. Il y a plus important. Je suis un garçon et j'ai onze ans, débrouillez-vous avec ça ! Pour l'instant je dois m'enfuir, nous devons partir. Nous quittons le nid de vipères familial pour nous réfugier en des lieux moins hostiles. C'est tout de même bizarre de penser que d'autres endroits peuvent être plus cléments pour un enfant que sa propre demeure, sanctuaire de sécurité, endroit de prédilection pour le confort. Qui ne risque rien n'a rien nous dit-on. J'aimerais avoir les moyens d'essayer. Devenir pauvres, voilà un objectif de carrière plausible pour nous. À

---

\* Cégep de Saint-Hyacinthe

moins de devenir voleurs de grand destin ou tueurs à gaz comme les grandes pétrolières.

- Je te parie un rien contre trois que je réussis.

- Dis plutôt un rein que tu réussis.

- Un rein ? Pour tout dire, j'ai comme le drôle de sentiment que je vais encore en avoir de besoin.

- Ne t'inquiète pas, tu en as deux. Deux, c'est un de trop. D'ailleurs, un de perdu, dix de retrouvés !

- Mais que veux-tu que je branle avec autant de reins ?

- Mais les vendre, pardi !

Les alcooliques sont toujours après vos reins, les deux qu'ils possèdent ne leurs suffisent plus, usés à la corde, jusqu'au fond de la bouteille. Ils ont toujours plus d'alcool à éponger. Ils en veulent un troisième, un de plus, toujours plus. Un de perdu, dix de retrouvés mon œil, c'est plutôt du jamais deux sans trois.

Il faut fuir le plus vite possible l'irruption du caractère de Morose, cratère d'où jaillit une haine fumante. Il n'y aura jamais assez d'eau dans tout le ciel pour éteindre la fureur incandescente de son courroux. Aucun pompier de calendrier assez viril pour calmer ce mépris. Son gros boyau ne suffira jamais à étancher ce désastre naturiste. Sa bouche crache le smegma comme autant d'insultes virulentes. Personne avant n'est parvenu à l'amadouer et ce n'est certes pas nous qui allons nous y risquer. Ceux que j'aime ont assez confronté de dangers.

Conférence au sommet. Le résultat du conciliabule nous dicte de partir, nous allons devoir nous mettre en sécurité durant la tempête. Et le plus tôt sera le mieux. Je sens le sol vibrer sous les soubresauts de Morose. C'est l'exode par la fenêtre, seule issue encore possible. Quoïse et moi allons nous risquer en premier puis suivront Orage, Violent et Jeune. Il ne reste plus rien à discuter, le peuple a parlé ! Le suffrage universel à l'échelle familiale.

Turc, Quoise, Violent, Jaunisse et qui d'autre encore. Tant de noms qu'on se croirait au référendum. La démocratie ? Si ! Votez oui, *vota si* ! En route vers la liberté, en première classe sur le vol ethnique. Un autre référendum, un autre non. La politique est partout, envahissante, elle vient nous dévier du droit chemin. De gauche ou de droite, allianciste ou aliéniste, conservateur ou libéré, bloqué ou marijuaniste. Ils ont des problèmes gouvernementaux mais sans la gouverne. Ils sont d'un parti un jour et partis tout court le lendemain. Ils sont dans des partis politiques à temps partiel. Ce sont des partiels politiques.

Morose, qui est-ce ? Morose, c'était ma chère mère. Quand on parle d'enfant de pute ! Les avides avarés abondent pour se nourrir de la flasque mamelle de cette femme qui jadis m'était quelqu'un. Maintenant elle est quelconque. Les charognards arrivent de partout pour me voler mon pain, manger ce sein maternel d'où coule un bon lait cinq pour-cent. Son véritable nom est Rose mais puisqu'elle ne sourit jamais sans que j'aie mal, je ne crois pas qu'elle mérite cette fleur. Elle fait penser bien plus à une mandragore, poussant à partir du sperme de pendus, truands lynchés pour leur lâcheté. Pas de fleur, pas de rose. Je lui ai donc ajouté deux lettres, je lui en ai fait cadeau pour la fête des meurs. Meurs, c'est le mot mère prononcé par la rigide bouche d'un cadavre.

Et nous, qui sommes-nous ? Mon nom est Vert. Ma sœur est Bleue. Mes autres frères et sœurs sont Indigo, Jaune, Rouge, Orange et Violet. Et tous des Foncé. Sept en tout. Comme un arc-en-ciel. Mais ma mère ne pouvait endurer longtemps toute cette poésie qu'elle nous avait offerte pour notre naissance.

Iglou, iglou, iglou, elle boit et reboit, tombe saoule, déparle et hurle, injurie et persifle. Tout est de notre faute, ses sept plaies d'*Icitte* s'ouvrent à nouveau et nous y jetons l'acide de notre présence. Elles sont beaucoup plus béantes que les dix d'Égypte. Morose mâche et crache nos beaux noms qui se déforment, se déchirent en déboulant l'escalier de sa langue

sale. Je suis jeune mais je m'en souviens. À peine est-ce que je viens de comprendre mon nom, de m'y identifier, que je le vois atterrir lourdement sur le plancher du salon, aux pieds de maman, tout enflé et purulent. Comme nous. À peine a-t-il le temps de réagir qu'elle lui saute dessus, me le vole pour lui faire la passe. Elle lui arrache des lettres ici, elle les tord avec ténacité pour mieux les greffer là. Tout cela sans anesthésie aucune, locale ou générale. Elle se relève, haletante et assène un grand coup de pied dans cet amas de lettres contus. Le voilà qui termine sa course effrénée sur le grand mur du salon. Bang ! Il rebondit vers ma mère qui le repousse avec encore plus d'ardeur que la première fois. Crac ! Cette fois c'est la bonne, le coup de grosse ! Il s'effondre mou et las, éreinté sur le sol où se trouve déjà celui de ma sœur. Mon beau Vert s'égraine et se mêle tout doucement avec son Bleue. Ils s'émiettent et se répandent, s'amalgament tout doucement sous les cris de maman la maniaque, de mamaniaque. Elle vocifère ses ordres à nos noms comme les anciennes sorcières lançaient leurs incantations. La potion bout et tourbillonne dans la marmite, nos noms se liquéfient sous l'intense chaleur. De cette masse de bleu et de vert, tel un phénix de ses cendres, nos nouveaux noms ressortent, plus forts ou moins morts : turquoise. Turc et Quoise. Turc, c'est moi. La tête folle de la famille Foncé.

La renaissance. L'unification du bleu et du vert.

Rien de plus normal pour des jumeaux. Nous partageons une apparence alors pourquoi ne pas partager une appellation. Des demi-mesures pour des demi-portions. Nous nous complétons à merveille. Elle est mon complément d'objet direct. Elle, elle dit que je suis son compliment d'objet direct. Nous sommes là l'un pour l'autre. Chacun est à la fois la bouée et la roche de l'autre. Deux bouées au fond d'une mère déchaînée.

Je me plains mais ma sœur et moi ne sommes pas les seuls à avoir vécu de tels traitements. Les noms des autres membres de notre famille modèle ont connu le même sort. Jack

Daniel rend visite à ma mère et Pif ! Indigo devient Indigne. Ensuite vient Johnny Walker et Boum ! Rouge se métamorphose en Rogue. Et que dire du petit bateau Molson qui a fait couler plus d'un nom ? Violet se transforme et Violent, Orange en Orage et Jaune en Jaunisse.

Ce n'est pas du sang froid qui coule dans les déveines de ma mère, c'est du vin, du vin rouge. Du venin rouge. Ma mère coule ses problèmes dans de généreux verres de bière et les avale d'un coup. Ensuite, elle rote des solutions. Plus rien ne reste pris en travers de sa gorge profonde. Salope ! Assise sur un long goulot, elle peut tourner le dos à tout ce qui la dérange, l'offusque. Plus elle boit, plus elle va changer le monde, le façonner de manière à nous rendre heureux, nous rendre la liberté que nous refuse la société. Elle veut nous débarrasser d'elle mais les autorités ne l'y autorisent pas. Donc elle boit, chiale et manigance contre tous. Je suis comme elle sauf pour l'alcool. Je ne me sauve pas dans l'ivresse, je m'exile plutôt dans l'écriture.

Mais tout ce qu'elle dit et jure ne change rien. Ce ne sont que des paroles d'ivrognes, des saouls-entendus. Et plus elle boit et plus elle chiale et plus elle chiale et plus elle s'excite et plus elle s'excite et plus elle se colle. Elle colle n'importe quel trou du cul pourvu qu'il lui chie quelques billets. Elle se colle, se frotte tendrement sur toutes les érections qui le veulent bien. Ma mère n'est pas alcoolique, elle se colle. Elle souffre plutôt d'alcollage.

Elle me fait pitié parfois. Pas souvent. Et ça passe assez vite.

Voilà l'avatar familial complété. Il ne manquait à ma mère qu'à s'enfouir dans son cocon pour en ressortir neuve. Cette femme au fort caractère de tête de cochon têtue comme une mule contrôle la famille avec une main de fer dans un gant de tôle. Je lui donne deux lettres, pas plus. Je grossis son nom comme elle grossit son cul.

Nous fuyons devant elle comme vous fuyez devant le gras. Les régimes vous terrassent, vous affament, vous affaiblissent

mais ne peuvent rien contre Morose. Nous ne pouvons rien non plus contre la masse de chair avec des orifices qu'est cette femme. Donc nous fuyons. C'est l'histoire de ma vie. À bien y penser, c'est l'histoire de la vie au grand complet. Tout le monde en tous temps de toutes conditions et pour toutes sortes de raisons part de partout pour aller nulle part.

Le peuple hébreu a fui l'Égypte, les Canadiens français ont fui les mines et les camps de bûcherons, les Russes ont fui la famine, les oiseaux fuient toujours devant le froid, les agoraphobes fuient devant les foules, les xénophobes devant les étrangers et tous autant que nous sommes fuyons devant le regard d'autrui. Nous sommes un peuple de phobes. Si *homo* désignait l'homme, eh bien nous serions tous des homophobes.

Nous avons toujours quelque chose à fuir, à éviter. Il y a toujours une circonstance que nous préférons contourner sans être aperçus. C'est vrai, quoi. À l'école c'est le directeur, au boulot c'est le patron, au hockey c'est l'arbitre, à la boxe c'est l'adversaire, à la pêche se sont les roches, les herbes et les arbres morts. Dans la vie de tous les jours, les riches font tout en leurs moyens pour se soustraire aux pauvres voleurs tandis que les pauvres font leur gros possible pour s'esquiver de la police. À chacun ses peurs, certaines sont fondées d'autres non. Les pauvres n'ont pas les moyens d'aller en prison alors que les riches ont les moyens de s'assurer contre tout, contre nous.

S'exiler.

Fuir.

Il faut fuir toute notre vie, voilà le lot de l'humanité. Que dis-je ? Voilà l'essence de toute vie. La gazelle fuit le lion, la sauterelle, le *grasshopper* aux yeux plus grands que la pensée, qui lui se sauve face à la langue française de la grenouille. La *frog*, elle, tente d'éviter la gueule béante de la couleuvre à langue fourchue. La langue de vipère, c'est l'anglais. Tout revient toujours à cela. C'est la loi de la jungle, urbaine ou non, et nous y sommes soumis. Aussi civilisés que nous ai-

mons prétendre l'être. À bien y penser, le civisme n'est que la diplomatie du plus faible. Nous avons beau faire de grands discours, il n'y a pas d'oreille pour nous écouter. Discours toujours. Nous sommes en pleine sauvagerie où nous bafouons les droits individuels pour le mieux être de l'élite.

Des vikings en smoking. La haute barbarie.

À la guerre comme à la guerre. Pour avoir la paix, il faut préparer la bataille. Il n'y a pas de fumée sans feu. Si l'on te frappe sur la joue gauche, tends la joue droite. Se battre n'est pas une perte mais plutôt une prise de contrôle. Toutes vos contradictions nous ont menés où nous en sommes aujourd'hui.

Mes yeux saignent et mes genoux pleurent. Mes mains se crispent, tremblent en déchirant la déclaration universelle des droits de l'Homme. Rédigée et approuvée le 10 décembre 1948, elle est rabrouée à gauche et à droite depuis le 11 décembre 1948.

Lorsque je serai plus grand, ils pourront venir me voir, tous ces politicards railleurs, je vais leur foutre une de ces raclées ! Coups de poing, coups de pied, coup de genou, coups de coude, coups de foudre, coups de boule, coups bas et coups d'état. Ensuite, lorsqu'ils pataugeront dans leur propre sang, les membres meurtris et le nez confit, je vais leur tendre la main et leur offrir de faire la paix. Je parie à cent contre un qu'ils n'accepteront pas ma poignée de main.

- Tu paries quoi ? Ton autre rein ?

- Fous-moi la paix avec mes putains de reins !

- Tes yeux alors ?

- Mes yeux ! Tu es complètement fou, j'y tiens comme à ma prunelle.

- Ça l'air de rien mais tu n'es pas fou.

- Je vois clair dans ton jeu.

- Refuse pour voir !

- Va voir ailleurs si j'y suis.

- Un doigt alors ?

- Un doigt ! Va te faire voir !
- Allez, mets-y du tien. Un doigt ou deux de bonne volonté.
- J'en étais sûr, jamais d'yeux sans doigt !
- Œil pour œil, doigt pour doigt.

La loi du talion, c'est ça la démocratie. Le droit de parler, parler dans le vide. Ils ne t'écouteront que lorsque cela fera leur petit bonheur. Nous avons l'ultime privilège de décider de notre gouvernement, nous avons la liberté illusoire d'élire une sourde oreille ou délire un pot. Sourd comme un despote.

Ma famille est séparée. Jaunisse, Violent et Orage sont dans la pièce d'à côté. Morose et son copain du jour sont en bas. Vous savez comment les restaurants possèdent leur menu du jour ou leurs soupes du jour ? Eh bien, pour mamaniaque, quant à elle, ce sont des copains du jour. Ils changent avec chaque jour qui passe.

Ma sœur préférée, Quoise, est avec moi. Elle est toujours avec moi. Les autres couleurs atrophiées sont ailleurs, les chanceuses. La colère gronde au rez-de-chaussée. Nos cachettes respectives ne sont plus sécuritaires face à la furie de notre mère. Je ne sais pas si vous le saviez mais le mot *mère* vient du latin *mater*. *Mater*, en français, signifie réduire à l'impuissance, à l'obéissance. Coïncidence ? Je ne crois pas. Échec et mat les jeunes ! Il y a longtemps que nous savons cela chez nous. C'est l'insouciance infuse.

Tous les matins c'est la même vieille rengaine, elle des-saoule et ne s'aime pas. Son copain du jour est parti en apportant avec lui cigarettes et drogues ainsi qu'une grande partie de l'alcool. Parfois, lors de ses cuites modérées, elle se lève durant la nuit pour faire des provisions, pour cacher un peu de tout. Ces lendemains de veille sont alors plus doux pour elle et pour nous. Mais tel n'est pas le cas en ce glorieux dimanche avant-midi. Le caractère de cochon de Morose s'est enseveli dans son propre purin, la tête dans l'auge au beau milieu de sa saoule à cochons.

One, two, truie !

Nous nous sauvons par la fenêtre, descendant le treillis jusqu'au plancher des vaches. Qu'elle mange sa bouse, la grosse truie à Morose, nous, nous foutons le camp. Après tout nous sommes libres, n'est-ce pas ? L'article premier de la déclaration universelle des droits de l'Homme dit que tous les êtres humains naissent libres et égaux en dignité et en droits alors que le troisième affirme que tout individu a droit à la vie, la liberté et à la sûreté de sa personne. Est-ce ça, la liberté ?

La seule raison qu'un individu peut avoir pour quitter l'état dans lequel il se trouve, c'est pour améliorer sa condition. La liberté, c'est de pouvoir partir

Mais non ! La liberté, la vraie et la seule, c'est la liberté 55. C'est pour ceux qui gagnent cinquante cinq mille piastres et plus par année, les autres doivent glaner ce qu'ils peuvent de permissions autour de la liberté des riches. Nous devons fuir Westmount aussi vite que nous fuyons devant nos créanciers. Courir à nous en arracher les ampoules au travers de nos vieilles godasses suisses, usées à s'en râper la corne sur le bitume.

La liberté absolue pour les riches et quelques futilités pour les pauvres. Indigestes indigents n'ayant pas assez d'argent pour s'approprier ne serait-ce que quelques paroles. Oubliez le silence d'or, les riches s'en font des mines. Les riches sont si riches qu'ils ont même les moyens de nous réduire au silence. Ils nous dérogent le droit de parole, nous arrachent notre parole d'argent, nous évincent du porte-voix même de la liberté d'expression, la permission d'expression. Aucune manifestation n'est tolérée. Même les morts sont bâillonnés. Aucun rassemblement ne sera accepté s'il n'est pas au préalable approuvé par les autorités en place. Ce qui revient drôlement à dire que la révolte doit se faire sous le contrôle de l'état, que la révolution doit être sanctionnée par la police, les ministres et tous les autres membres actifs du gouvernement. Soyons honnêtes avec nous-mêmes, quel poids peut bien posséder votre manifestation si elle est autorisée par le

parti contre lequel vous manifestez ? Aucun. Une révolte que ne dérange personne n'en vaut pas la peine. C'est certes troublant mais que pouvons-nous faire ?

Fuir.

Fuir l'ex. Fuir l'employeur. Fuir la belle-mère. Fuir les autres. Fuir les défaites. Fuir les oiseaux migrateurs. Fuir devant l'ouvrage. Fuir les maladies. Fuir les taxes. Fuir le malheur. Fuir les retards. Fuir les obligations. Fuir les dangers. Fuir les rejets. Fuir les autres. Fuir les coups bas. Fuir les allergies. Fuir la libre pensée. Fuir les fauves. Fuir les sauvages. Fuir les pannes d'essence. Fuir les révoltes. Fuir la paix. Fuir l'armée. Fuir la moutarde. Fuir les religions. Fuir les désagréments. Fuir les autres. Fuir le salaire minimum. Fuir les poursuites judiciaires. Fuir le copain de sa maîtresse. Fuir ses ennemis. Fuir l'évidence même. Fuir l'impôt. Fuir les orages. Fuir les fouilles rectales. Fuir les autres. Fuir les drogues. Fuir les médicaments. Fuir devant l'effort. Fuir l'implication. Fuir les vitres trop propres. Fuir la pluie. Fuir les vaginites. Fuir les imprévus. Fuir les calomnies. Fuir les autres. Fuir les sécheresses. Fuir le sirop de poteau. Fuir l'abstinence sexuelle. Fuir le travail. Fuir les trous dans les bas. Fuir l'indépendance. Fuir la politique. Fuir les autres. Fuir les vaches, laitières ou non. Fuir les Bruins. Fuir les autres.

Fuir la fuite.

Fuir devant l'autorité. Fuir devant l'opposition. Fuir devant nos responsabilités sociales, fuir l'engagement communautaire pour s'emmitoufler confortablement dans la plus simpliste des conformités. Mourir à petit feu, d'inaction. Devant la télé, hypnotisés par les ondes cathodiques. S'endormir consciemment devant les lumières, la cacophonie et tout le faste de La Fureur. Soyons heureux, restons naïseux. Après tout, là est le bonheur. Pas pour moi. Mon foyer n'est pas confortable. Avantage incontestable de la pauvreté. Voilà, je l'ai dit : nous sommes pauvres. Le chat est sorti du sac et est tombé directement dans la marmite des indigents. Il faut bien se nourrir.

Mais l'abrutissement dépasse les bornes, passe outre les limites hypnotiques des télévoyeurs, il fuit, déborde de ces cages à canaux pour s'enraciner dans la plus morne des réalités. Programme de la programmation des automates. Il nous assaille de tous ses charmes, ses jolies dames aux longues jambes nous poursuivent jusque dans les revues, sur les affiches des abris bus, partout. Partout dans mon monde le vôtre laisse sa trace, comme une limace laissant son mucus gluant sur mon terrain de jeu, sur mes balançoires, dans mes glissades, dans mon carré de sable. Partout où je mets le pied, cette visqueuse expectoration m'agrippe et me retient, s'incruste dans mon inconscient pour me hanter continuellement. Ce sont là les sécrétions du marketing, autre géniale invention de l'ère moderne. Tout ce qu'ils veulent, c'est que je me laisse aller, que je me laisse choir dans la facilité de la vie du peuple, que je me vautre dans l'inconscience dérisoire que prône la masse. La masse, la masse, la masse, la masturbation cérébrale.

Devenons tous coiffeuses et livreurs de pizza ! Coiffeuses de carrière. Livreurs de métier. À nous la gloire et l'estime de soi. Jouissons de notre inculte mode de vie et ne cultivons rien d'autre que la mousse de nombrilisme. C'est plus que suffisant. Dormons douze heures sur le divan en regardant l'abrutisseur et engraissons les caisses de l'état durant les douze autres. *The american way of life, live in Canada !*

Je n'ai assurément pas tout le confort que procure la reddition mais j'ai tout ce qui m'importe, la fierté. Je me nourris de mes convictions sans avaler l'idéologie prémâchée dont nous gave le gouvernateur. J'ai le devoir de croire en moi avant de croire en dieu et le plaisir d'aimer ma sœur comme vous aimez vos putes.

La masse, la masse, la masse, la masturbation rend sourd.

Une chose que vous ne pourrez jamais fuir, c'est l'amour. Qu'il soit sincère ou non. Qu'il soit coûteux ou non. Vous devez le ressentir. Vous vivez pour vous sentir aimé de toute part par tout le monde. Aimer, aimer, aimer toujours aimer

encore plus à en devenir accro. Augmenter la dose une fois qu'elle ne suffit plus et prendre maîtresse, pute en location. Quelle soit péripatéticienne routière ou à domicile peu vous chaut, tant qu'elle vous escorte. On achète l'amour, on le trafique et le marchande comme la plus vulgaire des denrées quelconques.

- Vous n'auriez pas de l'amour à vendre ?

- Oui. Et du bon à part ça.

- Combien ?

- C'est cent dollars l'heure.

- D'accord. Je vais vous en prendre quatre-vingt dix livres.

Mais l'adage voulant qu'il ne faille pas abuser des bonnes choses soulève un point intéressant. Même l'amour peut vous tuer si l'on pousse l'abus jusqu'à s'en saouler. Le syndrome d'immunodéficiences acquises a déjà fait plus que sa juste part de victimes et les autres maladies vénériennes font de leur mieux pour l'appuyer. Où va le monde ? C'est rendu que même l'amour est dangereux, un sport ultime. Où va le monde, je le demande ? C'est simple, nulle part.

Et il est déjà rendu.

C'est la fin du monde, le jugement dernier, l'apocalypse, préparez vos dossiers vierges. Votre vie durant vous avez en vain tenté de fuir la mort mais elle nous rattrape tous un jour ou l'autre. Le dernier exil, le grand voyage. Préparez vos passeports. Vos passemorts. Nous tentons l'impossible pour tâter l'immortalité. Nous tirons le diable par la queue et sucérons avec plaisir sa verge diabolique si cela pouvait nous éviter de tomber sous la faux. La grande faucheuse cultive les champs de la mort sur le dos des grands fauchés. Auschwitz bio. Elle plante sa bêche affilée entre les omoplates tel un poignard sans remords, nous laboure les flans de ses éperons meurtriers. Mais l'homme est vaniteux, il s'est fixé comme but ultime de fuir la mort, de vivre à jamais tout en détruisant systématiquement son environnement naturel. Déveine de

l'histoire, la science y aspire, suceuse bon marché, pute de dieu. Le diable est cocu.

Calmez-vous, monsieur Froncé. Prenez vos médicalmants, écoutez le bon docteur Kaligari. Obéissez sous hypnose aux demandes de votre corps, engloutissez ces montagnes de pilules multicolores avec un océan de sirop contre tout. Commencez doucereusement vos vies génériques. C'est comme une vraie existence mais en beaucoup moins cher. Ne vous en faites pas, monsieur le contribuable, nous incubons à votre coma social le plaisir artificiel et mille autres petits soins comme autant d'oignons. Les oignons sont semblables aux petits enfants, nous découvrons ce qu'ils sont vraiment couche par couche.

N'allez surtout pas croire que je suis un de ces pauvres types qui appellent tout le monde son frère en courant nu dans les champs. Pas plus que je prône une révolution tranquille : cela n'existe pas plus que l'amour chaste. Il n'y a vraiment qu'au Québec que l'on puisse croire à un tel concept contradictoire. C'est comme l'état associé. Nous gardons les profits et partageons les déficits, c'est à croire que nous nous prenons pour le fonds monétaire international ou la banque mondiale. Des organismes au but non pas humanitaire mais plutôt *humonétaire*.

La révolution doit faire révolutionner. Nous sommes loin du modèle soviétique. Prenons le pouvoir !

Seul le peuple peut changer son destin. C'est pourquoi l'élite se donne un mal de cochon pour nous endormir, pour nous faire couiner sous l'immobilisme qui nous écrase. Projet poudre aux yeux. Un nouveau stade, une subvention pour les démissions de télévisions, des journaux qui penchent à gauche puis à droite, des piètres chansons, futilles ballades, véritables inanités des ondes. Tout cela dans l'unique but de nous garder sous l'emprise des balèzes bras de Morphée. Une triste larme se fraie un chemin sur ma joue à chaque fois que je pense à tout ce que l'on possède pour faire la révolution. Ce sont soit des attardés aux cheveux longs qui fument leur vul-

gaire cannabis à ne plus rien voir que l'opaque fumée qui s'en dégage, soit des anarchistes irréfléchis qui ne veulent que tout briser sans jamais s'attarder à la reconstruction.

Les deux extrêmes. Où est le juste milieu ? Ne pourrions-nous pas être des révolutionnaires modérés, avec des raisons et des objectifs réfléchis et des moyens réalistes ? S'il faut tout détruire pour rebâtir, soit ! Nous démolirons tout et y mettrons le feu sans regret ni remords mais cela n'est pas le but. Nous brûlerons racistes de tout acabit, beatniks avachis, tyrans des pays pauvres, vétustes vieillards et toutes autres baudruches qui s'opposeront au changement.

Jugez-moi durement, avec tout le poids du marteau aveugle de la justice, embarrez-moi derrière les barrières de vos pseudos valeurs morales. Je n'ai jamais prêché la tolérance et je ne peux donc vous demander d'enfer preuve à mon égard. Projetez toute la haine que vous couvez secrètement envers les autres et surtout vous-même sur ma personne, recroquevillée dans le coin. Jugez-moi comme je me permets de vous juger, de vous battre tel le fer chaud sous le martèlement de mes convictions, malléable pâte sans colonne que vous êtes. Je mérite vos lapidations de regards haineux, les ruades de coups pernicieux qui meurtrissent mon frêle corps sous les lambeaux qui me vêtissent. C'est mon lot, je n'essaie pas d'y échapper, je ne me sauve pas. Moi, petit révolutionnaire médian, extrémiste du centre, contestataire préadolescent qui n'a même pas l'âge d'éjaculer, j'ose prétendre pouvoir mener ma génération au pouvoir !

Diantre, quelle pédanterie ! Lancez-moi toutes les roches, pierres et cailloux qui vous tomberont sous les mains, lapidez-moi de bouteilles vides, brûlez-moi de vos sales mégots fumant, injuriez-moi comme bon vous semble, à satiété mais je vous en conjure, visez juste. Je ne veux pas voir le moindre caillou, la moindre éclaboussure de bière ou la plus petite parcelle d'insulte atteindre la vierge candeur de ma blanche sœur.

Cette chère Quoise, bijoux de mes trésors, prunelle de mes yeux, ventricule de mon cœur, rotule de mon genou, lobe de mon oreille, c'est pour elle avant toute chose que je veux partir. Je dirais bien à tout prix mais je n'en ai pas le moyen. Je joue toujours au bouclier lorsqu'il s'agit d'elle. Je veux lui permettre de vivre libre, lui procurer tout ce que son cœur désire, moi qui suis riche comme Job, lui promets le monde avec à peine quatre dollars en poche. Qu'à cela ne tienne, avec elle à mes côtés, tout est à ma portée, l'impossible n'est pas plus loin que mon coude. Avec de bons investissements, je pourrai lui faire vivre Moscou, New York, Tokyo, Madrid et Londres. Je lui ferai boire de la vodka américaine avec des baguettes en lui parlant de l'Espagne en anglais. On fait ce que l'on peut. On se débrouille avec les moyens du bar. À cheval donné on ne regarde pas la barbe. Et j'en passe. Il y en a des dictons et proverbes pour excuser la pauvreté, banaliser le malheur.

Euphémisme à la douleur.

Douloureuse douleur endolorie.

Pléonasme à la langue.

Nous vivons dans la nature, parmi les oiseaux et autres bêtes. Nous serons enfin débarrassés de la race raciste des humains. Plus de grands discours pour ne rien dire mais un simple grognement pour se faire comprendre.

T'endors-tu Frédérique, Frédérique !

Notre chant de liberté.

Notre champ de la liberté, c'est celui que nos petits pieds foulent en ce moment, alors que nous courons vers la lisière du boisé. Pour une fois dans ma vie je peux affirmer sans me tromper que je suis dans le champ. Notre liberté temporaire, bien à l'abri de la colère de notre matrice. Voilà le bonheur pour nous, ses petits exutoires comme elle se plaît à nous nommer. Pieds nus dans la terre humide, véritable fange qui nous salit le corps plus que l'âme, nous gambadons, ma sœur et moi, loin de la maison, l'alcatraz familial. Nous humons notre terre, ce parfum de la nature. Elle n'est ni *ma* ni *ta* mais

bien notre terre. Propriété foncière, mon cul. Répandez mon fumier et récoltez ce que vous semez, petits fèces capitalistes de merde. Après tout ce que vous avez volé à la terre, vous ne méritez plus rien. vous ne méritez purin.

Vos terres, dites-vous. J'emprunte vos terres comme vous empruntez mes rivières sauf que moi, je ne me soulage pas dans vos champs. Je suis plus civilisé que cela. La fiente de vos animaux et vos défécations agricoles tuent tous les tributaires de l'océan et remplacent mes poissons par des étrons. Disons que la pêche est moins bonne.

Au moins là où nous arrivons, en altitude sur le mont Olympe, l'eau est encore assez claire. Au moins, nous pouvons nous y baigner sans craindre que des quenouilles nous poussent dans les oreilles. Quoise, Jeune, Orage, Violent et moi, nous sommes tous réunis sur les rives de la rivière Styx.

Le paradis ! Les pieds dans l'eau sous le soleil.

Mais il y a toujours une petite voix qui crie dans ma tête, Morose est encore trop près. Malgré son gros embonpoint, il y a toujours moyen pour elle de rouler jusqu'ici. Nous devons aller plus loin, plus haut, plus vite. Partir.

Nous exiler.

Peut-être aller vivre aux États-Unis, boucher international. Faire partie du pays de gros culs, pardon, de gros bonnet. Ou encore en Haïti, devenir Haïtiens haïssables qui haïssent haïr. Aller en Grèce et me faire enculer par toute la gent masculine. De toute manière, il y a déjà trop de ruine là-bas alors il n'est pas nécessaire d'ajouter deux loques humaines. Nous pouvons oublier tous les pays d'Asie. Certes, les filles sont jolies mais je ne comprends foutrement rien à ce qu'elles disent. La Russie n'est plus communiste et fière mais capitaliste et pauvre. Il n'y a rien de pire. En Amérique du Sud, ce sont les animaux et insectes qui me font peur, avec leur venin et leurs crocs acérés. Même si je ne suis pas en âge de baiser, l'Afrique m'effraie avec l'ampleur que prend le sida. En Inde, ça pue, ailleurs il y a des volcans et là-bas se sont les tremblements de terre qui m'horripilent. Plus haut il fait trop froid et trop bas

c'est la chaleur qui est insupportable. L'humidité m'humidifie et la sécheresse m'assèche. Il me faut un juste milieu en tout, politique, société, climat, flore et faune. Mais l'Île d'Utopie est ensevelie sous des kilomètres d'eau et de folklore.

Partir. Il y a déjà des années qu'on me conditionne à cela. À tous les jours de ma vie, l'Église, l'école, les publicités, la masse, les vedettes, le gouvernement me fournissent des nouvelles raisons de m'enfuir.

S'exiler, certes.

Mais pour aller où ?

# Centre

Pier-Luc Dupont\*

**C**OAGULÉS en rangs serrés de part et d'autre de mes artères asphaltées, mes bungalows exsudent un chic typiquement banlieusard : stérilisé, cautérisé, suturé. Trottoirs impeccables que plus personne ne foule. Cours aseptisées désertées par la gaieté juvénile. Volets fraîchement repeints clos sur des demeures sans âme. C'est l'automne. La bise détache une feuille dorée qui disparaît sous le grillage d'une bouche d'égout. Elle sera évacuée avec le reste.

Les râteaux s'agitent fébrilement, arrachent, transpercent, exfolient. Les sacs en plastique, gavés jusqu'à l'indigestion, sont attachés et déposés au coin de l'entrée - dernière escale avant le dépotoir. Celui-ci est dissimulé au-delà des clôtures plantées en cercle autour des arbustes contre les assauts de l'hiver, et en carré autour des pelouses contre la ménagerie du voisin.

Ils seront évacués avec le reste.

\* \* \*

« Quelque part en Amérique, 2004

À :

L'inconnu du 5. Porte verrouillée en permanence. Divorcé. Femme partie en hurlant : « Impuissant ! »

L'inconnu du 6. Pas de décorations à Noël. Divorcé. Femme partie durant son absence.

---

\* Cégep de Sainte-Foy

L'inconnu du 7. Cascade artificielle dont l'eau est devenue visqueuse. Homosexuel.

L'inconnu du 9. Lumière éteinte même le soir au-dessus du porche qu'une seule femme a franchi, en promettant de revenir. Néanmoins célibataire.

L'inconnu du 20. Cheminée comme un volcan défunt. Divorcé. Femme partie avec le téléviseur. »

\* \* \*

Le rutilant coupé sport émerge au sommet de la côte tel un sous-marin s'extirpant de l'océan. D'abord l'antenne, radar fouetté en tous sens par les kilomètres-heure, puis le haut de la carrosserie, mince coque d'acier étranglée par 101,3 kPa d'azote et d'oxygène, d'oxyde nitrique et d'anhydride sulfureux. Sur le pare-brise à peine éraflé par l'aile d'un oiseau enfui à la toute dernière seconde se reflètent les angles droits de pâtés de maison défilant à toute allure. Comme l'oiseau, ce microcosme de champignons vêtus de stuc glisse aux extrémités de la surface polie où il s'agglutine, tout recroquevillé, comme pour se camoufler au passage du tank puissant. Prisonnier des pneus qui s'agrippent à lui telles les ventouses d'une sangsue, le sol s'éclipse momentanément sous la brume hydrocarbonnée qui flotte entre lui et le soleil de midi.

Le bolide ralentit brusquement, suivi de peu par son rugissement félin qui se mue en pénible hoquet. Stationnement parfait dans le cul-de-sac de l'allée. Quelques secondes d'immobilité. La bête en acier sommeille, paupières fermées.

Surprise.

Une portière s'ouvre, par laquelle s'extirpe avec difficulté un membre trapu.

Puis un autre.

Un torse épais.

Le crâne aux veines proéminentes d'un homme dans la mi-quarantaine.

Comme une tigresse accouchant d'une larve d'hippopotame.

L'ingrat rejeun s'ébroue, plisse les yeux, tente de s'accoutumer à la vigueur solaire régnant à l'extérieur des vitres teintées. Il sort de sa poche un mouchoir avec lequel il éponge son front luisant, seul signe visible de parenté avec la figure maternelle sur le flanc ombragé de laquelle il s'adosse. Démuni sans cette béquille qui tout à l'heure le menait en souverain monarque au-delà de toutes les limites de l'espace et du temps, il claudique en soufflant jusqu'au boyau d'arrosage qu'il déroule avec impatience.

Le nom en fonction d'épithète dans son coupé « sport » représente le lien le plus étroit qu'il entretient avec l'activité physique.

M. Cinqmars a acheté cette automobile après l'avoir aperçue, certain soir dans une annonce publicitaire, multiplier les cabrioles à quelques centimètres du Grand Canyon et soulever au passage de grands nuages de poussière. Ce jour-là, c'est en vain qu'il a tenté de se concentrer sur le bulletin de nouvelles de cinq heures : même le nom de cet ermite retrouvé mort dans un parc du centre-ville ne parvenait pas à se fixer dans son esprit. L'excentrique avait une femme, deux enfants. Plaqués. Abandonnés pour une vie solitaire à se regarder le nombril, s'est offusqué M. Cinqmars. À la télévision, même le chien avait l'air triste.

Le Grand Canyon l'a fait rêver. Jamais évidemment il n'aurait le courage, pour une simple décharge d'adrénaline, de se mesurer à un gouffre béant comme le faisait le cascadeur aperçu à la télévision. D'ailleurs, lorsqu'avec un trémolo de triomphe dans la voix M. Cinqmars vante les 200 000 kilomètres atteints par son compteur, il omet généralement de mentionner qu'il n'est allé nulle part. Parcourir l'équivalent de cinq fois la circonférence de la Terre frappe l'imagination. Effectuer huit mille cinq cents allers-retours entre la maison et le bureau, un peu moins.

Ce qu'il chérit par-dessus tout dans la somme toute banale action de conduire, c'est ce sentiment d'être tout entier assimilé à la machine. Il en découle une sorte d'existence paral-

lèle où son insignifiante personne voltige allègrement au-dessus de toute préoccupation débordant le volume délimité par six minces parois de verre et de métal. Dans cette geôle exiguë, il touche à la liberté. La liberté d'être seulement entre : entre le départ et l'arrivée, entre le début et la fin, entre un lieu et un autre. La liberté de posséder le monde entier au bout des orteils. La liberté, surtout, d'être débarrassé de ces vagues inquiétudes qui lui affaibliraient l'existence : la désertification des régions tropicales, le fondamentalisme religieux, les 10 % de Sud-Africains séropositifs. Un à un, ces fléaux rebondissent sur une carapace soudée qui le rend invincible. Qui lui permet d'être un conducteur impulsif, presque violent, lui dont la vie est autrement réglée sur la monotone régularité d'un feu de circulation.

Pour cette bouffée de béate plénitude, il s'enferme six jours semaine dans un bureau mal climatisé et s'empêtre matin et soir dans les embouteillages du réseau routier suburbain. Immobilisé dans son véhicule acquis à prix d'or pour atteindre les 200 km/h, il fulmine contre l'automobiliste précédent, responsable tout désigné de cette congestion. À ce sujet, il a déjà élaboré sa propre théorie.

Un : les routes existantes ne suffisent pas à la demande.

Deux : les voies réservées au transport en commun sont presque constamment désertes.

Solution : éradiquer ces voies.

- J'ai encore mieux : prenez le transport en commun.
- Impossible. L'autobus qui dessert mon secteur ne passe qu'une fois l'heure.
- Et malgré cela, il reste pratiquement inoccupé.
- Justement parce qu'il ne passe qu'une fois l'heure. Notre administration municipale manque de vision.
- Non. C'est vous.

Autobus, n.m. De *autos* (« soi-même ») et *omnibus*. Preuve la plus patente d'échec professionnel.

*C'est l'automne, saison de l'agonie, et cet écho à ma propre déchéance exacerbe dans tout mon être de mortier et de vernis une douloureuse nostalgie. Quelques arbres plus vieux que moi, disséminés çà et là entre mes pustules fleuris, témoignent de l'époque plus glorieuse qui précéda la copulation furieuse entre un bulldozer et une épine de sapin, copulation d'où naquit un compromis entre la laideur du premier et l'insignifiance de la seconde : moi. Ramifiées comme des vaisseaux sanguins au-dessous des fondations en béton, leurs racines cherchent en vain le cœur qui pompera dans leurs fibres ligneuses la sève d'une source tarie. Le printemps prochain, aucune jeune frimousse ne réclamera à grands cris le sirop d'érable onctueux bouilli sur le poêle la journée entière. Cela eût-il été le cas que les chalumeaux seraient restés secs, les chaudières vides, et les mines déconfites.*

*Il fut un temps où je n'étais qu'une route de terre serpentant en larges lacets sur le flanc d'une colline, un temps où je recelais un peu de ce caractère pittoresque qui charme l'œil de l'artiste, la botte de l'aventurier et le portefeuille du promoteur immobilier. Mon âge d'or, mes années de chantier... Chaque tronc amputé dévoilait alors une image nouvelle de l'infini à conquérir : des chênes, des bouleaux, des épinettes à perte de vue, émergeant d'un tapis de plantes vert pâle que les randonneurs amoureux piétinaient avec une jouissive insouciance.*

*- Douce bien-aimée, acceptez donc ce lys, arraché aux tréfonds de l'abîme et rapporté en ces sommets célestes où un seul battement de vos cils me transporte, en gage de mon amour éternel et indéfect...*

*- Tais-toi, piètre chevalier, laisse tomber cette mauvaise herbe et embrasse-moi.*

*C'est ce jour-là que fut conçu celui qui grandirait avec moi, dépérirait avec moi, et puis mourrait à ma place. Celui surtout qui me transmettrait mon bien le plus précieux : la parole.*

M. Francis est un pragmatique. Lorsqu'il pleut, il soupire parce qu'il pleut. Lorsque le soleil brille, il gémit parce que sa pelouse a jauni. Il se console alors en se rappelant que la vie est une étoffe tissée de fils qui se chevauchent obstinément, et cette nécessité du compromis lui inspire d'incommensurables élans poétiques. « La vie est une vallée de larmes », récite-t-il en hochant la tête avec résignation, les yeux posés sur l'herbe clairsemée qui n'a de toute évidence pas bénéficié des sanglots salvateurs.

Cet été, justement, a été insupportablement avare de nuages. Le jardinet aménagé à proximité de la maison n'y a pas survécu. Ce modeste clos constitue l'aboutissement d'un noble objectif idéologique : s'affranchir partiellement du joug des céleris mutants « made in USA ». Les récents déboires des grands manitous de la mondialisation ont redonné à l'autosuffisance ses lettres de noblesse. Le libre-échange n'a plus la cote. En citoyen conscientisé, M. Francis cultive lui-même ses concombres.

Les genoux écorchés par les cailloux, il s'étire au-dessus des tiges moribondes pour recueillir les dernières feuilles de laitue épargnées par les ratons laveurs. M. Troy, qui lave sa voiture, l'aperçoit.

- Dure année pour les tomates, n'est-ce pas ?

Sourire de commisération. L'eau jaillit à l'extrémité du tuyau en caoutchouc.

- Pas de doute. J'aimerais bien être aussi discipliné que vous. C'est le temps qui manque.

Le liquide transparent glisse sur les portières, emportant un ou deux grains de saleté.

- Bien sûr.

Tombe goutte à goutte, puis en larges filets, sur l'asphalte brûlant.

- J'ai joué au golf avant-hier. Les tertres étaient parfaitement uniformes.

- ...

Glisse et se répand comme une coulée de lave.

- De vrais tapis.

- Ils ont des trucs.

Submerge l'entrée entière.

- Pas un moustique. Jamais un moustique sur les terrains de golf.

- Jamais un pissenlit.

S'évapore.

- L'Eden.

La lente progression d'une coccinelle le long d'une feuille criblée de trous, jumelée à l'évocation du paradis terrestre où, peut-être, insecte picoté ne rimait pas avec inimité, éveille dans le lourd esprit de M. Francis une nouvelle envolée lyrique. Les plus anodins détails ne révèlent-ils pas au fond la remarquable simplicité de l'existence ? L'ustensile de plastique nonchalamment jeté au rebut et qui disparaît sans effort. La chaleur émanant comme par magie d'une plinthe en métal aussi discrète qu'inaffable. Le robinet qu'une infime pression de la paume suffit à faire régurgiter à l'infini un fluide vital de provenance mystérieuse. Dommage que trop de gens restent aveugles à ces trésors modernes. Prenez cet ermite retrouvé mort dans un parc du centre-ville. L'homme avait maison, garage double et cabanon en canexel. Parti : il lui manquait quelque chose. A cloué trois planches en décomposition pour l'été, creusé un trou dans la neige pour l'hiver. Impossible de le déloger, malgré les tentatives répétées des autorités. Mort de froid, à cent mètres de l'incinérateur où brûlait l'ustensile en plastique de M. Francis.

Lui, rien ne pourra le détacher de ce quotidien paisible qu'il affectionne tant. Un souffle de vent. Un grain de sable soulevé sur la plage. À peine le frémissement d'une vague dans la mer.

La coccinelle est disparue, mais l'ennemi est partout : un étourneau jusque-là sagement installé sur le rebord de la

gouttière plonge en piqué vers la mangeoire juchée sur une perche en périphérie du jardin et vole une pleine becquée de graines de tournesol. M. Francis déplore que de vulgaires rapports de force régissant les transferts énergétiques d'un niveau trophique à l'autre puissent pousser l'insolence jusqu'à faire totalement abstraction de ses acryliques pourtant esquissées avec tant d'application. Sur les parois parfaitement équarries de la cabane en bois pullulent mésanges, chardonnerets, bruants, roselins et autres représentants bigarrés de la gent ailée. Leur fonction est à la fois esthétique et indicative - comme sur les portes des cabinets. Homme, femme. Noir, couleur. Bon, méchant. Dans la nature, tout est si simple.

Mais l'avifaune n'a pas encore saisi l'astuce.

- Cerveilles d'oiseaux, lance-t-il intérieurement.

Il arrive que son propre humour le sidère.

L'étourneau est noir, donc indésirable. Dans un regain d'adrénaline, M. Francis se lance à sa poursuite en hurlant et en gesticulant pour l'éloigner définitivement.

\* \* \*

*Machiavel était déjà passé. Lorsqu'aux crampons des chaussures de course se substituèrent ceux des excavatrices, je compris que ses préceptes étaient restés. Jamais les mastodontes ne relâcheraient leur emprise sur un adversaire déjà si bien affaibli. En un seul été, le bois des talles de trembles fut remplacé par celui des poteaux électriques et le jaune des marguerites, par celui des panneaux de signalisation.*

*L'époque des conquêtes était terminée, mais celle dont l'aube pointait à l'horizon de ses rayons de plus en plus insistants n'était pas sans présenter quelque charme. Les camions de déménagement déversaient par familles entières des ribambelles de gamins emplis d'un fol espoir à la vue de ces sous-bois où faire résonner le son de leurs marteaux ; ces madriers abandonnés dont fabriquer les murs de leurs cabanes de rêve ; ces bouteilles de bière, balancées par les maçons du haut de leurs échafauds, à échanger au dépanneur du coin contre friandises diverses. Sur les cordes à linge trônaient*

---

*moult pyjamas bariolés d'oursons et autres chaussettes à motifs de Donald Duck : drapeaux multicolores flottant au-dessus de pays imaginaires regorgeant de méchants seigneurs, de princesses emprisonnées et de preux chevaliers aux épées encore couvertes d'écorce.*

*La jeunesse m'avait imposé une nouvelle vocation. Comme sous l'élégance de Dorian Gray les excès d'une honteuse dépravation, elle dissimulait sous ma peau récurée les ravages d'une pernicieuse putréfaction.*

*Mon sauveur, mon alter ego n'avait alors que dix ans – tout comme moi, qui le couvrais d'une coquille protectrice. Le fabuleux enjôlement du mensonge était tout ce dont il avait besoin.*

\* \* \*

Coniques. Allongés. Plats. Recourbés. Variation étrange de la forme des becs de quelques malheureux pinsons perdus au milieu d'un archipel du Pacifique. Bingo.

Le chat, celui de M. Lalancette, s'élançe. L'étourneau échappe de peu à ses griffes.

Arbre phylogénétique : oiseaux et mammifères, fusion dans l'embranchement des vertébrés. Sommeil commun dans l'ADN d'un ancêtre inconnu... Et voilà. Chat et étourneau, lointains parents. Incroyable.

C'est du moins la réflexion qui vient à l'esprit dudit propriétaire félin au moment où il lève le nez de son bouquin, distrait par un miaulement aigu et un battement d'ailes frénétique. L'instant d'après, M. Francis trébuche sur la bordure de la rue et vient s'étendre de tout son long au pied de sa chaise pliante.

Un jeune chercheur, dans la vingtaine : Darwin. Un voyage historique à bord du Beagle, autour de l'Amérique du Sud et jusqu'aux Galapagos. Des différences morphologiques subtiles entre les espèces apparentées des îles disséminées. Comparer, analyser, postuler. Amasser des données, démystifier les mécanismes de l'adaptation au moyen de la sélection naturelle. Les espèces se distinguent par l'isolement reproductif : c'est la spéciation allopatrique.

M. Lalancette connaît tous les termes. Les a lus dans son encyclopédie. Y a même réfléchi un peu.

Allopatrique : terre étrangère, en jargon gréco-latin.

Isolement reproductif : séparation, sauce scientifique.

Spéciation : ostracisme, version biologique. Là où devient impossible le retour en arrière.

Deux registres de vocabulaire pour désigner la même réalité. Pourquoi placer systématiquement l'humain dans une catégorie à part ? Les mots ne traduisent pas la réalité, mais l'opinion qu'on en a. Ils lui permettent d'exister. M. Lalancette a lu cette tirade quelque part et l'a aussitôt méprisée. Il y recourt malgré tout de temps à autres, semant la confusion chez des adversaires assez fins pour la comprendre et assez naïfs pour croire qu'il l'a lui-même comprise. Se placer au-dessus de ce qui lui est supérieur lui apparaît comme un bon moyen de dominer définitivement ce qui lui est égal.

Un jour, il partira sur la mer, loin de tout. En se retirant dans ce patelin planté tout au bout de l'autoroute, il croyait avoir assouvi son dédaigneux besoin de solitude. Il se considérait comme libéré des vices de la ville, une ennemie au visage insaisissable, bruyante, polluée par le smog, surpeuplée, hétéroclite. Mais l'autoroute s'est allongée ; son extrémité maintenant se perd au détour d'une montagne qui jusque-là faisait office de paysage. Paysage. Un monde en deux dimensions, inviolable – comme une photo, une œuvre d'art.

Son paysage s'est évanoui. Sur la mer, chose certaine, pas d'autoroute à prolonger.

Quoique... Paver un paysage est un exploit suffisamment étrange pour ternir la limpidité de cette apparente évidence.

M. Francis se relève d'un geste mal assuré en essuyant ses pantalons, tente d'expliquer la situation. L'oiseau, les graines de tournesol, le chat, le trottoir... M. Lalancette s'afflige de constater que, sur la planète ayant bercé De Vinci et Soljenit-syne, les contrées jusqu'aux plus isolées doivent supporter à chaque instant la germination de tant d'imbécillité.

L'autre entame la conversation. Le mauvais sort s'acharne.

- Que lis-tu ?
- *La Peste*.
- Robin Cook ?
- Albert Camus.

Brève hésitation, flottement sublime. M. Lalancette savoure sa victoire.

- Hmm... Le nom m'est vaguement familier.
- ...
- Et puis ?

Se placer au-dessus...

- L'aspect scientifique est intéressant ; les analyses psychologiques, interminables. Globalement, c'est plutôt verbeux.

M. Lalancette se plaît à croire que le cynisme mène à l'objectivité. Ce qui ne l'empêche pas d'exécrer viscéralement toute forme de contestation, surtout celle de la marginalité. Comme cet ermite retrouvé mort dans un parc du centre-ville. Celui-là n'a probablement jamais su exactement contre quoi il se rebellait ; pourtant, au nom de quelques poils de barbe hirsutes, on le porte aux nues comme s'il avait trouvé la réponse à tous les maux de la société. Ce que M. Lalancette abhorre dans la marginalité, c'est cet air messianique que trois ou quatre illuminés ont réussi à lui conférer. Lui aussi les connaît, les grands paradigmes philosophiques. Il a lu Nietzsche et l'a traité d'extrémiste ; Rousseau, et l'a taxé d'efféminé ; Socrate, et l'a qualifié de sceptique ; Ionesco, et a abandonné la philosophie.

Tout le monde veut tellement être marginal que le conservatisme est le meilleur moyen qu'il ait trouvé pour goûter lui-même à ce fascinant élixir.

L'autre reste planté à côté, étudiant son bouton de chemise à la recherche d'un sujet de conversation. Porter le coup final.

- Que pensez-vous du *Prince* ?
- Le petit ?

- Non, le vrai. L'autre, il passait trop de temps dans son avion. À force de dominer les airs, on finit pas oublier les montagnes, les déserts, les crevasses. On finit par se croire tout-puissant... Mais la puissance réelle ne passe-t-elle pas obligatoirement par le pouvoir politique ?

Si tu frappes, frappe fort, de façon à ce que l'ennemi ne se relève pas.

\* \* \*

*Mes premières rides se creusèrent au même rythme que les tombes de mes premiers bourreaux, les pionniers. Leur descendance exilée en ville, les demeures laissées vacantes furent prises d'assaut par une meute qui n'en avait jamais contemplé rêveusement le squelette, qui les avait inspectées avant d'en concevoir le fantasme. Briques délestées de leur aura d'espoir, jadis achèvement d'un projet de vie, maintenant réduites à leur plus pragmatique signification : un bien de consommation. Cinq ou six chiffres sur un contrat de vente, des dizaines de clauses rédigées de façon à décourager toute lecture sérieuse, une signature apposée à la hâte de la pointe acérée d'un stylo bille. Mis à vif, à l'ombre des diplômés pédants d'un bureau de notaire, mon cœur noyé dans la lymphe des piscines chauffées. Dénuées, sous la main impitoyable du marché, mes viscères pourries par les exhalaisons des stations-service.*

- *Nous disions donc cent vingt trois mille six cent dollars remboursables en paiements mensuels étalés sur dix ans, au taux initial de sept pourcent indexable le 1<sup>er</sup> janvier de chaque année et...*

- *Tais-toi, donne le stylo et dis-moi où signer. »*

*Durant cette invasion parasitaire qui me délesta progressivement de ma seule raison d'être, un seul homme partagea ma souffrance. De temps à autre, inspectant sa coquille, il reluquait avec dégoût les parois couvertes de moisissures qu'il avait jadis confondues avec les limites du monde.*

*Maintenant que le monde y pénétrait, il ne désirait plus qu'en sortir.*

Plusieurs décennies auparavant, ses grands ou arrière-grands-parents faisaient peut-être la fierté d'un notable chasseur de canards. Aujourd'hui, le minuscule caniche brosse de M. Phaneuf se contente d'aciduler de son urine tiède la paroi écaillée des bornes-fontaines, oreille dressée et pattes chancelantes, à l'affût d'une menace inexistante.

Acquise à prix modique dans une animalerie nauséabonde pour remplacer la femme que son maître ne conquerrait jamais, la blanche créature s'est finalement avérée pleine de ressources insoupçonnées. Elle mange peu ; fait preuve d'une bonne humeur à toute épreuve ; n'aboie jamais ; ne réclame pas de bijoux à la Saint-Valentin (mais reçoit tout de même sa part de cadeaux à Noël) ; jubile à la vue d'une paire de chaussettes abandonnée au pied de l'escalier ; se délecte d'os de steaks trop cuits dans trop d'huile - se moque de leur taux de cholestérol ; surtout, fournit à M. Phaneuf l'alibi idéal à ce que, dans le quartier, on qualifie en ricanant de promenades d'inquisition quotidiennes.

Le chien a déjà rabaissé sa patte et en emploie toute la modeste force à tirer sur la laisse, mais son souverain le retient fermement. Des voix familières lui parviennent de l'autre côté de la haie. Il tend l'oreille. À l'affût.

- Cela mérite réflexion. Nous aurons sans doute l'occasion d'en reparler.

- J'espère bien. À bientôt, M. Francis.

Le caniche s'étrangle, gémit de surprise. M. Phaneuf le réprimande du regard. Sa position est découverte.

M. Francis approche. L'autre fait mine de s'affairer à vérifier un œillet sur la laisse. Répond par la surprise la plus naturelle et la plus enthousiaste possible au salut du premier. Ne réussit guère qu'à émettre un aigre gémissement et esquiver un obséquieux semblant de sourire. Fidèle compagnon, le caniche l'accompagne en montrant les crocs.

Qu'a-t-il cru percevoir dans la voix de M. Francis ? De l'embarras ? Du découragement ? De l'agacement ? Un drame indicible se trame, cela ne fait aucun doute. Un drame, selon les informations accumulées jusqu'à maintenant, qui « mérite réflexion ». L'incertitude est intolérable : il doit en savoir davantage.

- Vous semblez occuper bien judicieusement vos loisirs, M. Lalancette. Personne dans ce quartier ne pourra bientôt plus défier vos flamboyantes argumentations.

Claquement exaspéré du livre, roulement des yeux, gloussement délibérément faux.

- Mais vous n'êtes pas sans savoir que la victoire dialectique n'a que très peu à voir avec la vérité. Aux orgueilleux la gloire, à moi la vérité.

Crise de la quarantaine ?

- Un point pour vous. Je doute néanmoins que le rustre qui vous importunait tout à l'heure se soit beaucoup intéressé à Schopenhauer.

- Importuner ? Si tous les importuns se reconnaissaient comme tels, leur race se trouverait rapidement en voie d'extinction.

Blocage sexuel ?

- Celui-là est un cas particulièrement lourd. Avoir l'audace de s'installer dans le dernier coin boisé des alentours...

- Lorsque vous avez fait la même chose, vous l'avez sans doute considérée comme un retour à la nature.

Problèmes familiaux ?

- Sa maison est si banale qu'elle fera diminuer la valeur de la rue entière.

- Eût-elle été digne du palais d'un mollah que vous lui auriez reproché de faire de l'ombre à la vôtre.

Écueils professionnels ?

- À vrai dire, sa gaucherie me fait pitié davantage qu'elle ne me choque. Le bruit circule qu'il serait, comment dire, quelque peu désaxé.

- Évidemment, un seul type de ce genre suffit par pâté de maisons. Sa présence vous innocente donc automatiquement.

Diagnostic d'Alzheimer ?

Qui sait : les assauts imprévisibles de la folie n'épargnent personne après tout, pas même les plus intelligents. M. Phaneuf se souvient de la jouissance qu'il a ressentie en s'apitoyant, devant ses collègues de bureau captivés malgré eux, sur le sort de cet ermite aliéné retrouvé mort dans un parc du centre-ville l'hiver dernier. L'histoire banale du reclus prenait au contact de sa langue la saveur de ces épices âcres qui oppressent l'odorat et dont seul l'usage parcimonieux flatte le goût. Un père fonctionnaire revêtait le costume du politicien lucratif et absent ; une fille barmaid vendait son corps derrière les cloisons jaunâtres de tabac d'une énigmatique boîte de danseuses nues. Chaque détail était relaté de façon à s'imbriquer dans le précédent et compléter le puzzle qui menait à la saisissante conclusion que ce qui s'était produit était inéluctable. À l'entendre parler, on aurait juré que M. Phaneuf avait été le psychothérapeute personnel de ce parfait inconnu et que c'est malgré ses bons conseils que ce dernier s'était écarté de la voie de la respectabilité.

À quoi bon discuter sport, économie et politique ? M. Phaneuf s'intéresse à l'homme. Jusque dans les moindres interstices de sa vie privée. La sienne ne lui fournit qu'un bien fade sujet d'étude. Alors il se rabat sur celle des autres, faute de mieux.

Humaniste est un qualificatif trop doux pour désigner cette insatiable curiosité.

\* \* \*

*Si du moins la décrépitude n'avait été qu'un passage obligé vers une mortelle délivrance, le col utérin par lequel j'accédera à une*

*seconde existence. Mais non. Il y avait ces pesticides qui opacifiaient les haies de cèdres, enjolivaient les plates-bandes, éradiquaient les pissenlits - et empoisonnaient le reste. Ces parcs qui ne tremblaient plus sous la course des joueurs de football, mais sous les déflagrations de dynamite. Celle-ci renversait les balançoires et préparait le terrain pour les centres commerciaux.*

*Entre les voisins, des balcons ceinturés de madriers vertigineux et des amoncellements de neige pelletés de façon à ce que la moitié se retrouve sur la propriété d'à côté se substituaient à l'amitié et à l'entraide. Les pays imaginaires d'antan évoluaient en républiques bien réelles - et bien défendues. À Noël, durant les réunions de famille, on s'abîmait dans l'évocation nostalgique des réunions hebdomadaires sur le parvis de l'église...*

*La rupture se produisit un matin d'avril. Il avait rassemblé un rasoir, quelques vêtements, une vieille photo, tout son courage.*

*Une lettre, enterrée sous l'érable. Un chalumeau, planté dans l'écorce. Avec le dégel, l'encre se mêlerait à la sève qui monterait et qui suinterait, régurgitant l'égoïsme, l'ignorance, la présomption, l'hypocrisie, l'indifférence. Gouttelettes salutaires qui heurteraient le sol au rythme de mon pouls, en témoins assidus de ma comédie humaine. Mon testament, en quelque sorte.*

*Jusque-là, j'avais cru être le personnage principal de ma propre histoire. Je me contenterai maintenant d'en être le narrateur impuissant, la page blanche d'où elle surgit cent fois par jour en s'effaçant à mesure, inexorable, absurde.*

\* \* \*

Par la fenêtre entrouverte filtre un mince courant d'air portant l'écho lointain d'une conversation musclée. Brise quasi imperceptible qui suffit amplement à M. Vincent, habitué à ne laisser pénétrer dans son salon que le minimum de fraîcheur nécessaire pour rendre supportable l'odeur de renfermé émanant des divans souillés de croustilles et des meubles couverts de poussière. Ouvrir davantage, c'est s'exposer à l'assaut d'un moustique ; alors il se raisonne et subit patiemment. Comme toujours.

Un grain de pollen porté par le vent s'introduit sans avertissement par le mince interstice, rencontre un faisceau de lumière, capte son regard, fronce ses sourcils. Du pollen en liberté, à cette saison ? L'événement paraît suspect à M. Vincent, dont la quiétude est momentanément troublée. Il aurait pu s'émerveiller devant la légèreté du fin duvet blanc, s'extasier de ses tourbillons imprévisibles, le prendre dans ses mains et se ravir de sa douceur. Il aurait pu reproduire mentalement le périple extraordinaire qui, à partir de sa fleur mère et au mépris de toutes probabilités, l'a conduit jusqu'à lui. Mais l'intrus, l'intrusion, en général, ne suscite chez lui qu'agacement et irritation. S'il n'en dépendait que de sa volonté, sa vie glisserait sur les années comme un voilier sur un fleuve sillonnant un désert sans dunes, là où aucune créature, duvetée ou non, ne pourrait surgir à l'improviste et l'aborder par-derrière. C'est ainsi qu'il les aime, les années : désertiques et prévisibles.

La boule poilue se dépose directement sur le nez numérisé d'une vaporeuse sylphide confiant, entre deux sanglots, ses déboires affectifs à un séduisant ténébreux.

- ... et il est parti comme cela, sans rien dire, sans même se retourner, sans même... Et je n'ai pas eu le temps... Je n'ai même pas eu le temps...

Nouveaux sanglots. Changement de plan. Le séduisant ténébreux hérite de la boule poilue.

- Ne t'en fais pas, ma belle, ma douce. Jamais je ne te laisserai tomber.

M. Vincent aurait pu en rire, mais il balaie brusquement l'indésirable saleté en déplorant avoir manqué le début de la conversation.

En public, même l'observateur le plus attentif ne pourrait deviner cette passion pour la sentimentalité facile. Pourtant, elle frise le fanatisme. Soir après soir et parfois jusque dans la nuit, il se consacre intensivement au visionnement et à l'enregistrement simultanés - deux magnétoscopes, huit télécommandes - de multiples téléromans médiocres dont il

s'applique à ne manquer aucun épisode. Il s'émeut ainsi par procuration devant les drames de la vie qui l'auraient en temps normal laissé indifférent. Compenser dans les grimaces d'Heather Locklear la crise factice piètrement interprétée lors de la fuite de sa femme. Compenser dans les convulsions de Sally Field l'affliction feinte devant le cercueil de son père. Se convaincre qu'il peut encore vibrer. Vivre.

Son père. Saint homme dont le seul tort aura été de lui avoir trop injecté de ce soluté analgésique fait d'humilité et de modération, de lui avoir adouci l'existence jusqu'à presque en uniformiser les tons de gris. Jeune enfant, il s'emportait pour un rien : une course, un concours de dessin, un jeu de cartes. Durement réprimées par un géniteur allergique aux éclats de voix trop vigoureux, les altercations se sont calmées, les poings se sont desserrés, le cerveau s'est ramolli. Se caparaçonnant contre la frustration de la défaite en annihilant son désir de vaincre, M. Vincent est passé de mauvais gagnant à bon perdant. Il s'est vidé de sa substance jusqu'à atteindre approximativement les niveaux de perfection et d'intérêt d'un interrupteur ou d'un fil de soie dentaire. En fin de compte, la phobie du malheur l'a irrémédiablement rendu inapte au bonheur.

Oui, tout le laisse maintenant indifférent. L'ermite retrouvé mort dans un parc du centre-ville a beaucoup fait jaser, mais n'a provoqué chez lui qu'un haussement d'épaules. La société ne devrait jamais se préoccuper davantage de ses citoyens que ceux-ci ne se préoccupent d'elle. La mort ne change rien à cela.

Le cri est bref mais percutant. Il couvre le chuintement du boyau d'arrosage qui heurte le sol, se répand d'un bout à l'autre de la rue, rebondit sur les boîtes aux lettres, résonne dans les gouttières, s'engouffre dans les cheminées, trouve un mince interstice, s'y introduit sans crier gare, atteint le tympan de M. Vincent qui se tourne prestement dans sa direction.

M. Francis abandonne son jardin et accourt.

M. Lalancette abandonne Camus et accourt.

M. Phaneuf abandonne son chien et accourt.

M. Vincent abandonne sa télécommande et accourt.

Un autobus passe. Le chauffeur ne remarque pas les quatre hommes accroupis en cercle autour d'une forme recroquevillée, la main posée sur le cœur. Il est trop occupé à vérifier son horloge digitale.

Son circuit recommencera dans une heure.

\* \* \*

« Cette lettre s'adresse à des numéros, par la force des choses. Numéros que j'ai rencontrés, dans l'ordre ou dans le désordre, un jour ou peut-être un autre. Nous avons échangé de ces paroles qui se taisent, obstinément. Sombrées dans l'oubli, bien sûr.

Vous ne lirez jamais cette missive.

J'aurais pu vous la donner en main propre. Cela n'aurait rien changé. J'aurais pu inonder vos oreilles des torrents de ma rage, des raisons de ma fuite. Vous y seriez resté sourds.

Car je fuis comme vous avez fui aussi, il y a longtemps.

Mais je fuis vers le centre.

Je fuis parce que j'en ai assez de ce cercle vicieux où se confondent le début et la fin de vos vaines journées. Assez de votre paradoxale perfection et de vos succédanés de bonheur. Assez de votre infecte mixture de politesse et de barbarie dans laquelle ne fomente qu'une stérile stagnation. Assez de ce cachot tapissé de ouate où vous vous terrez, sclérosés modernes. Assez de ce delta de dénis convergeant vers votre refus global de la vie, sa source primordiale, puissant symbole d'une inconscience collective.

Dorénavant, je m'éveillerai dans la symphonie des klaxons. J'aborderai ces sympathiques inconnus qui sourient dans l'indifférence générale. Je saurai tous les jours s'il fait beau ou mauvais, car je respirerai tous les jours l'air du dehors. Je sillonnerai les parcs à l'heure énigmatique où vous les aurez désertés. Je verrai l'église se remplir de vieillards le matin et les discothèques se remplir de jeunesse à minuit. Cette jeu-

nesse qui déambulera en groupes trop bruyants sur des trottoirs trop petits dont les passants devront descendre à leur approche. Cette jeunesse dont la folie vous effraie.

Je fuis parce que j'en ai assez d'être un satellite anonyme gravitant autour d'un monde dont il craint tout et ignore tout.

*Laissez-moi vous raconter comment l'exil a commencé, dans un rutilant coupé sport, sur la route d'un cul-de-sac... »*

# Aller-retour

François Godin-Bellerive\*

L'aller réfléchi.  
Le trait joignant les deux, pas si large.  
Le retour fortuit.

Partir est un geste que vous posez consciemment. Partir n'est pas nécessairement mis en boîte, ou valisé, balisé. Les préparatifs ne sont pas si importants après tout, ils sont loin de faire le voyage. Le doigt ne joue pas au braille sur la carte, gravant un parcours bien précis. Partir est d'une impulsivité qui mijote à votre insu. Facile de dire que vous partez à l'inconnu, à l'aventure tout au moins. Que laissez-vous, derrière ? Que recherchez-vous, devant ? Plusieurs excuses sont valables. Le vent du large vous appelle, le quotidien vous enlise, vous avez besoin d'espace, vos murs se resserrent, marre de galoper dans vos rêves drapés seulement, exode de l'âme mais de votre corps aussi, vous voulez vivre selon vous, vous étouffez, sédentaire non, bohème oui !, de l'air, de l'air, faites de l'air je vous en prie ! Ce sera physique, exténuant, éreintant même, mais vous vous sentirez revivre, hein ? Appuyé sur votre bâton, l'œil vif, vous contre le monde, le torse gonflé d'une bouffée d'air pur. Vous vous voyez ? Partir à l'étranger ou le fuir, c'est la même chose pourtant. Peut-être fuyez-vous quelqu'un, quelqu'un qui vous ressemble.

---

\* Cégep François-Xavier-Garneau

Revenir est nécessaire. Plus vous le repoussez, plus il se rapproche. Vous revenez, mû par une force imperceptible, par un élastique tendu à l'extrême, par peur de le briser. Par le désir incompris de revoir qui vous étiez et de le comparer, de le superposer peut-être, à qui vous êtes. Quel travail d'humilité alors que d'accepter le regard des autres, de les accepter eux-mêmes aussi. Eh oui, vous êtes étranger, même chez vous. Difficile de décrire le retour par ce qu'il n'est pas, puisqu'il est l'inverse de l'aller. Pas inverse dans sa valeur, au contraire. Il est plus dur encore, et ce qui est plus dur vous en apprend plus sur vous. Faux de croire que revenir est l'aboutissement au voyage. Vous ne revenez pas quand vous avez fini, vous ne revenez pas quand vous en avez vu assez ; vous revenez quand vous en avez assez de voir ce que vous n'aviez jamais vu. Choqué par cette phrase ? Réfléchissez-y alors. Parce que ça vous fait mal de vous rendre compte de ce que vous n'êtes pas, de ce que vous pourriez être. Mal de ce que vous ne pouvez pas faire pour l'étranger, pour vous. Alors vous revenez.

L'aller, il est toujours prescrit.  
Le retour, il est toujours inscrit.

La découverte se trouve de part et d'autre du trait.  
Juste au milieu aussi, au point d'équilibre.  
Le trait d'union est en fait un peu comme une lunette  
d'approche, lunette malheureusement instable, non-fixée à un  
trépied rétractable, malléable ou pivotant.  
Reste à savoir de quel côté se trouve le petit  
et le grand verre...  
Voyez-vous d'abord la destination  
comme très loin de vous,  
un sommet nuageux difficilement atteignable ?  
Voyez-vous ensuite le bercail de très près,  
assez pour renifler les gens de  
votre main exorbitée,

vous capitonner  
à l'intérieur ?  
Et si la lunette se pose sur vous ?  
Minuscule ou grandiose ?

De toute façon, vous vous trouverez longtemps en déséquilibre sur cette corde raide, tendue au-dessus du vide de l'incompréhension. Étranger partout. Bon, je le concède, vous avez au moins la chance, que dis-je, le mérite de faire le funambule, de prendre le risque. Et c'est ce qu'il y a de plus beau. Prendre tous les risques: tomber, éclater en mille morceaux de monde et vous faire reconstruire avec un peu d'Afrique, d'Amérique, d'Europe, d'Océanie et d'Antarctique. Vous, vitrail qui laissez filtrer la lumière des regards, qui en reprenez les plus belles couleurs et échappez les plus fades, êtes étranger, d'accord, mais vraiment différent, différemment vrai. La lunette d'approche vous englobe de part et d'autre, minuscule ou grandiose. Vous êtes transparent et, peu à peu, le monde flou le sera. Lui aussi, tout autant que vous, si vous lui en offrez l'opportunité. Ne vous en faites pas. Vous n'êtes pas cloîtré dans une bulle de verre incassable.

Les deux hommes, des deux histoires et de la même, sont semblables. L'un peut-être plus que l'autre. Ils se cherchent. Comme vous et moi, toute notre vie. Pour tous quatre, l'aller-retour est perpétuel. Sans détour. Il est évident que l'essentiel de l'histoire est consacré à l'homme noir sur le bateau. L'importance de l'homme qui se suicide n'en est pas diminuée pour autant. Il ne faut pas se fier aux apparences, au nombre de mots, 3320 versus 327, tout cela est trompeur. L'importance n'est pas proportionnelle, ne vous laissez pas emberlificoter par ce rapport de chiffres et ce concours de circonstance ; l'importance est ce qui vous importe.

Vous aimez l'un plus que l'autre, parce que vous aimez mieux ce que vous aimez de vous. Aimer mieux ? Comment aimer pire ? Apprenez à aimer l'autre par l'amour que vous portez à l'un. L'homme du bateau est libre. L'homme qui se

suicide est détenu. Bien que libre de ses gestes, il est contraint à poursuivre un but aux pourtours vaporeux. Comme vous, comme nous, qui nous résignons souvent à rechercher l'excellence, la reconnaissance ou l'approbation générale au détriment de qui nous sommes. Bon. Nous sommes libres, lui, vous et moi ; nous sommes vides également. Quand la plénitude point-elle ? Au moment où nous nous y attendons le moins, au moment où nous attendons le moins et que le plus nous emplit comme il sait si bien le faire.

Ainsi, l'homme qui se suicide s'emplit  
au moment où il se montre faible.  
Le temps lui donne le temps de vivre,  
il lui en donne la raison aussi.

Il n'est plus seul, il prend conscience qu'il ne l'a jamais été.  
Le monde est avec lui.

L'homme du bateau est affranchi. Je crois qu'il est impossible de décrire ni de comprendre ce qui a pu investir son esprit, pour qu'il décide de rejeter sa vie, ou plutôt de l'offrir d'emblée à un être enorgueilli et sans scrupule, des millions de fleurons à son blason peut-être, mais qui trafique au noir l'Afrique, insatiable d'existences et attisé par le défi de les emporter sans leur consentement. Imaginez sa déconfiture. L'homme qui se croit plus large que le ciel et plus vaste que la mer, qui se permet d'exulter son calumet de guerre à la nature pour en obscurcir les confins, et qui se retourne devant l'homme, oh ! combien plus petit, ce pygmée de l'humanité qui lui dit presque merci, qui lui dit presque je t'aime, qui lui dit «Prends ma vie». Je n'en ai que faire maintenant, toi tu le sais, toi tu le sais si bien. J'en suis heureux. La conquête n'est plus victorieuse dès lors, le pays n'est plus en otage, l'esclavage n'est même plus une vomissure sur l'esprit humain. Le Noir est libre parce qu'il a choisi.

*La découverte de l'Amérique remonte à 1492. Son existence, à bien avant. Son agonie, depuis tout juste après.*

*Las Casas, missionnaire espagnol ayant pour tâche de construire en Amérique une nouvelle Espagne, se plaignit un jour à ses maîtres. «Les brillantes civilisations inca et aztèque ont été décimées sur les plateaux en montagne, et sur la côte les populations moins évoluées qui travaillent aux plantations plient sous le poids du labeur. Il faut de nouvelles forces.» Quelle ne fut pas la surprise de Las Casas, lui qui prône l'égalitarisme absolu, de voir débarquer non pas des colons espagnols, mais bien des Noirs d'Afrique en provenance de Lisbonne surtout. Comme le Portugal, après que le Pape Alexandre VI eut consacré le monopole portugais sur tout le territoire à l'ouest de l'archipel des Açores, contrôlait les côtes africaines et la traite négrière, les Espagnols n'avaient eu d'autre choix que de s'adresser à leurs voisins pour obtenir leurs esclaves de Loango, Louanda et Benguela...*

Parce que la Littérature est le reflet du monde dont l'histoire se répète indéfiniment, de Macondo à Macondo, d'Angola à la Colombie, de l'Afrique à l'Amérique ;  
parce que l'écrivain en est le miroir reformant ;  
parce que le mal de mer ne vous barbouille pas le cœur, embarquement imminent pour votre Aller-retour...

### **Aller**

Il fait plus noir que moi. Et je suis seul. J'ai peur aussi. Sur le pont, les étoiles doivent perler comme des larmes d'argent, les filantes lacérer le ciel de douleur. Le mousse tout en haut de sa hune sommeille, sûrement, ses rêves pendus à la mi-saine. Peut-être la lanterne dans la cabine du capitaine crachet-elle encore quelque pâle lueur, alors que les hommes enivrés et goguenards recherchent leur salut au fond d'une bouteille qui lentement s'oublie, puis roule sur le sol échappée par la main désormais ballante. La houle borde la torpeur de l'équipage, mais moi, dans la cale, je dors éveillé.

Les chaînes brûlent mes poignets et mes pieds, encore plus que le soleil au zénith. Je ne sais trop pourquoi ils

m'enchaînent, où voudraient-ils que j'aille ? Auraient-ils plus peur de moi que je n'ai peur d'eux ? Tout comme j'acceptais que le soleil me happe en plein front les midis, abreuvé par les paroles des Anciens sous l'arbre à palabres, j'ai consenti au fer dur et froid. Je ne m'y suis pas plié, je n'y ai pas été contraint, au contraire... De toute façon, c'est mon corps qu'ils prennent, mon esprit et mon âme sont libres du présent, ils appartiennent au passé. Ils me rejoindront, un jour ou une nuit. Pieds et mains liés, je me recroqueville sur moi-même. Je ne suis plus moi. Je ne suis plus. Plus qu'un corps vide de sens. Je me rappelle ma terre natale.

*Jamais je n'avais vu l'océan. Parfois, je m'étais rendu par le hasard tout près d'un long fleuve sinueux, mais, sans plus. Jamais l'océan ne m'avait vu. Peut-être ne me connaissait-il même pas... Je ne sais pas encore qui il est, ce qu'il pense et ce qu'il comprend ; je sais seulement qu'il emporte mon corps vers une autre vie. Il est tellement immense de vide. Juste avant son étendue, juste avant ses ressacs, juste avant ses récifs, juste avant sa grève, il y avait ma plaine, ma savane, mes montagnes, mon désert et mon village. Ma terre, lointain horizon. Macondo, perdue et retrouvée au milieu de nulle part et d'ailleurs.*

*Il fait toujours chaud à Macondo. C'est de la chaleur que nous vient le doute de l'existence du village, de l'existence et de la vie aussi. Nous ne sommes jamais assurés de l'exactitude de ce qui se trouve au-delà de nous. La chaleur fait tanguer l'air sous nos yeux, elle rend floues nos images. Mais avec l'imprécision des lieux, avec la mauvaise définition des contours, nous cherchons à voir mieux, et davantage. Ainsi, chaque geste prend son importance, le quotidien nous aide à consolider nos sables mouvants. Nous nous rappelons toujours un peu plus de vivre. Il fait chaud à Macondo, même lorsque le soleil devient comme une ligne fine, un jet de sang sur le sommet des montagnes. La chaleur, pour ces étrangers livides qui ont pris des nôtres, était insoutenable. Eux, peut-être avaient-ils depuis longtemps oublié, et se rappeler est trop douloureux...*

Le navire a accosté aux abords d'un monceau de terre à l'aube, ce matin. Le soleil s'est levé pour la première fois dans

le ventre d'ébène depuis mon départ. Quelqu'un sinon personne m'a traîné jusqu'à la surface et je me suis accroupi devant un bol d'eau et une miche de pain. Il m'a obligé à garder la tête baissée, peut-être croyait-il ainsi assurer son avantage, mais je sais qu'il n'osait affronter mon regard qui aurait bien trouvé le chemin jusqu'à l'infamie et la honte. Ce même quelqu'un m'a retourné aux oubliettes. Malgré sa poigne qui étreignait ma nuque, juste avant que la lumière éblouissante ne s'éclipse encore une fois, j'ai pu entrevoir quelques hommes mettant à l'eau une petite embarcation. Je m'imagine leur barque avaler le roulis des vagues, puis accoster brusquement sur le rivage. Leurs pieds blancs scandent alors sauvagement leur droit sur cette terre fraîche, leurs mains terreuses se saisissent de noix qu'elles brisent en deux, leur bouche galleuse s'abreuve injustement à la pureté du lait. Je les vois alors courir derrière une chèvre affolée, puis retourner un crustacé sur sa carapace pour qu'il crève aux heures torrides, harponner un poisson aussi, l'écailler à vif sans aucun égard et sans demander pardon à la mer. Ils croquent à même la chair, brandissent fièrement leur bâton au bout duquel la bête sanguinolente se démène dans la clarté du soleil. J'entends presque leurs rires repus, leur râle rêche et leurs crachats acerbes qui s'éclaboussent contre le sol opprimé. Ils quittent l'île maintenant, quelques barbares se dorent au fond de la barque, d'autres rêvent à leur prochain pillage. Aucun ne se rappelle ce qu'il vient de faire.

*Je tue souvent, mais Macondo ne semble pas m'en tenir rigueur. La même strie du couchant, sur les cimes enneigées, s'éclaire dans son œil lorsque nous nous faisons face, juste avant que je ne le tue. Je le fais avec le plus grand respect, avec beaucoup de tristesse aussi. Je souffre autant que lui. Je le remercie lorsque j'incline la tête, élevant ses entrailles au-dessus de moi, en signe de soumission. Je m'abreuve à son cœur encore chaud, son sang mêlé avec mes larmes et ma sueur. La chasse est une poursuite entre lui et moi. Je traduis mes pas dans le langage de l'animal, je suis à peine perceptible dans le feuillage, souple et aérien ; et je tue d'un geste net, sans soubre-*

saut. *Jamais je n'ai vu la strie, ni l'ombre du respect dans l'œil de ceux qui arrachent nos hommes à leur famille, qui salissent nos femmes et nos enfants. Ils ratissent tout le pays, brouillent la nuit les cartes de l'identité à naître, rappellent le jour leur supériorité implacable. Ils prennent de Nous pour construire leur Nouveau monde.*

*Je suis là, pieds nus sur la terre, ébahi devant tant de bleu et si peu de noir, ruisselant d'une pénible route. La rive est déserte, à l'exception d'un navire, le leur et le mien. Les barracons sont vides, seulement l'odeur d'une femme séparée de son enfant y persiste, seulement un parfum funèbre. L'équipage embarque presque à travers moi, leurs caisses, leurs armes et leur visage me frôlent sans me prendre. Je semble être invisible, comme un spectre planant au-dessus de leur tête. Personne ne me prête attention. Personne ne prête attention aux événements insensés qui n'ont pas lieu d'être, qui n'ont pas temps d'être, qui n'ont pas tant d'êtres à part moi. J'avance lentement, mes pieds foulent le sable une dernière fois, je franchis la maigre planche du rocher à l'esquif qui soupire sous mon pas, jusque sur le pont, puis je m'accoude aux cordages tout près d'un homme qui nuage l'horizon. Il est grand, fatigué. Il se retourne lentement vers moi, le corps triste ; alors il se sent prendre à la gorge, là où s'embouteillaient tous les cris du monde, toute la peur ensevelie, toute la solitude oubliée. Il ouvre des yeux immenses, recule devant moi ; il s'éloigne. Rien ne s'échappe de son gouffre béant, sinon les mots de ma langue qui se sont retrouvés par hasard, que ses dents d'ivoire voudraient retenir enserrés. Autour, en cercle, ses hommes regardent, incrédules, pourtant dévoués à leur capitaine. D'un geste désarticulé et incertain, ils me soulèvent par derrière, ouvrent une trappe et me jettent dans les bas-fonds. Jamais nos regards ne se quittent, je l'ai reconnu. L'homme chancelant. Je ferai le voyage, alors que lui ne m'aurait pas voulu. L'indicible inattendu.*

*J'entends l'équipage frapper contre la coque pour signifier aux autres leur retour de l'île. On leur lance une échelle de corde, bientôt ils sont tous sur le pont. Les grains de sable collés à leurs pieds nus se glissent dans les ouvertures entres*

les planches et leur descente laisse dans l'air une bouffée poussiéreuse. Je ne connais pas mon nom. Je ne me rappelle plus de celui dans ma langue, je n'entends pas celui dans la leur. Lorsque leurs lèvres se meuvent, ne me parvient seulement qu'un bruit sourd. Cet après-midi, le temps inexplicable m'a visité quelquefois. Il se faufilait entre les barils rondouillards, serpentait le sol âcre et humide puis susurrant ses secondes à mes oreilles. Il rendait plus lourd chacun de mes maillons. À chaque incursion, je n'étais plus tout à fait sûr de qui tenait, vraiment, l'inattendu. Ai-je choisi ? Ai-je simplement joué mon rôle, me suis-je uniquement laissé entraîner par mon destin ?

*Je vois mon frère, emporté par la rage et la violence d'un autre homme. Je connais cet homme. Il est chef de guerre d'un descendant du roi Motinou, le premier du royaume du Kongo, et sa peau est plus noire que l'obscurité. Son ombre se voit partout. Il enlève ses vêtements à mon frère, et d'un coup de pied le couche au sol. Il le force à rejoindre face contre terre la longue ligne noire d'hommes aux visages tuméfiés, aux yeux impassibles. Cette longue ligne est un peu grise aussi, car leur vie a été troquée contre quelques cuillérées de sel et de poudre à canon. Les enfants regardent leur père du coin d'une mansarde, juché dans un arbre, sous la couverture d'un fagot de bois mort, ou bien tapi sous une bête, et pleurent. Les femmes font dos, peu peuvent faire face, plusieurs sont agenouillées devant des genoux tremblants, quelques-unes même couchées et écrasées par leur linceul blanchâtre et ce corps frémissant. La plupart seront emmenées aux premières lueurs du jour, demain. Mais moi, les enfants ne me regardent pas, les femmes n'étouffent pas leur sanglot pour mon sort ; d'une part je n'ai pas d'enfant encore, d'autre part je suis un éclat d'encre à l'extérieur de la ligne. Les Blancs ne me prennent pas. Ils ne m'emportent pas avec les autres parce que je ne peux pas être utile. Ils m'oublient. Ah ! J'oubliais, j'oublie souvent, j'aimerais tant oublier. Ma femme est morte, son corps transi dans un champ derrière notre cabane, de petites gerbes de sang effleurent ses paupières closes et sa main crispée recherche la mienne, pour alors ne trouver que l'engourdissement de quelques*

*pailles et la froideur d'une pierre. Sa bouche s'est raidie dans un drôle de sourire. Nos enfants ne naîtront pas, de toute façon il a détruit tout ce qui aurait pu vivre.*

*J'aime danser sur la terre moite. Juste après la rosée du soir, quand les grillons sifflent le crépuscule, je laisse mon corps voler au son de mon âme. Je ne sais pas si ma danse est enveloppée dans un cercle précis, si elle répond à un commandement quelconque ; peut-être. Je sens mes pieds et mes mains, le frémissement du feu à mes côtés, je sens mes gestes qui en découpent les reflets et qui baignent la pénombre de couleurs chaudes. Je suis les méandres des flammes avec mon corps, mes yeux brillent à travers elles. Je souffle ses petites parcelles flamboyantes jusqu'aux étoiles, je me penche jusqu'à mes pieds et m'entrouvre jusqu'en haut, pont tendu entre ciel et terre. Mes doigts se posent parfois sur mon visage, pour me rappeler que je suis là, sinon ils tournoient dans l'air et font pleuvoir le bruissement des étoiles. Mes mouvements trouvent leur écho longtemps après, dans la chaleur de la nuit et de nos corps. Il fait toujours chaud à Macondo. Ce soir, nous faisons l'amour du monde. J'aime Maïna. Je glisse sur elle, je la redécouvre, fuyante ou prenante. Nous sommes étendus sur le sol, dans un lit de sueurs bouillonnantes. Nous dansons farouchement, elle me mord, je la goûte. Son ventre grossira bientôt, notre enfant viendra au monde juste avant les tempêtes de sable et les sécheresses. Je le sens presque entre ses hanches toujours frêles. Nos deux peaux coulent et se noient, notre respiration flanche, s'écourte, puis reprend d'un même souffle, tous deux fermons les yeux pour nous voir l'un l'autre. À cet instant d'abandon et de fragilité, un homme entre en titubant. Nous entendons une rumeur qui encercle le village, puis qui se fait plus insistante ; des cris éclatent, des bruits sourds les font fléchir, des flambeaux passent aux fenêtres. Nous reconnaissons le chant de guerre du Nsoundi, une contrée ennemie pourtant en paix avec nous depuis des lunes. Maintenant, l'homme obstrue la lumière comateuse qui s'allongeait sur nous et il s'avance sur moi. Un homme chancelant. Il porte à sa bouche ce qu'il tient dans sa main, la lève, puis me frappe sur le côté droit du visage. Je roule par terre. Mon œil est constellé de fracas, la lune le décompose au travers des*

*parcelles vitreuses. L'astre céleste s'éclipse de nouveau derrière un homme traînant un corps inanimé ; ma tête tombe et sombre.*

*Le Blanc tira Maïna jusque derrière la cabane. Sangué, lui, ne sut rien de la main qui entremêla les cheveux de sa femme, écrasa son visage, de l'autre aussi qui écarta ses cuisses et viola ses seins. Le sexe pénétra Maïna jusque dans sa gorge, elle sentit le goût âcre monter en elle. L'autre pendant se harassait, les relents de son haleine et de ses gémissements parvenaient à Maïna, immobile. D'un coup elle vomit. Il continua de plus belle, surexcité par ce dégoût, frénétique. Finalement, il se dégageda et lentement enfonça le tronçon de sa bouteille à l'intérieur de Maïna.*

Ce soir, quelqu'un m'a extirpé de nouveau, de ma solitude et de mon réduit ; il m'a accroupi devant le seau d'eau. Les mains ont retiré mes chaînes, les pas se sont éloignés vers la cabine. Je suis seul maintenant, de nouveau. Je lave le pont de ses souillures étrangères, comme quelqu'un voudrait délayer l'humanité de ses couleurs, la rendre miroir et identique. La lune, à l'écart du jour, me tend son souffle ocre sur les vagues, avec pour robe magnifique des centaines de cristaux éclatés qui se réverbèrent à l'infini. Il ne fait pas chaud. Comme je nettoie le pont, je danse doucement aussi. La tête basculée vers l'arrière, les paupières mi-closes, mes pieds glissant sur le pont humide en un triste tangage, je me rappelle la danse. C'est la même que sur la terre, mais totalement différente aussi parce qu'au nom d'un autre sentiment. Je pleure. Les gestes sont séparés les uns des autres, ils frémissent à l'intérieur des secondes immenses et cillent et sillonnent dans la nuit froide. Je tente de réconcilier le pont avec les étoiles, le ciel avec la mer. Je suis empreint de tout autour et de tout dedans, je suis la chaîne entre les deux. Puis je m'arrête, comme si je n'avais jamais bougé. Le travail terminé, je reprends mes souliers argentés et referme mes bracelets étincelants. Je retourne à la cale.

Ma vie s'écoule ainsi. Je dors le jour, je veille la nuit. Oui ! C'est moi qui fais dormir le jour, c'est moi qui l'enveloppe de ses rayons et ralentit son rythme effréné. Oui ! C'est moi qui

défends la nuit, c'est moi qui lui permets d'être noire et libre. Le cours du temps s'inverse. Il prend un nouveau sens. Parfois, ils me sortent de la cale dans la journée. Il y a d'autres Noirs sur le négrier, mais aucun comme moi. Il y a aussi quelques musulmans du Maghreb, anciens marchands au Nord à la tunique rapiécée de pierres précieuses et au turban recouvert de poudre d'or. Ce sont eux qui souvent ont guidé les Blancs à travers les terres jusqu'à nos villages, ou encore qui marchandaient avec les propriétaires ces esclaves de toutes sortes, prisonniers de guerres, malfrats ou enfants déshonorés par leur famille. Des esclaves qui étaient auparavant traités avec dignité, ces enfants qui étaient autrefois les nvanas, les fils, aimés par leur nouveau père à l'égal de ses propres enfants.

Avec le temps, je découvre la cabine du capitaine et me bourre des fumets de la cuisine. Sans broncher, j'exécute les tâches qu'ils me pointent du doigt. Parfois, le soir quand je danse seul, dans ma tête s'agitent les ordres qu'ils m'ont donnés dans la journée, les railleries qu'ils ont échangées entre eux, les conversations dérisoires éparpillées ici et là. Ainsi, peu à peu, le bruit sourd se détache en paroles distinctes, certains mots se répètent, leurs intonations me deviennent familières. Je devine les autres.

*Je danse ce soir.* En m'approchant du bastingage, j'effleure les profondeurs de l'océan. Je vois mon reflet... Je vois plus profondément aussi, vu son immobilité. Tout au loin dans l'eau, il y a Macondo en minuscule. Une végétation dense, parsemée d'étendues plus arides, bordée à l'est d'une montagne de corail. Il s'y trouve presque ces gens animés du soleil d'hier, ces gens, aussi, qui regardent l'Afrique confuse à travers les tessons de bouteille, même ces gens qui repousseront les éclats de verre à l'aube qui approche. *Je danse.* Mon œil qui ne voit pas ne me fait plus souffrir, j'ai retrouvé qui j'étais. Je m'appelle Sangué dans ma langue, ce qui veut dire sang dans la leur. *Je danse même plus qu'avant.* J'ai compris que le plus esclave de nos deux peuples est celui qui force les yeux à se

fermer parce que ne pouvant plus voir lui-même, qui force l'autre à devenir un semblant de lui. L'homme chancelant m'a forcé à fermer une partie de moi, mais maintenant je me suis ouvert à lui, et j'accepte ce qu'il ne peut concevoir: la différence, la mienne et la leur. Je vois mieux même l'œil en écharpe, car je comprends ce qu'est être aveugle et je sais ce qu'est ne pas l'être. Je sens leur douleur et je comprends mieux la mienne. *Je t'aime Maïna. Je t'aime Maïna.*

À cet instant précis, je donne cours à l'idée la plus ridicule qui ait jamais traversé l'esprit de l'homme. Pas un son de la proue à la poupe. J'entreprends donc le labeur le plus insignifiant et le plus insignifiant de toute l'humanité. Plus insignifiant encore que tous les temples aztèques, les pyramides égyptiennes qui transparaissent dans ma mémoire inversée ; plus insignifiant encore que toutes les guerres tranchées au couteau, corridas, novilladas, kamikazes et guérillas perpétuels. Je descends à la cale, prends un morceau de charbon que j'affile avec mes dents ; je suis couverture de nuit jusqu'au cœur. Puis je me mets à écrire. Le temps n'y est pas. J'écris le récit de ma vie, mais surtout celui de mon village, encore plus celui de mon pays. J'encre le chaman Melquiades tout au fond dans le bois, l'illuminé qui, après les pluies diluviennes, apporte à Macondo dans une longue cavalcade de dromadaires les nouvelles du monde, les cracheurs de feu, les avaleurs de sables, la pierre philosophale, les vérités impossibles ; j'inscris sur chacune des transversales de la coque les hommes et les femmes qui ont porté mon nom avant moi, celui que plus personne n'aura jamais, peut-être même que jamais personne n'a vraiment eu ; après les avoir envahis de lignes courbes et droites, je gravis les marches et je m'attaque au pont qui bientôt est recouvert de brouillons enchevêtrés ; j'imprègne les lattes horizontales des troupes de cracheurs de cendres aux tuyaux mats, d'avaleurs de sabres éventrés ; je le macule de l'Extérieur qui se resserre peu à peu sur Macondo, transporté en son centre par un vortex hypnotique. Je me hisse alors au grand mat élevé jusqu'au ciel, mouillant son écorce de sa soli-

tude face à l'océan, mince trait tiré au milieu de l'espace, de la solitude unique du monde aussi, qui se fait pareil un peu plus chaque jour, indifférent aux différences. Je termine maintenant, juste après avoir remonté l'ancre. Sur les voiles vierges d'éternité, je crie mes mots, fouetté moi aussi par le vent qui s'est levé, impromptu. J'hurle le jour à venir avec ses nuits tout aussi noires, que blanches, qu'écarlates. Je nous ai transformés en une armada d'histoire, en un galion lourd de mots mais léger comme ma plume. Le temps ne nous rejoint pas. Nous filons au-dessus de l'horizon écumeux, nous nous brisons sur le ciel et plongeons dans la mer qui s'entrouvre, juste pour nous, et se referme pour cent ans de plus.

### **Retour**

Gabriel Garcia Marquez se suicide. Il marche présentement en bordure de la mer des Caraïbes, tout près de la cité immémoriale de Cartagena. Il foule le sable une dernière fois. Il avance vers le couchant qui lui tend un chemin couleur d'automne, le bouillonnement de l'Atlantique perdu dans la mer lui frôle les pieds, sans le prendre. Il s'arrête un instant, mince trait tiré au milieu de l'espace, s'étonne alors d'avoir remonté son pantalon jusqu'aux genoux pour ne pas le mouiller, puis se remémore ce temps égaré, toutes ces heures qu'il a consacrées à sa passion, à son rêve, à sa vie, dans le but intime de le partager avec le reste du monde. Ses heures dont personne ne veut. Le vent se lève, impromptu. Gabriel Garcia Marquez amarre ses pieds davantage dans la dune trempée, écarte ses bras, parallèles au ciel ; alors que la dernière lumière lui lèche le visage, il se sacrifie en même temps qu'il renaît. Pour la première fois depuis longtemps, il se prend à penser à l'avenir. Ainsi, la mer s'entrouvre pour celui qui voulait s'y refermer. Dans un remous de gouttelettes pures, une entame de bois glisse jusqu'au corps de Gabriel Garcia Marquez. Doucement, il se penche, la prend entre ses doigts coulants. Ses yeux suivent les entailles nettes. Il y lit sa réclu-

sion dans la gueule des livres, les siens, indiscernables parmi les autres couvertures de nuit, et leur incapacité à toucher le monde qui se calfeutre sur lui. Cet infime morceau de bois est toute sa vie. L'écorce, les échardes, les cernes généalogiques dans la matière. L'arbre à palabres. Ses yeux se mouillent, en même temps que l'encre. Des larmes coulent jusqu'à son gouffre béant et se figent, hors du temps.

À cet instant précis, d'aussi loin que sa mémoire, la mer lui donna une épave rongée par les siècles, mais dont l'essence sera toujours la même ; elle lui donna cette raison d'être écrivain. L'indicible inattendu.

# La *lovara*

Alexandra Grenier\*

**A**SSIS-TOI sur cette roche et regarde tout autour de toi, Ferenc. La terre te semble infinie, non ? Eh bien, aussi loin que tes yeux puissent voir, au-delà même des montagnes au nord ou par delà le fleuve au sud, il n'y a rien à moi, rien pour moi, rien qui ne m'appartiendra jamais. Je me suis battue pour cette terre, pour ces paysans que tu vois là-bas dans les champs, mais ceux-ci m'ont volontairement oubliée. Car je n'existe pas pour eux, je n'existe pas ici, je n'existe tout simplement pas. Et je n'ai jamais existé.

J'ai traîné ce lourd secret depuis longtemps et il a trop pesé sur mon cœur pour me laisser indemne. Je ne viens pas de cette terre, Ferenc, ni d'aucune avoisinante. Je viens de si loin que mon peuple l'a oublié et mon peuple maintenant est décimé, éparpillé aux quatre vents. Depuis toujours, on nous chasse, et nous, nous fuyons, toujours plus loin. Nous allons de place en place avec le souvenir d'une terre qui nous appartient, mais nous avons oublié où elle se trouve et ce à quoi elle ressemble. Et aujourd'hui encore, je ne sais plus si cette terre a réellement existé, si elle nous attend encore, patiemment. À force de me bercer chaque soir des histoires de mon peuple, il m'est plus difficile de séparer les légendes de ce qui s'est réellement passé, les contes et de la réalité.

Mais j'en ai assez. Oui, j'en assez de vivre comme ça. J'aimerais ne plus avoir à fuir encore longtemps. Ça ne peut plus durer. Je suis si fatiguée de me battre contre ce manque

---

\* Collège de Mérici

qui m'obsède. Je suis à bout de souffle, Ferenc, à bout de souffle. J'aurais tant besoin de m'endormir pour toujours et ne plus jamais me réveiller, ne plus jamais vivre cette chienne de vie. Me reposer chez moi et pouvoir regarder le soleil se lever sans me demander où je dormirai la nuit prochaine, ne plus avoir les soucis de me demander si je vais manger à ma faim aujourd'hui ou ne plus devoir éternellement tout recommencer, chaque jour, la même quête. Tu n'as pas idée, Ferenc, comme c'est épuisant, comme j'ai l'impression d'être vieille et toute desséchée de l'intérieur.

Je suis aussi sèche qu'un arbre dont on aurait coupé les racines et qui se meurt lentement. Je suis une sans-racines, une de ces personnes qui errent dans ce monde à chercher ce qu'elles ne trouveront jamais : un bout de terre que l'on pourrait appeler une terre natale, un chez-soi. Mais hélas ! je ne suis pas d'ici, ni d'ailleurs, je suis de nulle part et tout ce que je vois et tout ce que j'entends me le rappelle, ainsi que tous ceux que je rencontre...

Lorsque tu es seul et que la nuit est noire et sans étoiles, tu peux toujours te raccrocher à ta terre, à cette maison familiale où tu as grandi. Tu as cette chance, Ferenc, de puiser ta force dans ces lieux, mais où puiser la force si ces lieux n'ont jamais existé ? Comment l'arbre fait-il pour boire sans racines ? Comment fait-il pour croître, s'il ne peut pas boire ? À qui ou à quoi se raccrocher quand personne ne te tend la main, personne pour t'aider alors que tu es dans le besoin ? Tu ne peux que t'accrocher à toi-même, tu ne peux compter que sur toi. Et à la lune dans le ciel, car elle, elle ne t'abandonne jamais. Plus douce que le soleil, mais infiniment plus triste aussi. Ma mère me racontait souvent le soir, avant de me coucher, que la lune était à notre image : toujours poursuivie par le soleil, toujours en fuite, en éternel exil, comme mon peuple, comme moi. J'aimerais tant que ma mère soit encore près de moi aujourd'hui, ce serait plus facile à deux.

J'ai quand même eu des jours heureux. Je me souviens des plaines de l'Alföld où j'aimais courir, les cheveux dans le

vent et le soleil sur ma peau. Je me souviens des soudaines pluies d'été rafraîchissantes et du goût des baies sauvages gorgées de soleil, cueillies en plein midi, encore toutes juteuses. Ou encore des chevaux que nous avions et des promenades que je faisais parfois sans la permission de mes parents. Mais les souvenirs malheureux pèseront toujours plus lourd sur mon âme. Je ne pourrais jamais laisser derrière moi les images de ces habitants en colère lorsqu'on arrivait en ville, de ces cris, de cette fureur. Je me souviens de la hâte avec laquelle on devait parfois faire nos bagages, la peur au ventre. Je me souviens du courage de mon père, de sa dévotion à aider tous ceux qu'il rencontrait. Et du dégoût des citadins de le voir ainsi bon. Ils voulaient tellement qu'il soit un voleur qu'ils l'ont pendu pour un vol d'un misérable troupeau de moutons égarés. Sans procès et avec pour seule preuve qu'il était un gitan. C'est tout ce qu'ils voulaient, c'est tout ce qu'ils désiraient : un bouc émissaire incapable de se défendre, incapable de prouver son innocence.

Sans la présence de mon père, ma mère n'était plus rien. Ils se soutenaient à deux et le perdre fut trop pour elle. En le perdant, c'est elle qu'elle a perdue. Elle l'aimait tellement qu'elle était prête à le suivre partout, même dans la mort. Je ne pensais pas qu'on puisse aimer aussi fort qu'elle l'a fait. Pas moi, je n'en aurais pas la force.

Tu sais, j'aimerais tant être celle que tu désires, mais l'exil m'a trop marquée. Je ne serai jamais fidèle à cette terre, car elle ne l'est pas avec moi. Je ne resterai jamais longtemps au même endroit, pas tant que je ne retrouverai pas ces arpents que l'on nomme *terre natale*. Je finirai toujours par errer, c'est ce que j'ai fait toute ma vie, c'est ce que je ferai encore. Et toi aussi, tu te lasserai de la *lovara*, de la gitane, de la sans-peuple et sans-racines. Tu peux me donner de l'eau à boire, mais tu ne peux pas me donner mes racines. Tu peux endormir la douleur, mais tu ne peux pas l'éradiquer. Tu peux me donner le sommeil, mais pas le sommeil qui répare et panse les blessures du passé. M'aimeras-tu toujours, même quand je regar-

derai l'horizon à m'en laisser crever ? M'aimeras-tu même quand ça sera de toi que je m'exilerai, que je délaisserai ? Te lasserai-tu de la petite fille sans éducation que tu cacheras aux autres de peur de leur déplaire ?

Si tu me demandes de rester, Ferenc, puis-je te demander de venir avec moi ? De quitter ta famille aimante, ta terre nourricière et de partir sans rien d'autre que quelques chaudrons et quelques provisions ? Pourras-tu suivre ma voie et vivre mon exil ? Auras-tu cette force ? Je vois à ton visage que cela est trop dur pour toi. Je le savais, Ferenc, il est facile pour toi de rester, et tu dois penser qu'il en est de même pour moi. Mais ça ne l'est pas. Ce n'est pas aussi évident. Oui, j'aimerais m'arrêter, mais pas là où on ne me veut pas. Pas lorsque les gens me regardent de travers, pas quand on m'accuse de tous les maux parce que je suis différente de vous, parce que je viens d'ailleurs, parce que je parle une langue différente de la vôtre. Pas là où la haine et la méfiance se lisent sur les visages qui m'entourent.

Quoi ? Tu ne le savais pas ? Peut-être que, pour toi, je suis comme toutes les autres Hongroises que tu rencontres sur ton chemin. Peut-être que, comparée aux autres, j'ai la peau plus foncée, tachée par le soleil de plomb qui tue, les cheveux plus noirs : pour toi cela ne compte pas. Mais pour les autres, oui. Je suis une tache dans votre paysage humain. Une tache qui ne part pas. Une tache menaçante, car d'autres pourraient venir et vous deviendriez à votre tour des taches dans une mare de gitans. Vous avez si peur de perdre votre identité, votre si précieuse identité, mais la mienne, personne ne s'en occupe, personne n'y tient. Quoi que vous puissiez en penser, mon identité ne se résume pas à être différente de vous.

Mais vous la réduisez à cela, sans même vous préoccuper de ce que je pourrais vous apporter, de toutes les connaissances apprises en chemin. Je ne sais ni lire ni écrire et je n'ai aucune honte à le dire. Ce que je sais, je l'ai appris parce que ça m'est nécessaire. Lire ne m'est pas vital, mais connaître les arbres et les plantes qui m'entourent l'est si je ne veux pas

m'empoisonner. Peut-être que je parle mal votre langue si belle, mais vous ne savez plus parler à la nature. Et je n'ai pas besoin de connaître les mathématiques lorsque je dois chasser ou pêcher pour me nourrir, mais il est primordial que je sache écouter et observer la nature pour prévoir le temps qu'il fera.

Non, Ferenc, ce n'est pas toi que je juge. Je juge tes semblables. Si eux me jugent, pourquoi devrais-je, moi, passer sous silence leurs comportements ? Pourquoi devrais-je me taire ? Parce que je suis seule contre le village ? Parce que je suis minoritaire, je ne compte pas ? Parce qu'après tout, que vaut ma vie comparée à la vôtre ? Que vaut une gitane contre un Hongrois ?

Ma vie ne vaut rien à vos yeux et n'essaie surtout pas de le nier. Ne me mens pas, ne fais pas comme tous ceux qui m'ont remerciée lors de la dernière crue de la Tisza. Ce ne sont que des hypocrites. Avant cette crue, je ne les intéressais pas, pas même pour m'occuper de leurs champs au temps des récoltes, pour soulager un peu leur charge de travail. Ils avaient de toute façon trop peur que je leur vole leur précieuse récolte, comme tous mes semblables le font, paraît-il. Mais pour sauver leurs champs si précieux, mon aide n'était pas de refus. Ça, comment peux-tu l'expliquer, Ferenc ? Comment peux-tu endosser leurs actes comme cela, toi qui te dis mon ami, mon seul ami ?

Je ne te demande pas la lune. Je te demande seulement de comprendre un tant soit peu ce que je vis. Imagine-toi, petit Hongrois de village, vivre à Vienne en ces temps de tension. Imagine ne serait-ce qu'une seconde le regard de tous ces Autrichiens qui te détestent seulement parce que tu es Hongrois, parce qu'une poignée des tiens a failli tuer leur futur empereur, parce que tu compromets leur ordre social avec tes revendications politiques. Comprends-tu maintenant ce qu'être différent veut dire quand on nous donne de force le rôle du méchant, quand on est de trop et que personne ne le cache ? On finit par s'y faire à la longue, on se forge tranquillement une carapace dans l'espoir qu'un jour cela cesse. Mais

un jour ou l'autre, on finit par perdre son cœur à le protéger de la sorte. À force d'économiser le saucisson, il se rancit, dit-on. Il en va de même avec le cœur, malheureusement.

C'est sûr, je pourrais totalement changer de vie, devenir une des vôtres, mais jamais je ne pourrais me le pardonner. Car renier mes origines, mes parents, c'est un acte que je ne saurais accomplir sans remords ni honte. Mes parents se sont battus pour moi, pour me donner une richesse dont peu peuvent se targuer, car oui, c'est une richesse. Elle est lourde à porter et pleine de responsabilités, mais j'en suis riche et j'en suis fière. Et simplement pour cesser d'être le mouton noir, la bête galeuse, je laisserais tomber ce précieux héritage ? C'est me condamner encore à l'exil, celui de ma patrie, de mes croyances. Et c'est un exil encore plus dur à vivre, il me semble. Toujours vivre avec le souvenir d'une manière différente de penser, d'une manière différente de faire, savoir que l'on était différent avant, mais que l'on doit maintenant se conformer aux normes de la société, de la bête moyenne. Ça, jamais !

Pourquoi ? À cause de la liberté, Ferenc, la liberté. Le cheval sauvage, le vrai, se laisse dépérir si on le dresse. Pourquoi ? Parce que la liberté lui manque. Peut-être qu'il apprécie avoir sa nourriture sans effort, mais il se rappellera toujours le goût du blé dans les rares sécheresses. Il se souviendra qu'il pouvait courir comme bon lui semblait, où il le voulait, et sans barrières pour l'en empêcher. Les nuits froides, les blessures, il ne les oublie pas, c'est le prix à payer pour goûter et vivre la liberté. Une fois que tu as goûté à la liberté, Ferenc, tu ne l'oublies pas. Et quand tu la perds parce que tu l'as choisi ainsi, tu gardes un goût amer dans la bouche et ce goût ne s'en va pas. Jamais. Et tout ce que tu touches, vois, entends et goûtes, tout prend ce goût amer et ta vue ne voit que la grisaille. Est-il encore possible d'être heureux après avoir laissé tant derrière soi ? Est-ce que la sécurité qui vient de la conformité vaut vraiment cette grisaille, cette amertume ?

Mon père me répétait souvent cela quand j'étais plus jeune. Il tenait à ce que je goûte à cette liberté, il le fallait. Chaque fois qu'on s'installait dans un village, il me faisait répéter des centaines de fois : « Cette place, ce n'est pas notre chez-nous. Il ne faut pas s'attacher à cette terre ! » Je ne comprenais pas pourquoi il ne fallait pas que je m'attache à ces villages. Maintenant, j'ai compris, après tant d'années. Si on reste profondément nomade, il est possible de vivre en exil sans trop en souffrir. Si on s'attache à la terre et qu'on se crée des racines, on ne pourra plus jamais la quitter. Et quand sonnera l'heure de notre départ, très fortement montrée par les habitants des hameaux, on pleurera cette terre et on ne vivra que dans son souvenir. C'est comme voir la route défiler devant ses yeux, ça me fait toujours pleurer. Voir les maisons rapetisser et tout le paysage familier devenir flou, j'en ai toujours la chair de poule.

C'est très difficile de quitter une terre que nous aimons. Comme tu ne seras pas confiné à ce petit village, si éloigné de Budapest, tu le sauras un jour. C'est pourquoi mon père me disait de toujours regarder en avant, ça fait moins mal de partir. Quand tu vois toutes ces possibilités devant toi... c'est la liberté ! Chaque pas pourrait te mener ailleurs, chaque pas est décisif. Mais soudainement, c'est le doute, la peur. Et si on avait quitté un petit paradis pour descendre en enfer ? Et si on devait ne jamais arriver là où on voulait ? Et lorsque tu arrives à destination, tout se complique, tout se noircit. C'est l'hostilité, la haine, la méfiance. Tu es chanceux Ferenc, tu ne vivras jamais cela. Car tu seras toujours bien accueilli, même en exil de ta ville natale. Tu finiras par te fondre dans la masse de ton nouveau chez-toi, tu n'en verras pratiquement pas de différence. Tu pourras même goûter à la liberté si tu veux. Oui, je te le dis. Elle ne sera pas mal vue chez toi, parce que tu n'es pas différent, à moins que tu ne t'éloignes trop du chemin qu'on a établi d'avance pour toi.

Pardonne-moi mon ami. Je ne t'ai pas fait venir ici pour déchaîner sur toi ma colère, mon ressentiment et ma tristesse. Je

ne sais pas ce qui m'a pris. Pardonne-moi, veux-tu ? J'ai beaucoup souffert de cette solitude, de ce rejet, mais je sais pertinemment que le monde n'est pas si noir, malgré tout. Il y a des exceptions partout dans la nature, alors pourquoi pas même parmi ces cas de racisme ? Il y a toi, Ferenc, mon ami, mon premier véritable ami, qui n'as pas vu mes différences, toi qui m'as acceptée telle que j'étais, malgré mes différences. Pourquoi n'y a-t-il pas plus de Hongrois qui te ressemblent ? Pourquoi les gens ouverts sont-ils si peu nombreux et si peu écoutés par les populations ? En fait, si je t'ai fait venir ici, c'était pour te remercier. Te remercier d'être qui tu es et d'être mon ami, malgré les tempêtes que je t'ai fait vivre. Ne change pas, je t'en supplie, le monde a tant besoin de toi, de ta bonté. Tu es bon, ne laisse pas la société te pourrir de l'intérieur, ne la laisse pas gagner cette bataille !

Je dois t'avouer quelque chose. Je t'ai toujours envié, tu sais. Oui, je t'envie, toi, Ferenc, cela semble-t-il si farfelu ? J'aimerais savoir ce que ça fait réellement d'avoir un chez-soi, un endroit vraiment à soi, un lieu où retourner après la tempête. C'est quelque chose qui m'a toujours fascinée, tout ce mystère qui entoure cela. Petite, et même encore aujourd'hui, j'essaie de m'imaginer le sentiment de revenir à la maison. Mais je n'y suis jamais parvenue. La caravane n'a jamais été ma maison. La grotte ici ne l'a jamais été non plus. Il n'y pas de sécurité ici. Pas plus que l'on ne peut trouver y le repos. En fait, il n'y a pas de repos du tout. Et même parfois, il vaut mieux dormir à la belle étoile que dans la grotte.

Tu sais, j'ai remarqué, depuis que je te connais, comme tu avais les yeux brillants quand tu me parlais de ta maison et de ta famille. Il suffisait que tu évoques l'arôme de la soupe de ta mère qui mijotait tranquillement, laissant son empreinte dans chaque pièce de la maison, pour que tes yeux brillent comme des diamants. Ou encore, de la façon dont ton père te prenait dans ses bras puissants le soir, quand tu étais petit, pour te coucher et la façon dont il remontait tout doucement les lourdes couvertures pour que tu n'aies pas froid durant

les longues nuits d'hiver. J'adorerais pouvoir en dire autant de mes parents et pouvoir avoir moi aussi les yeux brillants en parlant de mes souvenirs d'enfance.

Je ne me souviens pas vraiment avoir eu de liens forts avec mes parents, sauf peut-être avec ma mère avant qu'elle ne devienne folle et meure de chagrin. Mon père, quant à lui, était très autoritaire. S'il a été si autoritaire et si dur avec moi, c'est parce que son père en avait fait autant. Enfin, c'est ce que je crois. Il ne m'a jamais raconté pourquoi son père l'avait renié et chassé de la tribu. Il devait avoir trop de honte ou trop de remords, je ne sais pas. Mais c'était évident qu'il en souffrait encore le jour de sa mort. Malgré les journées que l'on a passées ensemble sur la route, jamais je n'ai pas pu le cerner, jamais je n'ai pas pu savoir ce qui se cachait derrière ses yeux. Je n'ai jamais pu voir son âme, tu comprends ? C'est probablement mon plus grand regret, ne pas avoir pu voir son âme, savoir qui il était réellement, derrière cet écran de fer qui le protégeait de la haine du monde entier, ne pas avoir perçu une once de tendresse en lui.

Tu dois te demander pourquoi je te raconte toute ma vie. Je devais te le dire, car cela pesait beaucoup sur mon cœur. Et puis, je tenais à ce que tu saches qui j'étais véritablement. Parce que bientôt, tu n'en auras plus l'occasion. Oui, tu as bien compris. Je m'en vais d'ici. Pour de bon, loin d'ici. Ce n'est pas l'appel de la route qui m'y pousse, au contraire. Plus le temps passe et moins la route m'appelle, moins je ressens le besoin et la hâte de partir. Il devient de plus en plus difficile de trouver de nouveaux paysages, ils finissent toujours par se ressembler à la fin. L'excitation de la découverte fait maintenant place à la morosité de la routine. Non, ce sont les femmes du village qui me poussent à partir, elles ne m'aiment pas. Regarde mon dos, elles m'ont fouettée. C'est Mariska, la femme du cordonnier qui a commencé à frapper. Elle criait que j'avais jeté un mauvais sort sur le nouveau-né de sa sœur Heni. Il est né difforme, mais ce n'est pas de ma faute, je n'ai pas cette faculté de jeter des sorts et tu le sais, Ferenc, dis-moi

que tu le sais ! Elles m'ont lâchée lorsque le maire est arrivé. Elles devaient sûrement le craindre, elles aussi.

Comment pourrais-je avoir fait une telle chose à Heni, alors que je me suis offerte pour tenir sa maison contre un peu de nourriture alors qu'elle était alitée et qu'elle devait absolument garder le lit ? Je ne veux qu'aider, que montrer que je suis autre chose que le monstre qu'ils croient que je suis ! Pourquoi ne m'entendaient-elles pas crier mon innocence ? Pourquoi blâmer quelqu'un alors que la seule responsable de cette difformité est la nature ? Pourquoi n'a-t-elle pas blâmé Dieu ? N'est-il pas le responsable de toutes les bontés de la terre et de tous les désastres aussi selon votre religion ?

Merci d'être là, Ferenc, de me dire que tout n'est pas perdu. Peut-être qu'un jour, tous les êtres s'aimeront et plus jamais ils n'auront à s'exiler, plus jamais il n'y aura de guerre. Que de l'amour et de la compréhension. J'aimerais vraiment y croire, mais je n'y crois pas vraiment, j'ai trop vu la nature humaine à l'œuvre pour garder en vie mes illusions d'enfant. Je l'espère, un peu résignée devant la réalité. Désabusée, je devrais dire. C'est un peu comme voir une étoile filante et faire un vœu, tout en sachant pertinemment qu'il ne se réalisera probablement jamais. On le fait quand même, avec l'espoir naïf qu'il se réalise...

Ferenc, ne t'inquiète pas pour mon dos, j'ai appris quelques astuces de ma mère avant qu'elle ne me quitte. Regarde autour de toi, tu as devant toi le plus grand hôpital du monde. La nature regorge de plantes avec des vertus assez extraordinaires. Ferenc, ne t'en fais pas pour moi, je te le dis, je vais prendre soin de moi en route. Autant qu'un gitan le peut. Oh Ferenc ! Ne me regarde pas comme ça. Ce n'est pas un secret que les gitans ne font pas de vieux os. La route est dure pour le corps. Sans compter l'absence de lit douillet, les éléments qui se déchaînent parfois et l'inquiétude qui ronge le cœur et l'esprit. Sans compter le temps qui passe. C'est le pire d'entre tous, je crois. Le temps ne pardonne pas : il passe et ses marques sont indélébiles. Regarde-moi et dis-moi quel âge tu me

donnerais. En fait, je n'ai pas encore 25 ans que tu me donnes déjà 30 ans. Je ne sais pas comment je ferai quand je deviendrai si vieille que marcher sera douloureux. Mon père ayant été chassé de sa tribu, comme il l'appelait, je suis, moi aussi, bannie et forcée d'aller seule dans le monde. Sincèrement, je ne sais pas si je verrais mes 30 ans, étant seule sur la route. Mais dans le fond, est-ce que cela a beaucoup d'importance ? L'important n'est-il pas d'avoir vécu et d'avoir fait ce qu'on pouvait pour être heureux et avoir vécu une bonne vie ? Le bonheur, s'il existe, doit résider dans cela : vivre une bonne vie.

Oh ! Je t'en supplie, ne me demande pas de rester. Je n'aurai pas la force de regarder Mariska ou Heni, ou n'importe qui au village, sans sentir une douleur déchirante dans mon dos. Si je t'ai averti que je quittais le village, c'est simplement pour avoir une dernière occasion de te voir et de pouvoir te remercier. Tu es mon ami et on ne se sauve pas de ses amis, même lorsque l'on doit prendre la fuite. Tu comprends cela, n'est-ce pas ?

Non, je n'ai pas encore décidé quand je partirai. Mais je dois faire vite, avant que tout le village ne décide de venger le petit d'Heni. Pas question que ces chiens aient ma peau, je ne leur laisserai pas cette chance, compte sur moi pour les en empêcher. Je tiens beaucoup trop à la vie, et je ne suis pas comme mon père. Je ne mourrai pas d'une façon aussi lâche. Je ne baisserai pas les bras s'ils veulent me voir me balancer au bout d'une corde. Pas question ! Je ne serai pas leur victime. C'est pour ça que je dois partir, mon ami.

Je sais, la fuite en avant, ce n'est pas courageux de ma part. Je ne les affronte pas, je ne leur donne que raison. Ils croiront tous que j'ai peur d'eux. Non, Ferenc, les affronter n'est pas la solution non plus. Ils ne veulent pas que je sois innocente, ils désirent, ils veulent que je sois un monstre. Je sais que depuis le jour où je suis arrivée ici, ils m'ont détestée. C'était comme si mon front était marqué et qu'on pouvait y lire en grosses lettres de sang : « Je suis un monstre. Fuyez ! » J'avais espoir

que tout change, un fol espoir, en vérité, car pourquoi cela serait-il différent cette fois-ci ?

Même si je pouvais leur prouver que je suis inoffensive, jamais ils ne voudraient m'écouter. Ils préfèrent leurs contes qui font peur aux enfants. Méfiez-vous des gitans, car ils sont les enfants du Diable, ils vous voleront et vous mangeront, les enfants ! Ça, je l'ai entendu toute ma vie. Je l'ai vécu depuis que je suis petite et toute mon existence se résume à ça. Je peux croire et admettre que certains gitans ne soient pas des enfants de chœur, qu'ils puissent faire le mal. Mais il est difficile pour moi de concevoir que tous soient mauvais. Tu sais, une fois, dans un hameau un peu plus à l'est d'ici, il y avait un boulanger qui escroquait ses clients. Est-ce que j'aurais dû en conclure que tous les boulangers sont des escrocs ? Dois-je en arriver à cette conclusion ?

Il vaut mieux pour moi qu'on m'oublie au village. Il faut laisser retomber la poussière. Je comprends que jamais Heni ne va l'oublier, son fils sera toujours là pour lui rappeler la petite gitane qui était un monstre. Je ne pourrai jamais revenir ici, Ferenc. Je suis sincèrement désolée.

Mais avant de partir, je voulais te laisser ceci. Je sais que tu aimais beaucoup m'entendre au violon, alors je te le laisse. Tu pourras ainsi t'améliorer, quoique tu en joues déjà assez bien. Je ne peux pas le garder, car y toucher sera difficile pour moi. Il me fera trop penser à toi. Prends-en soin, mon père me l'a donné. En fait, c'est la seule chose qu'il m'ait laissée. Je te souhaite d'en profiter autant que j'ai pu en profiter. Mais s'il te plaît, joue des airs joyeux. Il a trop fait entendre de plaintes à mon avis. Il est temps pour ce vieux violon de faire danser les gens.

Allons, ne fais pas cette tête. Je sais que c'est difficile pour toi, mais il vaut mieux qu'on se quitte. Vis ta vie, mais vis-la bien. En fait, je n'ai pas peur pour toi, tu as une belle destinée devant toi. Oui, Ferenc, tu auras une belle vie.

Je me souviendrai toujours de notre première rencontre, tout près des berges de la Tisza. Tu m'as offert de boire un

verre chez toi, que l'eau serait meilleure que celle de la rivière. Je me souviens de la peur que j'avais eue : c'était la première fois que quelqu'un était aussi gentil avec moi, que c'en était suspect. Je ne te remercierai jamais assez d'avoir mis un baume sur mon esprit. Avec toi, j'en avais presque repris mes racines. Mais l'exil finit toujours par me rattraper.

C'est le moment des adieux, il me semble. Allez, viens dans mes bras une dernière fois. Tu vas me manquer, Ferenc. Voilà ! Le torrent de larmes qui commence, je ne suis pas capable de retenir mes pleurs quand je fais mes adieux. Allez, je crois qu'il serait sage que tu retournes chez toi, ils vont s'inquiéter si tu ne rentres pas avant la tombée de la nuit. Alors, adieu, Ferenc. Prends soin de toi, tu le mérites. Adieu, mon ami.

# Extrait

Christian Guay-Poliquin\*

**I**L fait noir, il fait froid et lui, il est là ; recroquevillé. Il est là, et rien ne bouge. Rien ne bouge, ni lui, ni l'espace autour. Le temps, le temps est immobile, suspendu entre deux instants : il suinte. Clop. Une goutte. Clop. Une autre. Le temps tangué, atone jusqu'à l'absence. L'air est lourd et humide. Clop. Clop, avec la justesse d'une clepsydre. Il fait noir, il fait froid et, lui, il est là.

Il est étendu, flanc au sol. Un sol rude, cendreux, bosselé. Clop. Clop. Et sur la courbe des parois obtuses, tourne et ricoche l'écho des gouttes d'eau se brisant en cristaux. Soudain, comme tiré d'un rêve âcre, il ouvre les yeux. Il ouvre les yeux, mais n'y voit pas plus clair. Recroquevillé, il est là. Il a noir. Il a froid.

Il ferme et rouvre subitement ses yeux : noir. Noir. Vaguement, il sent son corps gourde, son sang épais, ses pensées abracadabrantes et sa conscience sur la corde raide entre l'oubli et le soubresaut. Clop. Par bribes, en éclats, ses souvenirs lui reviennent et se reconstruisent, clop, tranquillement, mais avec la justesse d'une clepsydre.

« ...Oui, un château, ses insondables douves, de grandes salles, de longs couloirs... »

Puis rien, totale immobilité. Il est là dans le noir, dans le noir de ses yeux ouverts et il écoute. Rien. Rien, comme une douloureuse et furtive éternité. Clop. Clop.

---

\* Cégep du Vieux Montréal

« ...Ah... Mémoire... Le ciel, des tours, au centre une tour plus haute encore, le pinacle... et moi qui marche... et moi qui...»

Puis rien. Silence. Il remue l'épaule, le coude, la main. Son corps est un corps qui lui semble autre que le sien. Et un à un, il délie ses membres engourdis. Mais, en lui, toujours cette étrange impression d'être dans un temps hors du temps, dans un présent sans passé. Comme si son éveil ne tenait que sur des fragments sporadiques de mémoire.

Il fait Noir, c'est-à-dire qu'il fait plus noir que noir, Noir jusqu'à tellement dans le concret que plutôt néant que noir. Les yeux ouverts, devant lui : le néant. Les yeux clos, devant lui : le néant. Il joue ainsi, avec une frénétique vigueur, du battement de ses paupières jusqu'à ne plus savoir s'il a les yeux ouverts ou fermés. Chose sûre : il regarde. Regarde le vide, regarde le vide, regarde le vide : pupilles avides.

Il toussote. L'écho lui renvoie son souffle : il est bel et bien quelque part. Mais quelque chose lui échappe. Sans compter le où, le pourquoi et le comment, quelque chose lui échappe totalement : l'instant. Il tousse encore, il sent, sur sa poitrine et dans son dos, l'air comme un étai, l'air dense, l'air rance : il suffoque. Il suffoque : pris à la gorge par le silence, son propre silence.

Clop.

« ...l'escalier, l'interminable escalier, marche, contremarche, marche, contremarche, l'odeur de pierre, de vert-de-gris, le cercle, l'interminable cercle. Marche, contremarche, marche, contremarche. L'escalier en colimaçon !»

Goutte à goutte, en lui se réorchestrent les images du passé. Quelques images. Mais cela est long. Et cela lui fait mal. D'un geste nerveux, hésitant, il bascule sur le dos. Il dépose les mains sur sa poitrine et perçoit le mouvement, le lent mouvement de sa respiration. Il respire. Il respire mais, silence, mais son cœur, son cœur ne bat pas.

Clop. Une goutte. Boum. Une pulsation cardiaque : son cœur bat. Son cœur bat comme un métronome, avec le

rythme inconnu et abyssal du temps perdu. Clop l'eau, boum le cœur, comme la fusion de matières mouvantes. Clopboum. Il a un pouls. Clopboum. Vague, irrégulier, mais pouls. Clopboum. Cloboum. Clboum. Cloum. Cloum. Cloum. Comme le marteau sur son enclume, à forger un métal complètement nouveau à base d'eau et de sang. Cloum. Et dans l'alliage immuable du temps et de l'espace, comme on coule une sculpture de bronze, l'homme se réapproprie ses membres.

Il s'agite un peu lorsqu'au-dessus de lui, dans la nébulosité d'un espace qui semble être le centre de cet espace, se dessine un point, une lueur blanchâtre. Un halo. Il ne sait trop si cette légère incandescence est en lui ou au-dessus de lui. Il ne pourrait dire s'il a les yeux ouverts ou clos. Il sait qu'il regarde, il sait qu'il observe intensément, mais il ne sait trop où, ni trop quoi. Et ce noir, ce noir toujours, ce noir troublant.

Cloum.

Avec l'étrange sensation de ne pas avoir le choix, il se résout à se mouvoir. En s'appuyant sur ses talons et ses coudes, il parvient à se glisser sur le dos en direction de ce point blanc.

Cloum. Cloum.

« ...une porte, une porte haute et large, une porte lourde et métallique, une porte qui s'ouvre... une porte close. »

Et l'eau s'égoutte et goutte à goutte son cœur bat.

Puis, comme des billes à épines, de petits cailloux roulent sous le dos de l'homme. Le sable et le fin gravier collent à sa peau, tandis que certaines éclisses de pierres s'y enfoncent.

Tranquillement, ses muscles chassent le froid par le mouvement.

Lorsqu'il parvient finalement à déposer son front sous le voile mystérieux du jet de lumière, sous cette sphère laiteuse, cloum cloum, une goutte se détache des hauteurs et atterrit sur ses paupières closes. Il les ouvre et en est sûr ; il les ouvre et voit. Il voit cette zone blanchâtre au zénith de son regard, alors il referme les yeux, les referme en est sûr, et voit cette zone blanchâtre au zénith de lui-même. Il ou-

vre ses yeux derechef, cloum, cloum, ils sont pleins d'eau, cloum, tout se brouille. Son corps est parcouru d'un grand spasme, il se lève. Cloum. Il est là, vivant, son pouls dans ses veines comme un ru. Cloum. Quoiqu'il chancelle un peu, il est là, debout. Il fait toujours noir, mais comme une lumière invisible, de ce cercle lumineux tombent et tombent les gouttes d'eau ainsi puisées par la clepsydre du cœur.

Il regarde autour de lui : noir. Il fait quelques pas, un ou deux, et s'arrête. L'espace environnant n'est plus néant, il est noir. Il tourne sur lui-même, et autour rien n'est noir, tout est bleu. Cloum Cloum. Il se penche doucement et pose les yeux là où, une à une, chutent les gouttelettes. Miroir. Le bleu de ce lieu inconnu se dissout pour faire place à un bleu plus bleu encore, comme si de cette flaque émanait une certaine aura poudreuse et lumineuse. Puis il regarde le reflet que lance l'eau, reflet faible mais reflet quand même, il regarde, comme l'on s'apprête à faire naufrage, il regarde pour voir s'il est encore là.

Il se redresse subitement et épluche les alentours bleus qui redeviennent noirs. Cloum. L'eau, le cœur. Il tend les bras devant lui et marche d'un pas lent. Quelques distances à peine et ses paumes se posent sur l'arc d'un mur. Un mur friable, raboteux, un mur transpirant l'argile froide et la terre noire. Il est là, face au mur. Et, déjà, il sent l'étrange paroi boire avidement la chaleur, le peu de chaleur de ses mains. Promenant de bas en haut le bout de ses doigts, il sonde et parcourt ce qui cerce cet espace.

Il accélère le rythme, cloum, cloum, cloum, ses doigts courent, ses doigts glissent, ses doigts survolent la surface du mur, découvrant ainsi sa lente courbe. Toutefois, le noir de l'espace s'épaissit, le noir s'ancre. Mais chose sûre, il y a un espace, il y a une pièce et il y a un mur.

Soudain, ses doigts rencontrent quelque chose. Quelque chose de souple, de lisse, de large. Il tâte. C'est fibreux, léger. Cloum, il est là, il est là, devant de grands lambeaux de tissu, devant de longs et épais rideaux.

Il est là, les deux mains noyées dans le tissu, il attend. Il n'attend rien mais il reste là, planté droit. Cloum. Puis d'un geste brusque, d'un grand geste instinctif, en ouvrant pleinement les bras, il écarte les rideaux. Alors entre dans la pièce, et entre en lui, bien au-delà de ses paupières ouvertes ou fermées, comme la débâcle d'une longue cécité, une scène de blanc, un torrent de clarté, un déluge de lumière. Et ainsi, comme le jeu des nuits et des jours, le néant de noir s'écroule sous le poids diluvien d'un néant de blanc.

Et lui il est là, dans l'orbite de la fenêtre. Il plisse les yeux, avance les bras vers l'ouverture et prend et serre dans ses mains les barreaux de cette fenêtre ovale. Il prend et serre dans ses mains les barreaux que forment ses propres cils devant les yeux de ses yeux, pour une première fois, ouverts.

Un grand cri. Un grand cri fend le néant, néant blanc, néant noir. Un grand cri qui néanmoins décroche et déchire les rideaux. Le grand cri d'une âme en loques, comme une lourde pierre s'enfonçant dans les hadales profondeurs d'un océan. Grand cri dans l'eau du cœur, grand haut-le-cœur, grand cri comme une lame de fond prisonnière d'un verre d'eau, comme l'infinie succession des larmes intérieures. Grand cri rebondissant sur les murs sourds et aveugles d'une pièce

close. Grand cri, d'abord vain, comme l'évidence imminente d'une cloison, mais grand cri tout comme le premier souffle d'un silence nouveau.

ses doigts se dénouent, ses bras choient le long de son corps comme brûlés de l'intérieur, électrocutés. lentement, très lentement comme un mouvement sorti de l'immobile, il fait quelques pas à reculons. dans la falque d'eau, au centre de la pièce, ses pieds tracent un sillon silencieux. ses yeux, noyés dans le feu blanc de l'œil fenêtré, se perdent dans l'onde de choc de cette prison de lui, pesante et noire de lumière. pas à pas. il se distancie de ses propres yeux et retourne, comme un fauve pris à son propre jeu, dans la nébulosité de l'obscurité. totale.

froid. soudainement dos à dos avec quelque chose de glacé. l'épiderme de son échine se crispe comme un poing. demi-tour : une porte, une porte haute et large se dessinant par quelques reflets de cuivre, de fer, de bronze. son judas est clos comme un œil crevé. lourde et massive, elle semble rivetée à son cadre par la rouille du temps, du temps, du temps. l'homme est là devant la porte comme devant un mur. et elle, comme grogne un vieux chien, grince sans qu'on ne l'ouvre. la porte pèse tellement de son poids de porte qu'elle pèse sur toute la pièce comme l'ombre d'un faux-espoir. dans le

mutisme de ses yeux, la porte se dresse telle une croix. mais il ne la regarde pas tout à fait. tout s'embrouille. il avance, guidé par une force latente, tend la main, pousse le loquet. tenaillé par le grincement aigus des gonds ; il serre les dents. silence. puis il pousse la porte qui, d'un lent mouvement, se rabat sur le mur d'un autre espace, d'une autre dimension, mais toujours aussi mur. noir.

debout devant un noir nouveau, mais toujours aussi néant que tous les noirs, il est là. debout. cloum. cloum. cloum. son cœur bat à pourfendre ses yeux. il sent l'eau à l'orée de son regard comme un puissant vent du large. cloum. et, jaillissant des pierres, l'eau, goutte à goutte, s'accumule puis devient une source se frayant un chemin sur le sol de grès. silence. les secondes sont de longs horizons imaginaires. et l'homme est là à regarder indéfiniment le paysage noir comme s'il regardait un paysage blanc. sa vue se fige dans le tableau d'un non-retour. cloum. et le marteau sans cesse frappe l'enclume, y modelant la matière organique d'une aube possible.

puis comme un jour, comme chaque jour quelque part un front de glacier s'écroule dans la mer, comme poussé par un secret venu d'ailleurs, il fait un bond vers cet océan de noir et s'enlise pas à pas dans la presque pénombre de l'escalier. il s'élance

et se lance, marche par marche, les bras devant à tâter l'arc du mur, de la tour, de l'escalier en colimaçon. marche par marche par marche, il tourne et tourne et tourne dans l'espoir noir d'une sortie, d'une issue, d'une fissure. il dévale l'escalier. cloum. cloum. à chaque pas. cloum. cloum. la cadence de la course dans ses veines. noir devant, noir derrière, que l'écho de ses pas s'étirant comme une onde à la surface d'une eau quelconque. et tout tourne et l'escalier descend encore et encore et l'homme suit pantelant la courbe élancée de cette vrille sans fin. dans le tourbillon de la fugue, deux à deux, quatre à quatre les marches. et ses pas deviennent des sauts à chaque fois plus grands, à chaque fois hélant une lézarde entre les briques. et suivant le cercle infini de sa course, aspiré par un centre profond, il se perd dans ses pas, accélérant toujours, du trot au galop fou jusqu'à ne plus comprendre les courbes de sa descente vers un il ne sait où dans les strates de sa fuite.

cloum. cloum. et l'eau comme une lumière discrète emplit le donjon, couvre entièrement le sol et tente un bras, une veine vers l'escalier d'où remonte l'écho d'un rythme s'éloignant. et marche par marche coule l'eau. puis d'un mince filet devient rigole. ainsi descendant, avide, l'eau prend de la vitesse et traverse les espaces en tourbillonnant comme poussé

par une soif, une soif de quelque chose d'autre.

la courbe ne se distingue plus de la ligne droite. le trait est un trait, le mur est un mur. la pente d'un long couloir. le plancher est lisse et l'écho voyage si bien qu'il ne revient pas. courir. il court à s'en défaire le corps. ses bras battent comme des ailes fumantes. vitesse. et le corridor s'étire et il plisse les yeux pour percer le noir. dans un interminable vecteur son cœur bat de plus loin que lui. et, malgré la vélocité, la férocité écumante de sa course, malgré la rage de sa quête, l'erre d'aller de sa fuite, il est soudainement, comme le rêve ne peut se soustraire du réel, dépassé par sa propre conscience.

puis la rigole, suivant l'inclinaison du couloir, se mue en un ruisseau traçant une longue entaille de lumière sur la peau sombre des distances. l'eau ne cogne plus goutte à goutte, l'eau ne se brise plus sur chacune des marches, elle court de toute sa force d'eau dans l'interminable corridor. elle tire une droite ligne, un trait accéléré d'une vigueur carabinée, plus vive que celle du sang dans ses artères. ainsi l'eau rattrape l'homme dans sa course effrénée, le devance et coule vers un plus loin encore.

chacun des pas de l'homme, comme un galet fait des bonds, est le centre d'une

nouvelle éclaboussure. il court dans le lit bouillonnant du ruisseau qu'est devenu ce long passage. et devant lui, tout près, dans la lueur vague de la lumière de l'eau : le delta d'un carrefour, d'une fourche. rapidement il observe : il y a la gauche, il y a la droite, tous deux comme la porte d'un tortueux labyrinthe. puis, comme si l'eau savait d'instinct, entre les méandres intérieurs, le chemin le plus court pour se rendre à la mer, le ruisseau n'emprunte que l'un des deux embranchements. et d'instinct, dans sa cavale furieuse, dans le fracas arrosé de ses longues foulés, l'homme le suit.

les croisées de chemins se multiplient, les directions changent, l'eau bifurque sans cesse et l'homme, aveuglément, file la course sinueuse du ruisseau qui ne cesse de gagner en ampleur. le roucoulement du torrent se transforme en le barrissement posé d'une force, d'un débit où les digues ne sont que quelques remous. le cœur de l'homme cœur bat à pierre fendre. l'eau et le sang dans une seule et même pulsation. bientôt, il n'arrive plus à sortir ses jambes de l'onde fuyante. de l'élan de son corps, il se fraye un chemin en sciant en deux les eaux qui le ceinturent. en vain. un pas, puis un dernier et ses pieds ne trouvent plus d'appuis, il

est emporté par la puissance du cours d'eau : rivière.

rivière : une fougue calme et profonde. et coule et coule, écoule l'affluent d'une vigueur tranquille et muette. suivant son cours, l'élan des profondeurs, l'élan de la source unique, l'élan des élans du cœur, en partance lente et sûre vers une mer quelconque.

porté par les tumultes de la rivière, à travers les nœuds, boucles et lacets du château-labyrinthe, de cette structure imprécise, il débouche finalement sur un vaste espace, un dôme. accalmie. il dérive lentement, nageant en surface. au-dessus de lui, comme une voûte immense, le plafond semble dissimulé dans un brouillard bleuté. dans ce même ondolement de bleu, il remarque de hauts piliers, arbres de pierres, soutenant la voûte traversée çà et là par des arcs en ogive. ses yeux tentent de suivre la rumeur des eaux que s'échangent les murs, mais la salle baigne dans un épais silence. ne lui vient que l'écho de ses propres clapotis. tout n'est que murmures et, doucement trébuché par le fleuve, il traverse

la pièce. puis il aperçoit, au fond de cette salle oblongue, dans la brume de l'instant, une arche colossale derrière laquelle, comme une source voulant jaillir du roc, semble s'entrouvrir un espace étourdissant. dans le cœur de l'homme, frémit, tumultueux, le cours d'eau de son sang.

comme un grand coup de vent, un puissant jet de lumière entre et disperse le nuage d'humidité nimbant la place. conduit par le fleuve, l'homme approche de l'arche, silencieux et avide. une arche comme une porte ouverte sur le dehors. porte ouverte comme beaucoup plus qu'une porte, comme l'ouverture d'un espace sur un espace nouveau. aveugle, l'eau s'engouffre vers le dehors. et lorsque l'homme fait le premier pas de toute cette histoire en franchissant, d'un coup de bras, le cadre de cette porte dernière : il fige. il fige devant le spectacle, mais ne fige qu'un temps. vigoureusement, il se fait aller les membres, pour ramer de tout son corps jusqu'à une des rives du cours d'eau. il s'agrippe alors de justesse à un rocher et se hisse hors des eaux avant de se faire avaler comme

ce fleuve par les langueurs  
océanes de la mer.

il reste là, sur la mince ligne du  
rivage ; flambant seul et stupé-  
fait. devant lui : les douves-  
océans encerclant ce château. il  
est là, entre deux mondes,  
deux mondes qui sont siens.  
entre deux illusions. debout  
devant la mer qui clapote à  
l'orée de lui, aux portes de son  
château, aux fenêtres de sa for-  
teresse, aux murs de sa prison,  
aux sens de sa conscience. de-  
bout devant le calme puissant  
de l'océan qui, de vagues en  
vagues, s'accroche à ses chevil-  
les. dans un cri étouffé, le mot  
liberté s'enfarge et titube  
comme une panique incer-  
taine. il regarde les flots dan-  
ser, et frissonne de sa petitesse.  
l'homme est là. la mer est là. et  
malgré qu'il soit dehors, quel-  
que chose le coince entre lui et  
lui comme s'il venait tout juste  
de sortir d'une prison pour  
une prison plus grande.  
comme si la fuite, comme si  
l'exil, peu importe de si l'on se  
sauve d'un cachot ou d'un au-  
tre, n'avait pas de fin.

et sans ne rien savoir, ni de lui, ni du monde, il regarde le fleuve se fondre dans la mer, en silence.

son cœur bat au rythme des vagues. et pas à pas encore, il avance vers l'océan. et plus, des chevilles aux genoux, l'eau saline l'enveloppe, plus tout autour se dessine clairement. lumière. lumière de l'eau. et comme une évidence soudaine : mémoire, mémoire. en lui comme un horizon clair, comme la conscience instinctive d'un il y avait, il y a, il y aura : la ligne blanche de ses souvenirs.

« ah ! je me souviens, je me souviens, dans le vague des vagues, d'une nage interminable, un bras après l'autre dans la frénésie de ma tempête, un bras après l'autre dans la furie de la tempête, je me souviens du large, des horizons effacés, d'un ciel si bas qu'il m'empêchait de voir, je me souviens de la douleur, des blessures ouvertes et rongées par le sel de la mer, je

me souviens pleurer à en  
avoir soif et avoir soif à  
n'en plus finir, je me sou-  
viens dériver aux extrémi-  
tés de moi-même dans  
l'océan de la panique, dans  
l'éternel raz de marée de la  
fuite

je me souviens sortir de la  
mer, ainsi détrempe jus-  
qu'aux os, ainsi épuisé jus-  
qu'à la moelle, puis d'un  
pas fébrile avancer vers un  
monde flou, où tout sem-  
blait noir, où tout semblait  
silence, où tout semblait  
oubli, puis entrer dans un  
espace où ma gorge sèche  
n'était plus ma gorge sèche,  
un espace où toute  
cette cavale prenait son  
sens, un espace aride ac-  
cueillant ma course comme  
un soleil de plomb, comme  
un soleil éteint par la nuit  
des jours

je me souviens entrer en  
moi-même pour ne plus en  
ressortir, pour ne plus ja-  
mais voir, ni entendre, ni  
parler, pour redevenir cette  
cendre, ce brasier, ce feu,  
pour y brûler quelque

chose, depuis trop longtemps entamé par les loups de la faim, pour une fois au moins, brûler quelque chose qui ressemble à un semblant de pureté, aussi noire soit-elle

je me souviens d'une course folle dans la poussière de mes pas, dans la sécheresse de mon avidité, je me souviens de la rage sèche, puis de la traversée d'une grande salle sous l'écho écarlate de mon souffle manquant et de mon cœur se débattant

je me souviens du labyrinthe de mon égarement, de mon regard sur le sol cherchant en vain une trace de la source, je me souviens des murs et des murs, de la noirceur pesant sur ma détresse, des murs pesant sur ma noirceur, et ma détresse forgeant ces murs

je me souviens d'un désert de sel, d'une soif, toujours la soif, d'une soif lunaire, de la folie de chacun de mes pas, de la fuite en dé-

séquilibré, de la quête brisée et vaine d'un ailleurs impossible

je me souviens, fronçant ma volonté, de mon cœur fonçant dans tous les recoins de ma poitrine, de l'instinct de survie en moi comme une flèche, de mes yeux en sable, de mes pas dans l'espace comme un marteau à blanc, de frapper sur son enclume famélique

je me souviens de l'escalier, de la courbe de l'escalier, de la courbe infatigable de l'escalier, de mes muscles brûlants, déchirés de l'intérieur par les marches et les marches, une par une, trois par trois, toujours plus vite, toujours tournant, tournant toujours, dans les impossibles hauteurs de l'exil, dans la guérite terne d'une arrière-conscience

je me souviens de ma vue en pièces détachées, de mon essoufflement, de

ma peau collant à mon corps comme la sueur d'un cauchemar, de mes mains depuis longtemps hors de ma volonté poussant le loquet d'une porte massive, je me souviens entrer dans une pièce noire et m'effondrer sur le sol, tandis que *clac* se refermait derrière dedans autour de moi la porte d'une espérance morte-née

puis, je ne me souviens plus, comme noyé dans l'encre des jours, ni du temps, ni du lieu, ni du nid d'épines de mon anesthésie, mise à part peut-être une fenêtre au centre d'un rêve noir, éclair blanc d'une conscience-mystère, d'une source - lumière cognant sur mon sommeil comme l'espoir à la porte du monde »

d'un côté il y a la mer, et l'homme y avance à petits pas, de l'autre côté, il y a le château fort s'éloignant comme un rêve

mauvais à mesure que  
l'homme se hasarde dans  
les tumultes des flots,  
rêve mauvais dont il  
porte, intrinsèques, les  
blessures secrètes

sans question aucune,  
comme borné à une  
certaine noirceur, il  
avance dans l'océan  
comme dans une mer  
d'oubli

l'eau est tranchante et  
froide comme la lame  
d'un couteau

et l'horizon n'est qu'à  
quelques mètres de  
lui, enfoncé dans la  
houle jusqu'aux yeux

demi-tour sur lui-  
même, l'homme de-  
vant la densité insou-  
tenable de ce bleu

lance son regard  
comme on tend la  
main

lance son regard vers  
le château qui se  
dresse, comme une  
épée plantée dans le  
sol

au beau milieu du  
silence des eaux

le haut pinacle comme  
la mèche d'une  
chandelle éteinte

les autres tours  
comme des doigts  
crispés

les fenêtres guilloti-  
nées par leurs propres  
barreaux

la silhouette de la for-  
teresse, découpée  
dans le ciel, comme le  
dos

arqué d'un chat, les  
griffes plantées

féroce dans la  
chair

de l'océan l'arche de  
l'entrée ouverte  
comme un

trou

noir

et lui, au beau milieu  
des douves dans une  
presque noyade

et, soudain, le  
château - silence

au centre de son  
immutabilité

de toutes ses  
briques

est parcouru d'un  
spasme

et dans le cliquetis  
quasi inaudible de la  
ferraille,

s'échappe le jeu  
abstrait

de sa présence  
et au grand jour  
apparaît la fébrilité

des ténèbres  
calme plat sur la  
mer - miroir

et l'homme voit  
le château et le  
reflet

du château comme  
pour une première  
fois les deux yeux  
de toute cette  
histoire

la brise s'est tue,  
s'est assise, et  
évanouie

le ciel ne dit plus un  
mot, toutes choses  
en

suspens

la mer n'osant plus  
un

soubresaut

même l'absence a  
momentanément

détourné le  
regard

jusqu'à ce qu'un  
tressaillement

de cœur un

tressaillement

de pierre

chasse le silence d'un  
sourd

grondement

puis du soubassement

de cette structure

apparaît un nuage  
de

poussière

noire

et peu à peu

le craquement du  
mortier  
se fait entendre  
les murs se fissurent  
les pierres  
éclatent  
et comme voulant  
ramasser sa clé de  
voûte  
le château s'écroule  
au ralenti

et comme une main  
se  
referme  
les tours  
tombent les  
unes  
sur les  
autres  
disparaissant dans  
l'envolée des  
sédiments  
tandis que l'océan  
vibre  
sous le hennissement  
de la matière  
disloquée

dans le grand fracas  
l'homme est figé  
de voir cristaux  
atomes  
et débris

dans un grand coup  
de vent

se fusionner à  
nouveau puis  
tourbillonner

dans un élan  
grandeur nature

et dans la ruade de  
la métamorphose

prendre la forme

d'un cheval farouche

d'un cheval fougueux

d'un cheval sauvage

dressé sur ses pattes  
arrières

et comme un  
poulain fou

il court sur les flots

posant ses sabots sur  
l'eau comme le vent y  
pose les siens

comme une tempête  
de beau temps court  
dans toutes les  
directions puis dans  
une bourrasque

agile il passe aux côtés  
de l'homme

qui subitement sort la  
tête de

l'eau

inspirant l'air  
comme inspirant du  
feu

et d'une vigueur  
providentielle

il jaillit de l'océan

dans un grand bond

et de son bras

comme un arbre

vers les cieux

il s'agrippe au cheval  
mordant avec lui la  
vitesse de la course

l'homme est sur le dos  
de la bête se  
tenant à sa longue  
crinière et ils  
courent

interminablement en  
surface de l'onde  
galopant sur ce bleu

de mer laissant  
indéfini dans l'espace  
le tourbillon de leur  
accélération

et l'homme chevauche

le cheval le  
cheval porte  
l'homme tous deux

dans un seul regard

vers le lointain tous  
deux

si près l'un de l'autre

se fondent en un  
élément de  
mouvement

qui ne soit ni l'homme  
ni le cheval

mais bien un seul trait  
de vent

tirant une rayure  
furtive

dans le nœud dénoué

de l'immensité du ciel

d'une évidence sortie  
de nulle part les  
forces océaniques se  
meuvent et se  
soulèvent formant un  
pont d'eau

étroit comme un fil

et comme si le cœur  
de l'eau se frayait un  
chemin dans l'azur

comme si un homme

tendait les bras  
vers la source

jusqu'à s'évanouir  
dans le flamboiement  
du soleil

l'espace

s'ouvre

sans

fin

puis sous leur  
passage les eaux  
qui les portent se  
moirent de lumière

et la silhouette déjà  
diaphane du cheval  
et de l'homme  
s'efface

dans l'éclat du soleil

comme une  
conscience

projetée plus loin  
qu'elle-même

épouse la conscience  
universelle

de la lumière de l'eau

de l'eau de la lumière

ne reste que le point  
blanc de l'étoile

d'où la ligne mince  
des origines

redescend invisible

comme goutte à  
goutte la source

à la mer

comme goutte

à

goutte

la nature de  
chaque chose

s'extrait

vers une

autre

comme goutte à  
goutte le pont  
imperceptiblement

réintègre les  
profondeurs

océanes

comme goutte à  
goutte le soleil  
embrasse embrase  
rayonnant toujours  
plus fort les regards  
tournés vers lui

comme goutte à  
goutte tout se passe  
sans que rien ne  
bouge

# Traits

Jean-Philippe Payette\*

En un vol de tôles carnassières, tu es passée près du  
Groenland et du *Newfoundland*,  
Tu as perforé de très haut l'estuaire du Saint-Laurent  
et suivi son chemin étroit  
Une trace dans le ciel comme lame sur glace  
D'abord franchir les douanes  
et,  
à travers l'aéroport et sa réverbération monastique,  
avec tes deux petites valises dans les mains,  
traverser la distance de l'écho  
Tu sors et observes.  
Tu glisses entre les doigts des frontières  
Au dehors,

---

\* Cégep de Bois-de-Boulogne

le vent t'embrasse et te serre.

Autour de toi,

on peut voir des avions qui décollent

comme des cerfs-volants qui se perdent en voûtes

Tu vois

de hautes terres puis un fleuve,

un fleuve puis un mont,

un mont puis un ciel dilué.

comme un grand pétale d'iris aux bleus solubles

s'offrant haut perché

le long des grands kilomètres visibles.

Puis tu ressens l'hiver qui a enlevé depuis peu

sa longue robe de nuit

et qui a légué au jour

une fine dentelle de pergélisol.

\* \* \*

Tu disais suivre ta route

laissant les bleus d'ipomées  
te paver la vue

Tu as une vague idée du givre  
et l'ombre d'un doute  
qui te suit  
avec le silence des inaperçus

\* \* \*

C'est un exil à la craie. Désinvolte et sublime. Comme patiner  
sur l'ardoise et laisser un peu de soi derrière

mais nos retrouvailles me tiraillent  
elles forment une collision de corps *concassables* et fragilisés

C'est que déjà nous connaissons les déchirures de gare.  
et les cicatrices sur les osmose que la distance édulcore

Ainsi nous nous revoyons  
vêtus d'une camisole d'impuissance  
sous l'éclairage d'une lampe de poursuite  
dans les ressacs de l'intermittence.

\* \* \*

Nos bras s'entrecroisent  
tes lèvres font des nénuphars sur ma peau  
et mes doigts glissent sur pores ouverts

\* \* \*

J'ai pris tes valises  
et nous avons traversé les tubes  
puis peu avant minuit  
à quelques minutes de demain  
le bout de ta fuite  
cet entre fins  
de Friesland à Mile-End  
s'est achevé sur le hamac

pendant que sous tes yeux  
ton regard dessinait  
les fuseaux d'Atlantique

## **Pouls**

tu te dores en lumières à des millimètres de moi  
et je te touche  
me cache dans ton cou  
et avec mes lèvres déposées sur ton pouls  
je te ressasse,  
te chuchote

La dernière fois que j'ai parlé comme ça, c'était devant ma petite sœur, dans son berceau. Il était peut-être cinq heures du matin, je n'avais pas même dix ans, j'étais maigrelet et blême, en petites culottes de coton délavées. Devant ses premiers jours, j'avais improvisé un long monologue d'accueil.

Je sais qu'on fait souvent la même chose avec une personne sur le point de mourir. On lui parle en observant ses yeux impassibles et vitreux. On y dépose des phrases terminales.

## **Anges échassiers**

L'un vers l'autre, nous sautons à la perche  
en nous balançant des chutes  
nous nous rejoignons haut nichés

pendant qu'une contre l'autre,  
les perches se font droites  
comme les piliers échassiers.

Nous faisons les anges dans les cernes de mon matelas  
et imaginons au plafond  
la projection filmique  
d'exils au crayon gras  
de précipités erratiques

## **Exils au fusain**

Imagine cette *forêt d'êtres* qui fuit au son des scies mécaniques s'approchant

avec,

juché au fond de l'oreille, un murmure, une voix sidérurgique qui dit tout bas qu'il faut partir, partir au plus vite, avec les mains vides...

avec

cette voix qui annonce l'aurore de l'horreur et qui dit  
que nous devons, comme on le peut, répandre d'un seul geste  
du charbon granulé sur l'âme pour que le souvenir se tisonne  
dans ce qui viendra...

## **Trois traits au fusain**

La voisine  
porte le corsage du silence  
Son visage est plâtré de patrie  
et ses rides et plis  
sont braisées de glaces  
le jour, elle ne joue pas aux cartes  
mais c'est tout comme  
elle s'assoit à table,  
mange ses restes  
et recolle ses souvenirs  
de Bucarest.

\* \* \*

Le premier concierge

a le son du doudouk en acouphène  
et il en fait son chant  
pendant que les premiers rayons  
auscultent en sangsues  
les fenêtres de l'immeuble  
et qu'il étale les eaux  
sur les planchers ruisselants

Le deuxième est un grec  
que Nicole, une autre locataire, surnomme le *Fromage bêta*  
et quand de poussière  
les planchers se fardent  
elle l'appelle  
le gyros tas de marde

\* \* \*

## Consumés

Nous réanimons, au gré de son trajet se noircissant, la  
flamme

halo sous stola  
recouvrant nos gestes.

Ô dégustons le mégot du temps qu'il nous reste

\* \* \*

Nous buvons la nuit  
d'un bock de cosmos opaque  
et captions des lucioles d'espérance  
qui criblent d'or  
nos ivres somnolences

\* \* \*

Nous sommes deux aiguilles  
qui de leurs ombres  
font de la poésie d'angles  
mais comme l'écran d'épingles  
j'oublie le mouvement qui nous arénasse  
et nous espacera d'océan  
Je te garde contre moi  
boule de mercure

## **Mers**

Sur les berges du Saint-Laurent

Mer du Nord émaciée

à tes genoux

se brisent les flots aux galops

et vague à l'âme

tu ressens l'Escaut

et ton souffle qui nage

avec la disgrâce du cygne

Tu te voudrais cormoran

désespérément

## **La déroute et le battement**

Tu voulais aller déposer ton nez dans  
l'encolure du boréal.

Aller au bout des champs libres, à la jonction de  
l'interminable.

Là où tout s'épuise. Là où les neiges prennent racine.

Où les chemins deviennent des rangs qui font des veines de poignet s'abîmant dans l'eau d'un bain.

Où les villages, théâtres où les acteurs jouent des textes pauvres en mots et lourds en didascalies, se vident comme marée se retire.

Au bout d'un chemin, nous nous sommes arrêtés devant un bras de pelle hydraulique qui gisait estropié et minable de rouille dans un nid de clous. La terre était calme. Autour de nous, quelques herbes brunies qui ne coagulaient plus faisaient le pied de grue et se berçaient au peu de vent qu'elles trouvaient. Tu le voyais bien, la route menait à peu : *Snack-bar* en déroute, cabanes sans adresse et épaves de machinerie lourde.

Dans la boue froide aux vieilles traces de pas noyés,  
nous avons vu plantés  
un flamand rose au plastique blanchi et un drapeau de la nation qui s'ébattait, troué et déchiré, lisse et vulnérable. .

Nous avons entendu l'écho d'un jappement et senti l'odeur d'une motoneige qui déféquait.

Nous nous sommes arrêtés dans une station-service pour nous faire une réserve de jujubes et de café pour nos thermos.

*Lait Noir*

*Framboises multicolores*

Au plafond était accroché un vieux ventilateur acéré qui, dans la perspective, te donnait une auréole d'acier rotative. Nous avons pris le chemin du retour, le chemin de mes bercails. J'ai pensé que bientôt, déjà, tu allais devoir retourner aux tiens. Nous avons traversé plusieurs heures de silence

dans le rouge crépusculaire des jours ankylosés.

Dans mon ventre, un cocon se fendait et je sentais un premier battement. Nous avons mis le cap sur la tourmente.

\* \* \*

## **Des roses à polir**

Nous sommes des violoncelles de papier  
se jouant des discordes sensibles  
nous sommes des roses à polir

s'éteignant par strangulation

Je t'enveloppe

et mes doigts font des notes

sur portée vertébrale

Tu es un oiseau de passage

défaisant le nous

gorgé d'œufs vides

tu te déploies

je t'embrasse *innu*

et la porte s'enclose en langueur

de son cadre elle s'éprend

puis plus un seul bruit

que les planchers

qui se craquent les phalanges

pendant que ton ombre s'agrandit

dans la cage d'escalier

## **Axes de départs**

Ton départ coïncide avec l'apitoiement des neiges et des vents. Les collets se montent, les corps se bombent. Jusqu'à la fonte des glaces, j'anticipe ces marches dans la saison des suicides. Ton passage laissera sur moi des perforations de Tropiques et quand je marcherai dans la sloche, que le gel me mordra de toutes ses dents, une par pore ouvert, il y aura cette image en boucle

*Alanguis dans l'idyllique.*

Nos yeux se cernaient

Nos silences disaient

## **Rubans**

Le téléphone sonne et je sais que c'est toi. Tu es probablement dans une cabine téléphonique, sous la voûture du départ.

Je laisse sonner.

Un coup, deux coups, trois coups.

Tu peux laisser un message après le timbre sonore.

Je fixe la petite cassette

et bip,

les bobines tournent comme un train démarre

*C'est moi...*

*C'est moi...*

Tu fais une halte

puis tu cries mon nom

qui se dépose hallebarde sur le ruban

comme un corps dégringolant

des escaliers roulants

Pars

va-t-en

qu'on se parcellaire.

\* \* \*

Déjà,

la lune imite le soleil et la nuit une mer profonde arrêtée sur

image

elle est au bleu fixe

saupoudré d'inquiétudes

opaque et sans étoiles

Les rues transversales

cadencées de réverbères

douchent de lumières

les trottoirs blindés de calcaire

La fée clochette  
à mon oreille susurre  
que je devrais tourner la page  
sitôt mes jointures  
élisent sans suffrages  
son corps d'abeille  
comme piste d'atterrissage

Et quand,

entre aurore et crépuscule,

dans le bleu neuf,

ton avion incisera Montréal d'un trait

verras-tu

par le hublot le reste d'un homme arpentant une route  
interminable sous les psaumes pleureurs des saules engour-  
dis ?

verras-tu

cet homme qui habite et gravite sous un couloir aé-  
rien, dans l'axe aller-retour de ses amours ?

Ô ton parfum repasse, des pétales de ta présence et  
des ramures de ta peau ponctuent le début d'une ère qui déjà  
s'abandonne.

Ils resteront doux, ces guanos au ventre, quand je pen-  
serai à toi. J'aurai froid de perte, oui, mais je plongerai dans  
les geysers du sommeil. Je sens et je sais que les nuits profon-  
des à venir auront de grands châles aqueux.

On se déserte

On s'ombre

se dune

Le jour se levant comme écrou, j'ai déposé des bombes nucléaires dans mon café : des bombes nucléaires sur le petit matin. Mes yeux se sont perdus dans l'implosion, dans l'intérieur de son nuage. Jusqu'au fond de la tasse, j'ai vu ton envolée jusqu'à ton pays au creux des eaux.

## **Essaimages**

Les traits bombés laissés par l'avion fuseront puis atterriront, ébauchant comme au compas un demi-cercle de combustion.

Des papillons percent la coque de mon estomac. Tout se rompt. Tout mon corps est caressé de l'intérieur par les essaimages de ta désertion.

## **Des rails**

La pointe du vieux monde défilera d'un rythme fluide aux travers de la fenêtre. Tu auras même droit à un peu de

vin rouge au moment où ta cabine sera tamisée par l'éclairage de nuit.

Mais dis-moi, est-ce que des larmes passeront sur ta joue comme on change délicatement d'hémisphère?

## **Petit cahier**

Écrire tout de toi mon amour de papier. T'écrire dans un petit cahier qui s'imbibera d'oubli, où les souvenirs se faufleront comme des poissons écaillés de lueurs

des poissons dans ma mémoire

des poissons dans ma mémoire océan

qui fileront vers le trop bleu

## **Éclosions**

Cette éclosion

qui s'*extrorse* légère

se fera reconquérir de ronces

m'épuisera de désolation  
pendant que ma gorge ira nouer  
de grands nœuds papillons

## **Fontes et patineuses**

Au bout de la fonte  
les glaces s'enduiront d'eau  
et à la surface des lacs  
les gyrins esquisseront  
des constellations inconstantes  
Je demanderai qu'on me donne une paille  
que je boive le champ des caravelles en batailles  
et puisse me rendre à toi

## **Limunosités**

Tu as posé une aiguille dans la moelle du temps, percé  
un petit trou d'où fuiront des jours de rage

Tu t'enfonces

dans les corridors sans échos  
où je te perds à petits pas  
et c'est toute une pellicule qui prend la lumière  
et ce sont tous tes traits qui se blanchissent.  
tu es d'une luminosité inquiétante  
pour un inaveuglé.

# La Quête de l'unité

Essai sur l'exil de l'esprit  
ou la douleur de ne pas être soi

Olivier Roy\*

À MARCO...

## Préambule

Je ne suis rien, je n'ai rien. Aussi inséparable du monde que  
la lumière et pourtant exilé, comme la lumière,  
glissant à la surface des pierres et de l'eau,  
sans que rien, jamais, ne m'accroche ou ne m'ensable.  
Dehors. Dehors. Hors du monde, hors du passé,  
hors de moi-même : la liberté c'est l'exil,  
et je suis condamné à être libre.

*Le Sursis*

JEAN-PAUL SARTRE

---

\* Cégep du Vieux Montréal

## Préambule

Être sans être.  
Vivre dans un monde, mais ne pas m'y sentir.  
Partager le quotidien de mon prochain mais me sentir autre.

Autre...

Impossible d'échapper à l'exil sans fuir la réalité.  
La déchirure est là, partout.

Partout...

Une pesanteur dans tout le corps.  
Impossible de m'en dérober.  
Où que soit mon esprit,  
l'exil est en moi, dans mon propre corps.  
Je ne peux le fuir à moins de me détacher de ce corps.  
À chaque heure du jour, à chaque jour de l'année,  
toute ma vie est faite de cet exil.  
Ma vie est un exil.

Ma vie... mon exil...

Ma vie est faite de cette déchirure étouffante.  
Tout en moi est affecté par cet état intérieur,  
chaque geste posé est empreint de cet exil,  
chaque pensée émise est influencée par cet exil,  
chaque opinion formulée est motivée par cet exil.  
Condamné à vivre dans un monde,  
condamné à ne pas m'y sentir à ma place,  
mon seul recours est d'essayer d'apaiser cette déchirure,  
sachant trop bien que ce n'est là qu'une maigre consolation  
qui ne peut m'apporter qu'une lueur de réconciliation  
avec l'entièreté de mon être.

Mon être...

Comment pourrais-je résoudre ce malaise ?  
À défaut d'être capable de vivre cette déchirure,  
je n'aurais de possibilité que de me laisser aller  
à une perpétuelle fuite de la réalité dans laquelle je me détrui-  
rais.

Autrement il me reste la mort.

Mais cette mort n'a pas le moindre attrait pour moi  
puisque je suis profondément attaché à la vie.

Comment pourrais-je écarter cette vie qui me nourrit  
d'émerveillements et que je connais si peu ?

Je dois m'habituer à cette douleur.

Je n'ai pas d'échappatoire possible.

Mon esprit, je ne peux le refouler ou le renier,  
car c'est de lui que je tire la seule satisfaction

que cette vie terrestre m'accorde,  
une satisfaction qui devient raison de vivre.

La satisfaction de pouvoir me dire que,  
bien que je ne puisse être, je peux tout de même penser.

Même si mes pensées peuvent sembler chimériques  
à cette époque dans laquelle je vis,

il viendra un jour où ce qui paraît chimère sera réel.

Réel...

### **Introduction**

[...] les accusés seraient psychologiquement néfastes,  
économiquement dangereux, politiquement nocifs,  
quelques fois même métaphysiquement redoutables,  
et d'ailleurs punis pour cela [...]

*Le Racisme*, ALBERT MEMMI

L'exil intellectuel provient essentiellement de l'hétéro-  
phobie, la peur de la différence telle que décrite par Albert

Memmi<sup>1</sup>. Tout exil est fondé sur la différence, la peur de la différence. L'exilé politique se voit contraint de fuir sa terre parce que ses opinions sont différentes ; d'autres sont poussés sur les routes de l'exil physique à cause de leurs différences culturelles ou religieuses. L'exilé intellectuel quant à lui est poussé dans cet exil par ses pensées qui font peur. Pour Memmi, le racisme, qui est une manifestations particulière de l'hétérophobie, est basé sur des caractéristiques biologiques, réelles ou non, alors que l'hétérophobie est ce rejet basé sur des caractéristiques psychologiques, culturelles, sexuelles ou linguistiques<sup>2</sup>. Ce ne sont pas des différences affichées ou accentuées par souci identitaire, mais des différences fondamentales, des différences qui sont en l'être et dont l'individu ne peut pas plus se défaire qu'il ne souhaite les afficher par pure autosatisfaction. Ce sont des différences qu'il doit simplement vivre.

Pourquoi la différence quelle qu'elle soit fait-elle toujours autant peur ? Pourquoi isole-t-elle ? Certains pourraient aisément écarter toute réflexion sur ce sujet en associant cette peur à une pure irrationalité. Mais est-ce si irrationnel que cela ? La plupart des êtres humains cherchent la stabilité, la continuité. Ils ne veulent pas être dérangés dans leurs certitu-

---

<sup>1</sup> Albert Memmi, *Le Racisme*, Paris, Gallimard, coll. Folio actuel, 1994, pp. 129-133 et 229-234.

<sup>2</sup> Hétérophobie pourrait désigner ces constellations phobiques et agressives, dirigées contre autrui, qui prétendent se légitimer par des arguments divers, psychologiques, culturels, sociaux ou métaphysiques, et dont le racisme, au sens biologique, serait une variante. [...] Beaucoup de gens s'estiment lavés du péché raciste s'ils n'accordent guère attention à la couleur de la peau, à la forme du nez ou à l'épaisseur des lèvres : sont-ils moins condamnables, alors qu'ils agressent autrui pour une foi ou des mœurs différentes ? Hétérophobie répondrait également à une préoccupation plus récente : on se demande si l'on peut parler de racisme à propos de l'ostracisme qui frappe quelques fois les jeunes, les femmes ou même les homosexuels et les lesbiennes, ou encore les handicapés. [...] hétérophobie permettrait d'englober toutes les variétés de refus agressifs. id., *ibid.* pp. 130-131.

des. Ils ont fréquemment tendance à se dessiner un portrait d'une « normalité. » Cette « normalité » est rassurante lorsque quelqu'un a la possibilité de s'y conformer, elle dissipe les doutes. Mais si la « normalité » est un retranchement, une défense pour celui qui s'y range, elle devient une aliénation pour celui qui ne peut ou ne veut s'y fondre. Dans cette tranchée réconfortante, toute différence qui apparaît est une menace, elle compromet la stabilité des murailles, d'où l'hétérophobie, la crainte et le rejet viscéral des différences.

D'où vient l'exil de l'esprit, comment se développe-t-il, qu'est-ce qu'il provoque en celui qu'il affecte, comment peut-il le vivre et quelles jouissances y sont possibles ? Voilà divers aspects de l'exil intellectuel qui méritent d'être observés. Ce sont toutes là des questions qui sont essentielles pour pouvoir comprendre l'exilé et son exil. Quant à savoir comment les autres humains perçoivent ces exilés, je ne peux m'y risquer puisque je ne peux m'observer qu'avec des yeux étrangers et que ma vision des autres est troublée par cette même déchirure existentielle.

**Chapitre premier**  
**L'exil intérieur, ses causes et son développement**

Mon raisonnement veut être fidèle à l'évidence qui l'a éveillé.  
Celle évidence, c'est l'absurde.  
C'est ce divorce entre l'esprit qui désire  
et le monde qui déçoit, ma nostalgie d'unité,  
cet univers dispersé et la contradiction qui les enchaîne.  
*Le Mythe de Sisyphe, ALBERT CAMUS*

L'exil de l'esprit est cette situation vécue par celui dont le corps et l'esprit appartiennent à deux mondes distincts ou à deux époques différentes. Dit autrement, c'est l'état vécu par celui dont l'esprit ne peut être attaché à ce monde duquel le corps ne peut être détaché. De façon constante, son esprit navigue sur des eaux inconnues et troubles, loin de sa terre patrie, parce que ce monde vivant ne lui offre aucune satisfaction. Comme les explorateurs de jadis qui, poussés par leurs désirs de découvertes, se sont portés aux confins du monde terrestre, l'exilé cherche à découvrir ses limites et son bonheur dans un ailleurs incertain.

Il serait possible de dire que l'être humain, dans sa définition, est un exilé. À tout le moins, celui qui est conscient de l'essence de la vie humaine. « L'inconscience est une patrie ; la conscience, un exil<sup>3</sup>. » Celui qui vit dans une relative inconscience a bien peu de chances de vivre l'exil, puisqu'il ne saisit pas l'entière réalité dans laquelle il se trouve. À plus forte raison, il ne peut en mesurer l'injustice et le malheur, d'où l'inutilité de la révolte. L'inconscient ne se lance pas à la poursuite d'une justice et d'un bonheur et cherche encore moins à les créer.

---

<sup>3</sup> Emil Cioran, *De l'inconvénient d'être né*, dans *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. Quarto, 1995, p. 1345.

À l'opposé, celui qui vit l'éveil de la conscience ne peut que percevoir le malaise existentiel qui l'enserme, vivant ainsi une certaine forme d'exil plus ou moins lointain. Le conscient qui perçoit toute la misère du monde et qui cherche les causes et les solutions à la misère vit une rupture avec ce monde : il souhaite détruire ses structures pour en construire de nouvelles. Cette rupture peut être de divers degrés, selon l'étendue de sa conscience. Une jeune conscience risque peu d'être plongée dans un exil distant ; une vive conscience peut très bien se retrouver submergée dans un exil sans fond. Voilà l'exil intérieur poussé à son paroxysme, celui qui s'insinue dans toutes les fibres de l'existence.

De cette dualité entre la conscience et l'inconscience, une question surgit : qu'est-ce qui provoque l'éveil de la conscience ? La simple constatation que l'existence est absurde. Cette constatation découle de deux causes qui se rejoignent quelque peu. La première est l'exclusion et la seconde est la privation. C'est peut-être un des plus grands paradoxes de la société actuelle, dite d'abondance. L'abondance matérielle n'est pas l'abondance affective et la première ne peut remplacer la seconde. L'être humain ne peut pas vivre que de matérialité, et l'exclusion et la privation affectives provoquent l'éveil de la conscience.

L'exclusion est ressentie lorsque l'être est repoussé d'un cercle, que ce soit le cercle familial ou social, ou lorsqu'il en vient à se retirer volontairement du cercle avec le sentiment de ne pas y être désiré. Que l'ostracisme soit motivé par des aspects affectifs, physiques ou moraux, il prend racine dans l'hétérophobie. Quelqu'un rejette l'Autre parce qu'il ne sait pas l'aimer, il le rejette parce qu'il est physiquement différent ou il le rejette parce qu'il est moralement étranger. L'exclusion tend à provoquer chez l'être humain un profond sentiment de dépréciation de lui-même. On distingue difficilement, du moins au début, toute la puissance du facteur *hétérophobe* dans l'acte d'exclusion. La victime peut facilement en venir à ne plus voir en lui que le trait qui semble avoir provoqué le

rejet, l'identifiant de fait comme une caractéristique fondamentale de son être. Dans une telle situation, les qualités et vertus écartées sans considérations par *l'excluant* disparaissent derrière un voile de négativisme, et il en ressent une affliction qui a pour seul effet d'accroître le sentiment d'exclusion.

L'autre facteur provoquant l'exil, la privation, peut être la conséquence logique de l'exclusion ou bien en être indépendante, quoiqu'il n'est pas exagéré de dire que les deux sont largement interdépendants. Privé ou dépossédé d'une facette vitale de l'existence humaine comme l'affection, la tendresse, la chaleur humaine, l'amitié, l'amour, il en arrive, lorsque la privation s'étend dans le temps, à ne plus croire à la possibilité de jouir de ces émotions et sentiments humains, voire à ne plus croire en leur existence, et il est donc forcé de concevoir sa vie, ou sa survie, sur la base du vide créé par cette absence fondamentale. Puisqu'il n'a pas la possibilité de jouir en ce monde de ces aspects essentiels à toute vie humaine, il se doit dès lors, pour ne pas sombrer dans un gouffre dominé par un ensemble de sentiments destructeurs, de s'exiler dans un autre monde, en tentant de percevoir dans l'esprit ce qui paraît si étranger.

L'exclusion et la privation doivent aussi être vues dans une optique d'interdépendance. D'une part, l'exclusion, par l'isolement qu'elle provoque, contient une part de privation. Par l'exclusion, l'exilé se trouve automatiquement privé d'une source d'affection, de la seule source dans le cas de l'exclusion sociale. De la même façon, la privation est en quelque sorte une exclusion. L'une entraîne l'autre. Vivre dans un vacuum affectif, c'est être exclu de la condition humaine. Ces deux causes doivent aussi être analysées dans leurs contextes extérieur et intérieur, c'est-à-dire qu'il faut distinguer, surtout dans le cas de l'exclusion, la part de responsabilité qui incombe à chacun des acteurs, l'exclu et *l'excluant*. Toute exclusion comporte inévitablement un aspect d'autoexclusion, elle peut très bien résulter d'un choix. L'acte

d'exclusion est rarement spontané, il intervient plutôt après une période plus ou moins longue de rejet latent. Lorsque cette période se prolonge, celui qui est visé par l'*hétérophobie* est souvent celui-là même qui va consommer l'exclusion en coupant définitivement les liens qui le rattachent à ce monde qui n'accepte pas sa différence.

Tant l'exclusion que la privation entraînent une profonde blessure associée à une souffrance ressentie dans toutes les fibres de l'être. À partir du moment où l'exilé identifie cette souffrance avec la partie de l'entourage ou du monde qui en est entièrement ou partiellement la cause, il se retrouve désarmé et impuissant, puisque c'est précisément de cet entourage ou de la société qu'il aurait pu s'attendre à recevoir de l'aide en cas de besoin. Dans une telle situation où les sources d'aides extérieures se sont taries, il n'a alors plus qu'une ressource, sa propre force intérieure, son esprit, et c'est alors que l'exil débute réellement.

\* \* \*

Il y a trois étapes principales dans le développement de l'exil. La première étape survient immédiatement après avoir subi la blessure, alors que l'exilé se retrouve désarmé devant sa douleur. À ce moment, il entre dans un état d'abattement complet. Il ne sait point comment réagir, il est pris au dépourvu. Devant cette inadaptation, il tend à se replier sur lui-même pour interioriser sa souffrance. Incapable d'agir en un quelconque sens, il ne fait que ressasser sa douleur, la rendant encore plus concrète. C'est à cette étape d'interiorisation que la douleur de vivre commence à se répandre dans l'ensemble de son être et à s'infiltrer dans toutes les composantes de son existence.

À la suite de cette étape initiale, qui peut être aussi brève que longue, il commence à développer en lui cette force intérieure qui va progressivement l'orienter plus avant sur les chemins de l'exil. Il en vient progressivement à la conclusion que ce n'est qu'à l'intérieur de lui qu'il est possible de trouver

une voie qui ne sera pas essentiellement faite de souffrance, en développant des facettes de son existence dont il n'aurait peut-être jamais soupçonné la présence. Parallèlement, il s'éloigne encore plus de son entourage et de la société, puisqu'il a aperçu en lui ce qu'il n'attend plus de la société. Durablement désillusionné quant aux attentes qu'il avait jadis envers ceux qui l'entourent, il se réfugie dans un monde d'idées et de réflexions continues, ce qui constitue la troisième et dernière étape de l'exil.

L'exilé développe en lui une dose considérable de force intérieure, et sa vie est dès lors composée de deux facettes relativement indépendantes : le corps et l'esprit. Son corps continue son existence mortelle sans réel renouveau, car le renouveau n'y est guère possible dans un monde où la différence n'est tolérée que dans certaines limites. Quant à son esprit, il devient la source de jouissances et d'émerveillements ainsi que de malaises et de désillusions. Il vit dans un autre monde, isolé sur un chemin, il pousse plus avant la découverte de lui-même et du monde qui l'entoure, de la société qui l'a blessé et de la famille qui n'est plus sienne, du présent qui n'est pas sien et du futur qu'il souhaiterait sien. Cet état n'offre aucun répit, il n'y a aucune interruption. L'exilé est en constante réflexion. Rien n'échappe à son attention, en lui comme dans le monde. Tout est remis en question. Aucune certitude n'existe, tout n'est que doute.

Quant à une possible quatrième étape, celle d'un retour d'exil, elle est peu probable. La déchirure ici décrite peut difficilement être réparée. Ses conséquences sont trop profondes et dommageables pour être effacées. Pour qu'un tel retour se produise, il faudrait qu'il soit possible rapidement après la blessure, alors que l'exilé est encore relativement proche du monde. Un rapprochement entre l'exclu et la société est sans doute possible, mais après un certain temps, l'éloignement est tel qu'un réel retour est peu envisageable. En exil, il a développé des composantes de son existence qui l'ont rendu davantage étranger parmi les autres, un retour dans lequel il ne

serait pas mieux que dans l'exil. Au bout d'un certain temps, l'exil devient sa patrie.

### **Chapitre deuxième** **Vivre les conséquences de l'exil**

Chaque homme est seul et tous se fichent de tous  
et nos douleurs sont une île déserte.

*Le Livre de ma mère*  
ALBERT COHEN

L'exil de l'esprit est fait de maintes souffrances. Il faut un certain temps avant que les bienfaits de l'exil soient discernables et que l'exilé soit capable d'en jouir pleinement. C'est avant tout parce qu'il est nécessaire d'avoir une force intérieure considérable afin d'être apte à surpasser les douleurs pour pouvoir jouir des bienfaits et que cette force intérieure est très longue à développer. Les malaises ressentis ne concernent pas que l'esprit, le corps est lui aussi affecté. L'exil n'étant pas physique, l'exilé continue, malgré la coupure symbolique entre lui et le monde, à voir les gens qui l'entourent quotidiennement et à les observer. Il les voit donc profiter des jouissances corporelles et affectives qui lui semblent inaccessibles. Continuellement, il doit faire face à cette plénitude, en apparence réelle, tout en voyant que la plupart de ceux qui en jouissent ne soupçonnent même pas ce que c'est d'en être privé et ne peuvent donc pas apprécier pleinement ce qu'ils vivent.

Le plus écrasant de ces malaises est l'angoisse. Celle-ci est issue des contradictions inhérentes au doute perpétuel dans lequel vit l'exilé. Lorsque l'exilé se retrouve constamment assailli de pensées divergentes, assourdi par le silence du monde et qu'il se heurte à la complexité de son moi, il lui est difficile de trouver cette stabilité minimale essentielle à la vie humaine et apparaît alors une incertitude angoissante qui dévore l'énergie morale à un rythme effréné. Il n'est même

pas question ici de distinguer deux éléments d'une seule et même contradiction, mais plutôt de distinguer plusieurs contradictions entre elles, d'arriver à faire un ordre dans le désordre des contradictions, étape préliminaire à la résolution des contradictions elles-mêmes. Mais comment donc parvenir à faire ce déblaiement alors qu'il est ardu de percevoir ce qui constitue l'essence de ces contradictions ? Là réside l'angoisse, le vertige ressenti face au torrent d'obscurité qui enveloppe l'être. L'angoisse s'accompagne d'une oppression physique intermittente qui donne l'impression d'être pris dans un étau ou d'être écrasé sous un poids considérable. C'est dans l'entièreté de son corps que cette sensation est vécue par l'exilé, et elle peut facilement atteindre un niveau où sa respiration devient pénible. Cette oppression a tendance à pousser l'exilé dans une situation d'inaction. Écrasé sous ce poids, il se sent incapable d'avancer plus loin pour continuer sa route.

L'exil, à ses débuts, suscite chez l'exilé une forte dépréciation de lui-même, sentiment qui est susceptible de réapparaître tout au long du chemin et qui s'accompagne généralement de désespoir, celui-ci pouvant revêtir deux formes. La première est le désespoir passager semblable à l'abattement, celui ressenti lorsque le bonheur semble vouloir être toujours plus fuyant. C'est un désespoir qui n'est guère néfaste et qui ne va pas en profondeur. Le second est le désespoir plus maladif, le « désespoir-défi », décrit par Sören Kierkegaard, où « le moi veut désespérément disposer de lui-même, ou créateur de lui-même, faire de son moi le moi qu'il veut devenir, choisir ce qu'il admettra ou non dans son moi concret<sup>4</sup>. » C'est la suite inhérente à toute quête existentielle. À la recherche d'un autre moi, l'exilé se heurte à la résistance du moi originel, d'où l'apparition possible d'un profond désespoir. Le principal danger de ce sentiment est que, derrière lui, nombre d'autres sentiments, tous plus destructeurs les uns que les

---

<sup>4</sup> Sören Kierkegaard, *Traité du désespoir*, Paris, Gallimard, coll. Tel, p. 416.

autres, peuvent s'immiscer dans son existence et le pousser à des extrémités qui mettent sa vie en danger, atteignant leur paroxysme dans l'acte du suicide. Sous l'emprise du désespoir, il ne trouve même plus de jouissances dans l'esprit, et dès lors plus rien ne le rattache à cette vie.

Une autre forme d'oppression consiste en un brûlement ressenti dans les entrailles, une sorte de rage au ventre tenace, une sensation obsédante. C'est cette sensation qui pousse l'exilé à continuer, à chercher encore plus loin un bonheur inconsistant. Aiguillonné par cette rage, tout devient possible et tous les chemins s'ouvrent. Toutefois, cette rage peut aussi avoir un effet néfaste quant aux relations qu'il entretient encore avec son prochain, car c'est sous l'emprise de cette sensation qu'il éprouve le plus d'aversion pour l'inconscience de l'entourage, c'est à ce moment qu'il peut perdre le contrôle du désir de vengeance et commettre des actes aux conséquences sérieuses dans ce monde-ci. La violence de l'exclu est un phénomène tout à fait rationnel qui prend sa source dans cette rage. L'exilé ne choisit pas d'être enragé et, si cette colère le tenaille, il ne pourra la contrôler que dans certains cas. La rage est la réaction humaine devant l'injustice vécue, et la violence est le fruit de l'exaspération devant la prolongation de l'injustice. Il faut une énorme force intérieure à l'être humain pour ne pas succomber à l'aversion qu'il éprouve pour ceux qui l'ont blessé.

L'exil entraîne également une sensation de solitude physique qui demeure présente et troublante même si l'exilé s'est résigné à la situation de privation. Toujours relié à ce corps attaché au monde, il peut y éprouver toutes les sensations qu'un corps puisse éprouver, et il peut surtout y éprouver l'absence de ces émotions. Que ce soit sur le plan purement sexuel ou sur le plan de l'affection physique ou de la chaleur humaine, il est profondément affecté par cette absence et il désire toujours pouvoir jouir de cette plénitude physique et sexuelle qu'il ne connaît pas ou peu. L'esprit a pris une place prédominante dans sa vie, mais il n'a pas éliminé le corps qui

demeure toujours aussi affamé de sensations charnelles et dont l'absence provoque une accablante solitude physique.

La mélancolie est une autre des conséquences passagères de l'exil, peut-être la plus récurrente. Éprouvant un profond dégoût pour tout, l'exilé ressent à ce moment le plus fortement l'épuisement provoqué par le combat incessant puisqu'il ne fait plus vraiment attention à ce même combat. Dans cet état, il tend à perdre de vue les acquis développés depuis le commencement de l'exil et il n'a plus de considérations que pour les épreuves qui jalonnent son chemin. En d'autres mots, il ne voit que l'aspect négatif de l'exil en oubliant ses bienfaits. Le danger de la mélancolie réside essentiellement dans sa prolongation dans le temps, ce qui peut entraîner sa transformation en désespoir. Toutefois, s'il demeure de courte durée, ce sentiment est probablement plus bénéfique que nuisible, dans le sens où l'état d'inaction qui l'accompagne offre un certain répit.

### **Chapitre troisième** **Les fruits de l'exil**

Créer - voilà la grande délivrance de la souffrance,  
voilà ce qui rend la vie légère.

*Ainsi parlait Zarathoustra*  
FRIEDRICH NIETZSCHE

Les fruits de l'exil, ce sont ces bienfaits de formes diverses dont l'exilé finit par jouir dans l'épuisant combat qu'il doit livrer contre l'omniprésence de la douleur. Pour les atteindre, il doit d'abord développer sa force intérieure. Sans elle, l'exil ne peut être une patrie, il ne peut être que souffrance et aboutir au suicide ou à la fuite de la réalité. La force intérieure, c'est la volonté, la résistance et la vitalité : la volonté est ce désir de poursuivre le chemin déjà bien avancé, la résistance est cette capacité à affronter les périls qui peuvent survenir à tout moment et la vitalité est ce qui lui permet de garder es-

poir en la possibilité de faire sien ce futur qui lui semble si distant par moments. C'est la voie qu'il découvre à force d'obstination et qui permet de transcender la souffrance. À partir de l'instant où cette étape est franchie, l'exil devient sa patrie et ses bienfaits deviennent réels et accessibles.

La patrie qu'il découvre peut revêtir diverses formes : le monde de l'engagement social, celui de la création, ou tout autre monde dans lequel l'exilé trouve des moyens qui lui permettent de combler une partie du fossé qui le sépare des autres, sans nécessairement entraîner une réconciliation, autrement qu'avec lui-même. Dans cet état, il devient comme le Jonas de Camus<sup>5</sup>. C'est la destinée de l'exilé : être solitaire tout en étant solidaire de son prochain. La connexion qui est ainsi faite permet à l'exilé d'extérioriser son expérience, seule voie par laquelle un bonheur peut passer. Contrairement à ce qui pourrait être perçu, il n'est pas un être isolé privé de tout contact avec la réalité. Tout à l'opposé, cette réalité est constamment en lui et, tout en essayant de surpasser l'absurdité du monde, il souhaite ardemment combler le fossé qui est apparu entre lui et l'Autre.

Par l'engagement social, l'exilé recherche d'une certaine façon à résorber sa déchirure intérieure en la mettant au service de la déchirure du monde. En quelque sorte, il s'agit de se faire autre devant la difficulté à être lui-même. Cela peut s'apparenter à une forme de fuite, mais ce n'est nullement le cas. Par cette démarche, il cherche à atténuer, en l'Autre, sa propre souffrance, sans qu'elle ne le quitte pour autant. Touché par la misère ou la souffrance d'une autre personne, d'un autre peuple, il tente d'établir un pont, entre lui et quelques autres, qui permet une communication à double sens. D'une part, il pense trouver, dans l'expérience de l'Autre, une solu-

---

<sup>5</sup> *Dans l'autre pièce, Rateau regardait la toile, entièrement blanche, au centre de laquelle Jonas avait seulement écrit, en très petits caractères, un mot qu'on pouvait déchiffrer, mais dont on ne savait s'il fallait y lire solitaire ou solidaire.* Albert Camus, *L'exil et le royaume*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 1957, p. 139.

tion à sa propre déchirure et, d'autre part, il espère pouvoir aider l'Autre en mettant sa propre expérience à son service. Ce n'est pas ici une question de sacrifice, c'est une quête à double sens : il ne donne pas que pour donner, il donne en espérant aussi recevoir. Cette espérance est fondamentale dans sa quête.

L'engagement social relève en même temps de la volonté de combat, de l'insoumission à un ordre rejeté et haï. C'est une poursuite effrénée pour trouver ou créer un autre monde où il lui deviendrait possible de se sentir chez soi. À l'image de Jean Genet parmi les fedayin palestiniens au début des années soixante-dix, il souhaite « s'échapper de la communauté afin de rejoindre un lieu où, contre elle [il] retrouver[a] des complices<sup>6</sup>. » C'est une quête pour trouver un milieu qui puisse être sien, dans l'unité duquel il pourrait puiser une vitalité suprême. C'est le parachèvement de l'engagement social : tout en y trouvant un asile, il retrouve une force vivifiante et s'y sent utile. Il peut ainsi en arriver à ne pas être étranger parmi des gens qui lui sont étrangers, alors qu'il est étranger parmi les siens. Genet est probablement un bon exemple de cette situation. Puisqu'il ne se sentait plus chez lui en Europe, il a d'abord rejoint les *Black Panthers* aux États-Unis, puis il est allé en Jordanie, où il ne devait passer que quelques jours avec les fedayin palestiniens. Parmi ces insoumis dont la révolte faisait d'eux des hommes libres, il a trouvé un monde où il se sentait chez lui et il y est resté près de deux ans, y retrouvant le goût de vivre.

Au-delà du monde que l'exilé cherche à trouver ou à créer par la pensée, il n'y a qu'un élément qui peut réellement alléger le fardeau qu'est l'exil, c'est la sensation trop souvent passagère des émotions humaines : l'amour, l'amitié, l'affection, la tendresse. Autrement dit, c'est la communion humaine, le sentiment d'être lui-même grâce à sa présence en l'Autre, qui permet à l'exilé d'apaiser son malaise. C'est une jouissance

---

<sup>6</sup> Jean Genet, *Un captif amoureux*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 1986, p. 599.

qui n'arrive qu'occasionnellement, que lorsqu'il réussit à établir une réelle relation humaine avec quelqu'un d'autre. Heureusement, il lui arrive, à un moment ou à un autre, de croiser le chemin d'un autre exilé ou d'une personne dotée d'une faculté de compréhension et d'une ouverture d'esprit particulière, et les sensations, qui apparaissaient encore tout récemment inconnaissables, deviennent dès lors possibles. Même si cette situation se révélait d'une brièveté fugace, elle est en soi suffisante pour redonner vie au plus désespéré des exilés. Le bien-être issu de cette sensation est indescriptible. À l'image de la souffrance initiale, il s'insinue dans toutes les fibres de l'existence et écarte cette même souffrance, laissant place à une plénitude insoupçonnée.

Cette plénitude humaine est de loin le principal bienfait que l'exilé peut ressentir, c'est ce qui fait que la vie peut avoir un visage humain, qu'elle peut être vécue. Sans la plénitude que les émotions peuvent procurer, la vie devient vite intolérable. Une lueur de désir, qui ne peut s'éteindre, demeure toujours présente dans le corps et l'esprit, et il est inutile de dire que l'apparition de cette plénitude tellement espérée ne fait que transformer la lueur en flamme. Cette sensation a pour effet de raviver les forces de l'exilé, lui permettant de croire que sa vie est effectivement une Vie et que, peu importe les difficultés qu'il éprouve pour trouver sa place parmi ce monde, il y a tout de même une place pour lui. La redécouverte des émotions est peut-être le seul moyen qui permettrait son retour d'exil.

Par la création, l'exilé cherche à s'exprimer et à communiquer son expérience. La seule communication qui peut être transmise par les outils de communication et de sociabilisation modernes en est une bien superficielle et éphémère qui ne peut en aucun cas satisfaire les besoins de l'exilé, celui-ci ayant besoin d'outils par lesquels l'émotion puisse être transmise sans déformation et atténuation. En effet, par la privation émotive qu'il vit personnellement, l'expression de l'exilé tend à dépendre démesurément de ces mêmes émo-

tions, et il ne peut être compris sans l'intégralité de l'émotivité. Il ne peut donc communiquer pleinement que par le biais de la création, quelle qu'en soit la forme, une création qui rend possible l'expression absolue de tout ce qu'il ressent. En passant par le filtre de la création littéraire, par exemple, l'expérience de l'exilé devient manifeste, elle prend une dimension publique qui permet à l'exilé de créer un pont entre lui et le monde. Une telle communication exhaustive devient un antidote à l'exil. Une réflexion qui demeurerait intérieure et qui ne trouverait jamais une voie de sortie deviendrait rapidement obsédante et ne pourrait déboucher que sur la folie.

Le monde de la création et celui de l'engagement peuvent entraîner une réconciliation de l'exilé avec lui-même, c'est-à-dire que, en créant un lien entre lui et les autres, il peut ainsi accepter sa propre situation qui n'est plus la source d'un isolement maladif. Toutefois, le pont est aussi la preuve immuable qu'une séparation demeure présente et qu'il ne fait qu'offrir un passage sain, par-dessus la déchirure, qui a bien peu de possibilités de provoquer une réelle réconciliation avec l'humain-déception qui habite l'autre rive. La réapparition de l'amour, de l'affection ou de l'amitié peuvent contribuer à résorber la déchirure en apportant le contrepois nécessaire pour combler la blessure originelle et ainsi entraîner la réconciliation avec l'Autre. Cependant, il faut dire que la réapparition des émotions humaines dépend largement de l'espace, création ou engagement social, par lequel le lien est créé. La relation humaine ne peut être établie en l'absence du pont qui permet l'attirance envers l'Autre, ce qui ouvre la voie à la communication.

### **Conclusion** **L'exilé et la société**

Mettre à l'abri toutes les images du langage  
et se servir d'elles,

car elles sont dans le désert,  
où il faut aller les chercher.

*Un captif amoureux*  
JEAN GENET

L'exilé peut-il avoir un rôle à jouer dans la société ? Est-ce un gêneur ou bien un éveilleur ? Un existentialiste tourmenté sans utilité sociale ou bien un être qui peut tirer la sonnette d'alarme devant l'injustice ? L'exilé qui est parvenu à trouver un équilibre entre les aspects solidaire et solitaire de sa vie peut sans doute être d'une remarquable utilité pour le monde. Il est impossible de comprendre le danger qui le guette sans un recul, donc une part de solitude. En même temps, il ne peut appliquer cette compréhension dans la réalité s'il est en rupture totale avec le monde. Il faut donc une part de solidarité.

Dans notre société où le gouffre entre l'individu et la collectivité est de plus en plus insurmontable et où les ponts, souvent imposés, qui permettaient de rattacher ces deux entités se sont largement écroulés pour laisser place à des passerelles aussi fragiles qu'étroites, l'exilé peut revendiquer une place importante dans la collectivité. Dans le passé, deux ponts en particulier ont servi de lien entre l'individu et la collectivité : la religion et l'idéologie politique, tous deux plus inexorables que choisies librement par l'individu. L'une et l'autre n'ont mené nulle part, de sorte qu'il n'en reste plus que des ponceaux : le fondamentalisme religieux borné et le sectarisme politique aveugle, tous deux basés sur l'exclusion.

Dans ce contexte, les réflexions intérieures de l'exilé constituent un trésor pour l'humain, une source inépuisable d'images qui, rassemblées, peuvent former le portrait de l'essence de la vie humaine. La vie ne peut être comprise dans toute sa profondeur que par la réflexion, ce qui suppose la possibilité de s'isoler, possibilité dont dispose l'exilé. Puisqu'il vit dans une sorte de désert humain, il peut y trouver

tout ce qui constitue le fondement de la vie et ainsi le transmettre éventuellement au monde, si réconciliation il y a.

De nombreux outils de communication et de sociabilisation inouïs existent, mais l'exclusion se perpétue tout de même. Nous oublions que le virtuel n'est pas charnel et que le premier ne peut remplacer le second. Une distance humaine paradoxale s'insère entre nous tous au fur et à mesure que le développement technologique nous rapproche physiquement les uns des autres. Voilà l'absurdité de l'existence : on recherche l'unité, mais on aboutit à l'isolement. Dans un tel contexte, l'exilé intellectuel apparaît comme une lueur de lucidité qui peut tenter d'éveiller les gens avant qu'un point de non-retour ne soit atteint. Là réside le rôle de l'exilé dans la société, un rôle d'éveilleur. Avec sa conscience exacerbée et sa solidarité solitaire, il anticipe certains périls qui guettent la société humaine et lance un cri d'alarme. L'exilé peut devenir celui qui éclaire en communiquant son expérience, en transmettant sa compréhension de la réalité, aussi rébarbative qu'elle puisse paraître, en édifiant les fondements de nouveaux ponts.

Mais encore faut-il qu'il soit écouté...

# Tristance, résonances

Guillaume Voisine\*

The world shall hear this sad song  
Song of sorrow, song of grief  
Can't change the way of his kind  
Can't change the way of her kind  
*When sorrow sang, BLIND GUARDIAN*

Quelque part dans les méandres intemporels de  
l'amour et de la haine

*Et qu'est-ce qui m'empêche d'agir ?*

*Quelle est donc cette force, cette puissance implacable qui me  
contraint à l'inaction ?*

*Écoute. J'entends les ténèbres suinter des pores de cet édifice, de  
ceux de la ville, de l'Humanité entière. Et toi, Songe, tu es porteuse  
de la Flamme. Tu projettes lumière sur ce qui croupit, rampe et se  
complait dans la fange de la réalité. Ta splendeur radie l'amère et  
boueuse imperfection de l'existence. Oui, tu es porteuse de la  
Flamme, tu es Flamme, celle-là même qui me consume, celle-là  
même qui nourrit de mes cendres le vent glacial de l'indifférence.*

*Ô Songe, réjouis-toi : il y aura meurtre, ce soir.*

Premier étage – 21 h 55

Le vieil homme est fatigué.

---

\* Cégep de Bois-de-Boulogne

Le dos courbé, il porte le poids de sa vie, des années, de son insomnie...

Yeux mi-clos, accoudé à la table miteuse d'un appartement miteux, il explore le fardeau qui lui déforme l'échine.

Les cris, les pleurs. Le regard blasé du persécuté indifférent. Indifférent jusqu'au dernier instant, où l'étincelle de vie se rallume, où son visage tente de s'agripper au moment présent... Mais, inéluctablement, il lâche prise, et sa conscience quitte l'Humanité purgée tandis que son corps retourne à la terre souillée...

Le vieil homme est fatigué.

Il porte sur ses épaules la lourde charge de sa vie, de sa mémoire...

Car il sait. Il a vu.

Des mains implorant le pardon pour un crime inconnu. Des mains tentant de joindre les débris d'une vie arrachée. Des mains maigres, endurcies par le labeur et la faim. Des mains écrasées, des mains ensanglantées, des mains recueillant l'eau stagnante de l'emprisonnement. Des mains dans des mains, des mains sur des visages, pour fermer des yeux immobiles, pour cacher des pleurs. Des mains vides, des mains sans armes, des mains derrière la tête, en attente de la balle salvatrice...

Le vieil homme est fatigué.

Son corps porte les marques de la ruine du temps ; toute sa vie, il a fui.

Il a tout abandonné, tout perdu : famille, identité, richesse... Mais il est vivant.

Et il se souvient.

La hiérarchie absolue. Le droit du plus fort. La mort du plus faible. Le pas cadencé. La peur et la crasse collées à la peau.

Les cris, les pleurs... Il lui semble les entendre encore.

Il ferme les yeux.

La fatigue l'emplit, noie son amertume océan, souvenance abyssale aux relents de putréfaction.

Une larme franchit la barrière de ses paupières closes.  
Le vieil homme est fatigué.  
Il se souvient.  
La désolation coule le long des rides creusées par sa vie,  
par ces morts...  
Il a tout perdu.  
Il y a longtemps que les flammes ont accepté les offrandes  
de son passé. Photographies, lettres, passeport...  
Les cris, les pleurs... À ses oreilles, nuit et jour... Il les entend  
maintenant, échos d'une horreur engendrée par la bêtise humaine.  
La répercussion d'un bruit familier lui parvient, un bruit qu'il  
aurait préféré ne plus jamais entendre, et les pleurs cessent.  
Certains souvenirs matériels refusaient la morsure du feu.  
Ceux-là, il les a jetés au fond du lac.  
Quelque part, tordue, rouillée, ravagée par le temps, reine  
de son royaume d'eau croupie, une croix de guerre attend  
l'oubli.  
Mais le vieil homme fatigué se souvient.

Ailleurs, au fond d'un tiroir, une lettre, jaunie par  
l'attente...

Lily,  
Un autre matin qui vient poindre à retardement, dans son  
immuable mécanique désynchronisée.  
Un autre réveil dans le gouffre de ton absence, où  
l'insoutenable silence éclipse la souvenance de ton rire faisant  
écho au mien, de ton regard en aimant posé sur mon cœur  
galvanisé.  
Une autre éternité sans toi. Je ne compte plus les jours depuis  
bien longtemps.  
J'ai ouvert les yeux sur une ville s'extirpant d'un profond  
sommeil, étirant ses bras d'immeubles vers le ciel, secouant  
gentiment son épiderme macadam, baillant de ses portes,  
fenêtres et cheminées. Mais la cité ne vit pas. Tu y manques ;  
sans son cœur, sa force vive, elle ne peut que prétendre à un

simulacre de vitalité, un dynamisme faussement enjoué ne bernant que ceux ayant assimilé l'illusion, travaillant en son nom, vivant par et pour elle.

J'ai tant voyagé en rêve pour te rejoindre. Savais-tu que j'avais brûlé toutes mes cartes du monde ? Je ne supportais plus de pouvoir parcourir du doigt l'énorme distance nous séparant. C'était trop pour moi. Je pouvais passer des heures à contempler ce vide volumineux, à le comparer à celui qui m'engloutit insidieusement.

Si tu pouvais savoir comme la vie est fade sans toi. Je n'ai plus goût à la nourriture, à l'art, à la vie... Ton absence me vide et m'emplit, me comble de la promesse de ton sourire, aveugle mon être par la fraction d'espérance, l'éclat de l'attente du bonheur émietté...

Je pense à toi. Chaque matin, tu es la première pensée à effleurer mon esprit frémissant et chaque nuit c'est en murmurant ton nom que je m'abandonne au sommeil.

Je pourrais t'écrire des pages et des pages, et c'est exactement ce que je fais. Je pourrais aussi résumer mon message, ce qui semble être devenu le point tournant de ma vie en une simple phrase.

#### Je t'aime

Si courte, si téméraire... Elle n'est pas ponctuée, car « je t'aime » ne supporte pas le point, la fin de l'énoncé, l'engagement de la syntaxe. « Je t'aime » se doit d'être libre, de résonner à l'oreille longtemps après avoir été murmuré dans un souffle, dans un baiser. « Je t'aime » est une parole éternelle, une des rares qui ne se termine jamais complètement, et vouloir l'enfermer entre un début et une fin ne peut mener qu'à son agonie.

Malgré l'océan qui nous sépare, je pense à toi, Lily. Tu es celle que j'aime, et pour reprendre tes mots : « Le temps se traîne quand tu n'es pas là, il s'étire et se traîne encore. Il paresse, m'opresse. J'ai besoin que tu viennes me délivrer. »

Délivre-moi.

Délivre-nous.



Deuxième étage – 21 h 53

La mère ferme la porte. Pousse le verrou.

Un petit moment de tranquillité. Oasis de silence dans un aride désert désaccordé.

La fille regarde la télévision. Un analgésique puissant.

La mère actionne la chasse d'eau : une diversion. Sa main tremble, elle a du repousser l'heure du rituel. Son pouls s'accélère, le sang explore à toute vitesse ses membres tendus.

Vite.

– Maman ?

La mère étouffe un juron. Elle ne peut plus attendre.

Elle avait promis, les yeux pleins de larmes, promis pour étouffer les gémissements de sa fille, promis pour faire taire son enfant qui ne comprend pas.

La fille ignore la laideur du monde. La mère l'a bien protégée du visage défiguré de la vie, visage qu'elle connaît trop bien, pour en avoir longuement exploré les cicatrices.

La mère retire un à un les flacons de la pharmacie.

Somnifères.

Pilules anticonceptionnelles.

Antidépresseurs.

– Maman ! Tu vas bien ?

La respiration de la mère se fait haletante, comme si son souffle menaçait ses poumons de rompre toute symbiose. Ses gestes se divisent, se perdent dans l'espace, oublient progressivement la corrélation avec sa conscience. La mère s'arrache un ongle en retirant la dernière planche du fond de l'armoire de toilette, la dernière planche la séparant de son trésor. Son sang désespérément pur coule lentement le long de la raideur désordonnée qu'est son avant-bras et vient se mélanger à sa sueur saline.

– Maman ! Maman !

La mère renie l'enfant, renie le père inconnu, client de passage trop peu délicat pour la mince protection de caoutchouc.

Elle renie sa fille, recueille la fiole.

Seringue en main, la mère plonge dans la transparence de son bonheur, timides gouttes de paix noyées dans une rivière de rage écarlate.

– Maman ! Réponds !

La mère ferme les yeux...

Elle n'oublie pas sa vie, elle n'oublie pas ces heures d'horreur pour sa minute de gloire, ces caresses brutales et humiliantes ; cette vie n'a jamais existé.

La mère flotte doucement, plane au-dessus de son enveloppe corporelle meurtrie qui, elle non plus, n'a jamais existé.

Elle est douceur délicate, offrant ses pétales d'amours éclatées aux soleils de la nuit, souriant aux rires qui s'envolent dans un chant de couleurs cristallines. Elle est le frisson confirmant la vie, elle est le feu unissant deux corps, elle est la passion d'un rayon miroitant la prunelle d'un premier regard, elle est l'électricité d'un baiser, elle est... Elle est.

– Maman ! Parle-moi !

Retour sur Terre, dans les décombres de sa vie. Elle est mère d'une fille qu'elle n'a pas voulue. Elle est amante d'un millier d'hommes, marchande de chaleur humaine, louant caresses aux plus offrants. Elle est elle. Elle est de nouveau dans son monde de laideur, encore aveuglée par les artifices qui coulent dans son sang. Mais elle n'a pas besoin de voir pour savoir. Elle se souvient de ce qu'elle veut oublier.

La mère est laide. Elle déteste cette laideur qui se tapit sous les fards de son âme.

La mère est laide, et tout ce qu'elle touche est laid. Ses vêtements sont laids, ses meubles sont laids, sa maison est laide.

La mère est laide. Horriblement laide. Et la laideur l'entoure, l'enserme, l'étouffe...

– Maman !

Les coups répétés de la fille contre la porte fissurent son cocon de laideur. Mais celui-ci tient bon.

La mère voit la laideur découler vers elle, laideur que la bouche d'aération exsude perfidement.

Elle referme les yeux, dans une vaine tentative de nier la réalité qui la néglige.

Et elle entend la laideur. Elle aussi ruisselle de la bouche d'aération, juste au-dessus du bain.

La mère se hisse sur les parois de la baignoire, colle son oreille contre l'ouverture grillagée.

Elle connaît ces sons, répliques plaintives d'une scène trop souvent jouée. Elle connaît ces gémissements pour avoir trop souvent été payée pour les pousser.

La morbide mélodie humaine l'envahit, la paralyse, la force à écouter l'horreur tomber tout autour d'elle. Car les bruits viennent d'en haut, du ciel, pour mieux s'écraser dans les oreilles de la mère.

Elle colle complètement sa joue contre le métal glacial. Elle entend encore mieux maintenant.

Il lui semble capter autre chose, une atrocité qui, bien qu'étouffée, soit d'une laideur indicible... Elle plisse les yeux, tente de se concentrer sur ce son lointain...

Soudain, le murmure devient rugissement, vrille ses tympans, s'insère dans son cerveau, déloge quelques idées mal-saines et ressort dans une lamentation par sa bouche entrouverte. La mère perd pied et laisse son corps aux mains de la gravité qui joue avec elle un court instant avant de la laisser choir contre le sol, où son crâne vient s'écraser en un sinistre craquement rougeâtre.

– Maman ! Tu vas bien ? T'es tombée ? Maman ?

La porte souffre sous les coups répétés et redoublés de la fille, comme les puissants battements d'un cœur arythmique, pour compenser les battements d'un autre cœur, qui vient de découvrir dans les ténèbres une beauté aussi brutale qu'insoupçonnée...

Ailleurs, au fond d'un tiroir, une lettre, jaunie par l'attente...

Lily, ma douce...

L'attente de tes lettres est un supplice régulièrement apaisé, régulièrement renouvelé... Ce n'est pas l'aurore qui me tire du sommeil à chaque jour mais la perspective de recevoir à nouveau une part de toi.

Et quand tes mots s'offrent à mes yeux, je ne peux m'empêcher de les parcourir, encore et encore, embrasser chaque phrase dans un murmure, faire courir mes doigts sur cette parcelle brillante de ton être...

*Parcelle brillante.* As-tu déjà lu cette nouvelle de Theodore Sturgeon, Lily ? C'est l'histoire d'un homme solitaire, un ermite urbain, en marge de la société, qui trouve une femme agonisante dans la rue. Sans vraiment réfléchir, il la ramène chez lui et entreprend de la soigner du mieux qu'il peut. Au fil des jours, des semaines puis des mois, elle devient la seule raison de son existence ; pour la première fois de sa vie, il se sent utile. Vivant.

De son côté, la femme se remet tranquillement de ses blessures. Elle émerge d'abord de l'inconscience, puis retrouve lentement l'usage de ses bras, de ses jambes et, finalement, de la parole.

Quand elle lui fait comprendre qu'elle va mieux, qu'elle doit partir, qu'elle lui est reconnaissante de lui avoir sauvé la vie mais *qu'elle n'a plus besoin de lui*, il saisit un fer à repasser, l'assomme et recommence les soins.

Cet homme est profondément humain, pour le meilleur et pour le pire. La peur de la solitude, voilà ce qui motive ce personnage, ce qui le pousse à séquestrer la seule personne qui lui ait jamais porté considération, cette unique étoile scintillant dans son ciel ténébreux. Cette parcelle brillante.

Je peux faire quelques parallèles entre cet homme et moi. Enfin, jusqu'à un certain point, si tu vois ce que je veux dire... Tous deux, nous cristallisons nos pensées autour d'un seul point : lui, elle ; moi, toi. Tous deux, nous avons refusé une séparation inévitable. Sauf que moi, je préfère t'écrire plutôt que t'assommer.

Et puis, ce n'est pas toi qui est partie. C'est moi.

Je ne veux pas revenir sur ce sujet, je crois que tout a été dit. Je n'avais pas le choix, toi non plus. Et tu sais bien, ma chérie, que je souffre de la distance autant que toi.

J'ai lu un poème hier soir. L'auteur (qui fait courir sa plume sous le pseudonyme de *Lacrima*) y utilisait plusieurs néologismes, et l'un d'entre eux était particulièrement bouleversant.

*Tristance.*

« La logique combinaison entre tristesse et distance. »

C'est exactement ce que je ressens.

De la tristesse.

Tu es loin, si loin... Et pourtant, quand je ferme les yeux, je te vois...

Mais je ne peux te saisir, t'embrasser, te retenir près de moi.

*Tristance.*

Comme c'est bête parfois, seuls des mots qui n'existent pas possèdent la puissance nécessaire pour exprimer correctement certains sentiments. Quand je te dis que tu me manques, j'assemble des mots existants pour communiquer mes sentiments ; quand je te dis que je souffre de tristesse, j'assemble mes sentiments pour me permettre de forger une nouvelle expression, inédite, créée pour toi.

Même si je n'ai pas inventé ce terme, j'en ai eu l'impression à la lecture du poème.

*Tristance*, si pur et simple dans mon esprit...

Comment pourrait-il s'appliquer à d'autres que nous deux ?

Je vais clore ici cette lettre, car je ne veux pas trop te faire languir. Je sais que tu l'attends impatiemment, comme j'en attends déjà la réponse.

Je t'embrasse

Quelque part dans les méandres intemporels de  
l'amour et de la haine

*La liberté. Quel luxe.*

*L'incommensurable pouvoir du choix, de la décision... Quelle chance avons-nous de vivre dans un monde de vérité, d'aisance, de paix, d'amour...*

*D'amour.*

*N'est-ce pas, Songe ? J'ai observé ton voilier fendre une mer de nuages tandis que le mien s'enfonçait dans les eaux sombres de mes pleurs. J'ai heurté l'écueil de nos différences et ma proue s'y est fracassée, m'entraînant vers le fond où gisait ma sirène chimérique, déjà enchevêtrée dans les algues du doute et de la peur.*

*La liberté. Quel odieux mensonge.*

Troisième étage – 21 h 49

L'homme jette la femme sur le lit. Dénudée de ses attraits vestimentaires, elle perd beaucoup de l'unicité qui la faisait briller, tout en bas, dans les décombres crasseux de l'humanité. Comme d'habitude, le contenant prime le contenu.

Il lui ordonne de rester immobile. L'homme sait que les chaînes seraient inutiles, l'encombrieraient. Il n'a eu qu'à frapper, la marteler de sa volonté supérieure jusqu'à briser la sienne, plus fragile. Faible.

L'homme domine complètement la femme, pense pour elle. Elle devient extension de l'homme. Symbiose totale. L'homme devient femme et la femme devient homme.

Il prend une poignée de chair, la serre, la soupèse, la goûte. Elle empeste la peur. L'homme hume l'odeur caractéristique, fragrance délimitant son territoire où il détient le pouvoir absolu sur la vie. Et sur la mort.

La femme tente de ne pas regarder l'homme, de ne pas assister au début du rituel, de fuir dans les dédales de l'inconscience, mais elle est captive du moment présent, et l'homme le sait. Il multiplie les caresses, s'enhardit, donne des coups de langue çà et là, qu'il ponctue d'autres sortes de coups : poings, dents, ceinture... Le plaisir ondule, valse avec la douleur, et les deux pôles se marient, renforcent le cercle, la

boucle qui virevolte dans une inexplicable sensation d'ivresse...

Il lui donne l'ordre de cesser ses gémissements, punit chaque soupir sonore d'une blessure, immédiatement suivie d'une lame de volupté qu'il va chercher toujours un peu plus loin, un peu plus profondément, un peu plus féroce.

L'homme goûte les délices de la chair, s'en gave, s'attarde longuement dans les replis de ses désirs jusqu'à ce que la femme ne soit plus en mesure de retenir ses exclamations plaintives, même sous la menace du sang.

Repu, il se lève, se dresse, surplombe le pantin désarticulé et haletant qu'est la femme. Il lui impose sa suprématie masculine, pointe son orgueil sur le visage de sa honte et le glisse entre les lèvres de l'impuissance. La femme ne contrôle plus ses lamentations, et l'homme les laisse maintenant couler le long de leurs corps, déjà humectés de larmes d'humiliation.

La plainte impunie de la femme s'enfle, couvre la respiration saccadée de l'homme obnubilé par sa propre magnificence, emplît la pièce trop sombre, s'éteint dans un écho sans cesse renouvelé.

L'homme domine complètement la femme, pense pour elle. Elle devient extension de l'homme. Symbiose totale. L'homme devient femme et la femme devient homme.

L'homme retient sa respiration : le finale de sa gloire est imminente. Les hurlements de la femme ne l'amuse plus. D'une gifle, il la fait taire.

Et la vague le terrasse, une explosion de jouissance qu'il ressent d'un bout à l'autre de son corps, une explosion qu'il lui semble même entendre, semblable à un coup de feu qui résonne un instant dans la chambre, peut-être même dans l'immeuble entier. Il s'effondre sur le corps soumis de la femme qui sanglote doucement.

Elle sent encore la pourriture de l'homme, semence impure, couler entre ses jambes...

La femme regarde le plafond, sent les mains chaudes de l'homme se placer autour de son cou, s'enfoncer, serrer, serrer...

Une dernière larme, et elle accueille la mort purificatrice.

Ailleurs, au fond d'un tiroir, une lettre, jaunie par l'attente...

Je fulmine, je rage, je ne tiens pas en place ; ma main tremble et ma plume menace de déchirer la feuille à chaque mot que je trace sur le papier.

Comment t'expliquer ?

Le vaste qui m'entoure m'étouffe, et les particules du néant se heurtent, se brisent sur la coque de ton navire d'or ancré dans une accalmie de ma fureur.

Mon amour, ce n'est pas toi qui me mets dans cet état. C'est ton absence qui me pousse aux limites de la raison, où des effluves de folie passagère planent par delà la frontière et viennent séduire mes narines naïves.

Je voudrais hurler, pousser ce cri strident annonçant l'explosion. Mais je n'explose pas. Je sais, je sais, je sens, la colère déjà s'évapore, mais ne disparaît pas ; elle retombe en fines gouttelettes d'amertume qui recouvrent mon cœur au carcan, et le rigide dépôt de mes larmes s'épaissit encore un peu plus. Je m'en remémore l'histoire en glissant mes doigts sur ses strates salines et mélancoliques.

Ces crises me surprennent un peu n'importe quand, aux moments où je pense à toi, Lily, où je réalise comme pour la première fois tout ce qui se dresse entre nous, et qu'à chaque jour, irrémédiablement, le fossé s'agrandit un peu plus. Quand cette sombre réalité projette son ombre sur moi, il me prend un irrésistible besoin de destruction. Je perçois alors tous les objets qui m'entourent en fonction de leur potentiel de vandalisme ; il me semble que si je pouvais pulvériser quelque chose à un point tel qu'il serait impossible de l'identifier, si je traduais en actes cette terrible puissance qui déploie ses ailes dans la nuit de ma douleur, peut-être pourrais-

je me purger définitivement de cette frénésie. Peut-être tomberait-elle bêtement sur le sol, telle une excroissance maligne qui se serait détachée d'elle-même.

Mais j'en doute. Je sens les racines de ce mal enfoncées profondément en moi, et toute tentative de l'extraire de mon corps équivaldrait à me vider presque complètement. Ma vie, frêle épave voguant sur les flots de la souvenance, ne dépend que de ce qui me tue, cette tempête ballottant mon chagrin jour et nuit.

J'ai fait un rêve.

Habituellement je ne m'en souviens pas, je ne peux qu'en deviner la nature selon les vagues impressions qui s'effacent dans les brumes ondulantes de l'aube. Mais cette fois-ci, tout est clair, pas comme si je l'avais déjà vécu, mais plutôt comme s'il s'agissait d'une bribe de souvenir retrouvée, longtemps oubliée dans les ténèbres puis soudainement exposée à une vive lumière soufflant la couche de poussière accumulée, révélant une scène à la fois familière et étrange.

J'étais dans mon lit et une douce brise valsait dans la pièce, m'effleurant le visage au passage. J'ai ouvert les yeux et tu étais là, ou presque ; tes mains parcouraient mon corps et, chaque fois que nos épidermes entraient en contact, je ressentais un frisson se répandre dans ma chair. Je voulais te prendre, m'épancher de toi, mais je ne rencontrais que le vide. Comme si tu sentais mon désarroi, tes caresses se sont enhardies, elles ont quitté mon dos et mes bras et sont descendues lentement, entre mes cuisses...

J'ai ouvert les yeux dans un dernier tressaillement, un sourire aux lèvres.

Tu n'étais pas là.

Mon sourire s'est effacé.

Et j'ai eu ma crise.

Mais je vais mieux maintenant. T'écrire me fait un bien énorme. Autant que te lire.

Je t'aime

À toi pour toujours

Quelque part dans les méandres intemporels de  
l'amour et de la haine

*La douleur. L'as-tu simplement déjà connue ? As-tu déjà observé  
ses griffes labourer ton cœur, sa mâchoire dévorer tes entrailles ?*

*Non. Je le vois dans tes yeux.*

*Tu penses avoir souffert, mais c'est faux. Tu n'as vécu qu'un si-  
mulacre de tourment, un bonheur déguisé, une simple illusion pour  
te donner bonne conscience.*

*Je souffre. Tu en es la cause.*

*Mais je ne t'apprends rien, n'est-ce pas ?*

*Tu te moquais, tu te moquais... Et encore maintenant, tu trouves  
le moyen de tourner en dérision ce que je t'ai dévoilé, la noblesse de  
mes sentiments.*

*Ne vois-tu donc pas que mon amour est plus fort que nos deux  
volontés réunies ? Qu'il s'élève au rang de celui qui unit Cyrano et  
Roxane, qu'il supplante celui d'Ulysse et Pénélope, qu'il rejoint  
celui de Julien et Fleur<sup>1</sup> ?*

*Non. Tu ne penses qu'à ton monde de paraître, de faux-fuyants,  
de beauté fade et de sourires mensongers.*

*Je veux simplement te faire comprendre l'erreur que tu fais,  
Songe, avant qu'il ne soit trop tard...*

*Mais peut-être est-il déjà trop tard.*

Quatrième étage – 21 h 58

Tout a été dit.

Je conserve donc le silence si précieux, pourtant si com-  
mun.

Songe... Je te regarde. Tu es effrayée. Tu oublies une  
fois de plus que je fais tout ceci par amour pour toi. Je te  
le dirais bien une fois de plus, mais cela ne changerait  
rien.

---

1. De l'œuvre de Gérard.

Tu ne comprendras pas, il faut bien que je m'y résigne. Le plomb demeurera plomb.

Je conserve donc le silence, mon mutisme véhiculera peut-être mieux le message que je voudrais que tu assimiles.

Peut-être tout cela est-il de ma faute... Peut-être n'aurais-je jamais dû te rencontrer, jamais dû t'adorer, jamais dû...

Mais il est trop tard maintenant. M'apitoyer sur mon sort ne mènerait nulle part.

Je conserve donc le silence, en espérant encore qu'un miracle se produise, que je puisse stopper mon geste, exorciser l'horreur qui sévit dans ma vie...

Je sais pourtant que cela n'arrivera pas. Le monde entier est horreur. Il suffit de regarder par la fenêtre pour le voir.

Tu viens de voir l'arme, Songe. Tes yeux ne sont que pour elle, tu es hypnotisée. Je me serais contenté de ce regard, même s'il est dénué de passion... Mais tu as joué la carte de l'indifférence, tu m'as presque convaincu que je n'existais pas.

Tu lèves les yeux vers moi, tu sais mais tu ne veux pas comprendre. Tu voudrais que je t'explique, une fois de plus. Mais il est trop tard.

Je conserve donc le silence. Les mots sont superflus.

La bouche du pistolet mord dans la chair et je te regarde, Songe. Comprends-tu, maintenant ? Maintenant qu'il est trop tard, que tout est presque fini ? Le rideau ne tombera pas sans que tu saches, que tu acceptes.

Oublie ta peur. Je t'aime. Je voudrais te le dire, mais les mots resteraient bloqués dans ma gorge, je le sais.

Je conserve donc le silence, et je vois tes yeux s'agrandir, des larmes en couler : tu comprends enfin ma menace.

C'est mon tout dernier recours, et je ne peux plus reculer maintenant. Je ne voulais pas en venir à cela, je te le jure.

Je brise le silence de quelques paroles, et j'appuie sur la détente.

Ailleurs, au fond d'un tiroir, une lettre, jaunie par l'attente...

Lily, j'ai peur.

Ce n'est pas la première fois qu'il agit bizarrement, mais il a été trop loin. Je ne t'en ai pas parlé avant, mais c'est simplement parce que je croyais qu'il ne s'agissait que d'un jeu, de mauvais goût certes, mais sans conséquences. Je commence à croire que je me suis trompée.

En fait, tout a commencé quand je suis arrivée. Tu te souviens, je t'avais dit que tout ici me paraissait « gigantesque, impressionnant, écrasant même, mais surtout... étrange » ? Si pour les premiers points je faisais référence à l'architecture urbaine, le dernier qualificatif s'appliquait à *lui*, mon voisin de palier.

Je ne m'en faisais pas au début, et je ne voulais pas t'inquiéter avec ce qui me semblait si trivial.

Dès le premier jour, où j'ai dû le croiser tandis que j'emménageais, je ne sais plus, il m'a regardée de cette façon pénétrante, obstinément fixe, dérangeante. S'il regarde toutes les femmes de cette façon, je comprends pourquoi je ne l'ai jamais vu accompagné.

Si ce n'était que des regards, j'aurais oublié jusqu'à l'existence de cet homme. Mais il n'y a pas que ça.

Comment décrire dans cette courte lettre le sentiment d'oppression, d'être constamment surveillée qui s'est développé au cours des derniers mois ? Tout ce que je peux faire, c'est de m'en tenir aux faits. D'ailleurs, excuse-moi de ne pas utiliser le style imagé dont je prends habituellement le soin de revêtir chacune des lettres que je t'envoie ; je n'ai simplement pas la tête à ça.

J'ai peur.

Une succession de détails sans lien entre eux. Des petites anecdotes accrochées l'une à la suite de l'autre. Voilà à quoi ressemblent mes souvenirs quand je tente de chercher les raisons, les explications. Je n'arrive à rien.

Au début, ce n'était que de petites choses, vraiment. Puis, il a adopté toutes ces habitudes... Comme celle, par exemple, de monter l'escalier menant à notre étage tandis que je le descendais. Le passage est très étroit, et il ne se gênait pas pour me frôler. Je sens encore ses mains passer à quelques millimètres à peine de ma peau...

Puis, hier matin, tout a éclaté : j'ai reçu une lettre de lui où il me déclarait un amour qui me paraît encore déplacé, maladif. J'ai déchiré son message et ai tenté d'y répondre le plus gentiment mais fermement possible. Je ne l'ai pas vu ce matin quand je suis partie au travail.

Mais quand je suis revenue, j'ai trouvé mes papiers éparpillés, et tes lettres hors de leurs enveloppes...

Je crains bien qu'il ait trouvé un moyen de s'introduire dans l'appartement, et qu'il ait lu une partie de notre correspondance.

J'ai peur Lily.

Je vais réserver une place dans le premier vol pour te retrouver dès demain. Je ne veux plus jamais revoir ce monstre. Bientôt, je serai avec toi, ma chérie.

Je t'aime

Songe

Quelque part dans les méandres intemporels de  
l'amour et de la haine

*Ne pleure pas, Songe. Tes larmes, cristaux de beauté, ne panseront pas la plaie béante qu'est le saignement de mon cœur.*

*Je t'ai promis un meurtre, tu te souviens ?*

*Voilà. Le moment est venu.*

*Tu m'as tué.*